

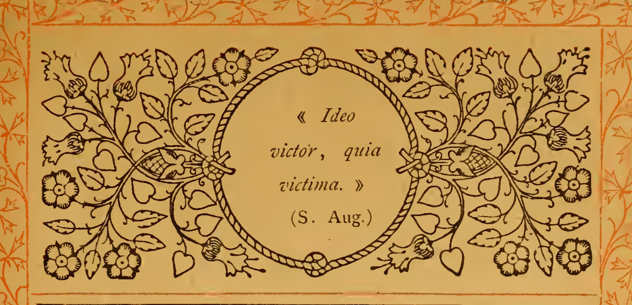
Les Bienheureux Martyrs de Salsette.

RODOLPHE D'ACQUAVIVA

et ses Compagnons,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.


IHS
P.P. Rodulphus Aquaviva Ducis Hadrianorum filius, Alphonsus Paceco, Petrus
Berni, Antonius Francaschi, et F. Franciscus Aragna, Soc. Iesu, qui in Salsetarum Insula
Pro P. X.! Fide, occisi Sunt, 15 Iuly, an. 1583°
Patris Rodulphi, de Aquaviva de Aragonia
Progenologia



Les Bienheureux Martyrs de Salsette.

RODOLPHE D'ACQUAVIVA

ET SES COMPAGNONS

de la Compagnie de Jésus,

par le P. PIERRE SUAU, de la même Compagnie.

Illustré de nombreuses gravures hors texte.



Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.



Principaux Ouvrages consultés.

1585 Alexandre Valignani, S. J. : « *Lettera di relazione del loro martirio al Padre Generale,* » dans les *Litteræ annuæ*, S. J., a. 1583, publiées à Rome, 1585.

1591 Fr. Benci : « *Quinque martyres, S. J., in India : carmen heroicum.* » *Venetiis.*

1607 Luis de Guzman : « *Historia de las misiones de la Compañia de Jesus en la India oriental, en la China y en el Japon, desde 1540 hasta 1630,* » rééditée à Bilbao, 1892.

1608 Pierre du Jarric : « *Histoire des choses plus mémorables advenues tant es Indes orientales que autres païs de la descouverte des Portugais.* » Bourdeaux, Millanges.

1631 Joannes du Laët (Antuerp.) : « *Indiæ, sive M. Mogolis typografica descriptio.* » *Lugd. Bat.*

1643 Eusebio Nieremberg : « *Idea de virtud en algunos claros varones de la C. de Jesus.* » Madrid.

1643 Philip. Alegambe : « *Mortes illustres et gesta virorum de Soc. Jesu.* » Romæ.

1657 Joan. Nadasi : « *Annus dierum memorabilium Soc. Jesu.* »

1661 Franc. Sacchini : « *Historia S. J.* » *Romæ.*

1675 Mathias Tanner : « *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans.* » *Pragæ.*

1707 Francesco Schinosi : « *Historia delle C. di G. appartenente al regno di Napoli.* » *Napoli : Luigi Mutio.*

1714 Daniel Bartoli : « *Misione al Gran Mogor del Padre Ridolfo Aquaviva : sua vita e morte.* » *Roma : Salvioni.* (4e édition. La 1ère édition avait paru en 1663, à Rome.)

1745 Budrioli : « *Segni maravigl. co' quali é comp. Iddio di autorizz. il mart. de' ven. servi di Dio Ridolfo Acquaviva,* etc.... » *Roma.*

1822 Le Gentil : « *Mémoires sur l'Indoustan ou Empire Mogol.* » Paris, Petit.

N. B. — L'habitude d'écrire en latin : *Claudius*, ou : *Rodulphus Aquaviva*, a fait accepter cette orthographe, même par des écrivains italiens. — Cependant la traduction exacte de ce nom serait, en latin, *Rodulphus de Aquaviva*, et, en français, est : *Rodolphe d'Acquaviva.* — C'est cette orthographe que nous avons adoptée.

SUCCESSION DES DUCS D'ATRI *.

Antoine d'Acquaviva reçoit du roi Ladislas l'investiture du comté d'Atri (1393).

André Mathieu, Ier duc d'Atri, créé en 1419.

Antoine, IIe duc d'Atri, (épouse Marca Orsini).

Pierre Boniface, IIIe duc d'Atri.

- André, Ve duc d'Atri.

Josias, IVe duc d'Atri.

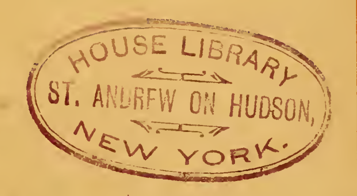
- Jules Antoine, VIe duc d'Atri, (épouse Catherine Orsini).
  - André Mathieu, VIIe duc d'Atri, (épouse Isabelle Piccolomini).
    - Jean Antoine, comte de Gioia, VIIIe duc d'Atri, (épouse Isabelle Spinelli).
      - Jean Jérôme, IXe duc d'Atri, (épouse Marguerite Pia).
        - Albert, Xe duc d'Atri.
        - Jules, cardinal.
        - Adrien, comte de Conversano.
        - Jules Antoine.
        - RODOLPHE.
        - Horace, évêque.
        - Octave, cardinal
      - André, évêque de Venafso.
      - Antoine.
      - Claude, général de la Compagnie de Jésus.
    - Jean François, marquis de Bitonto, (épouse Dorothée de Gonzague).
    - Jean Vincent, cardinal.
  - Bélisaire, duc de Nardo.
  - ...?, évêque de Conversano.

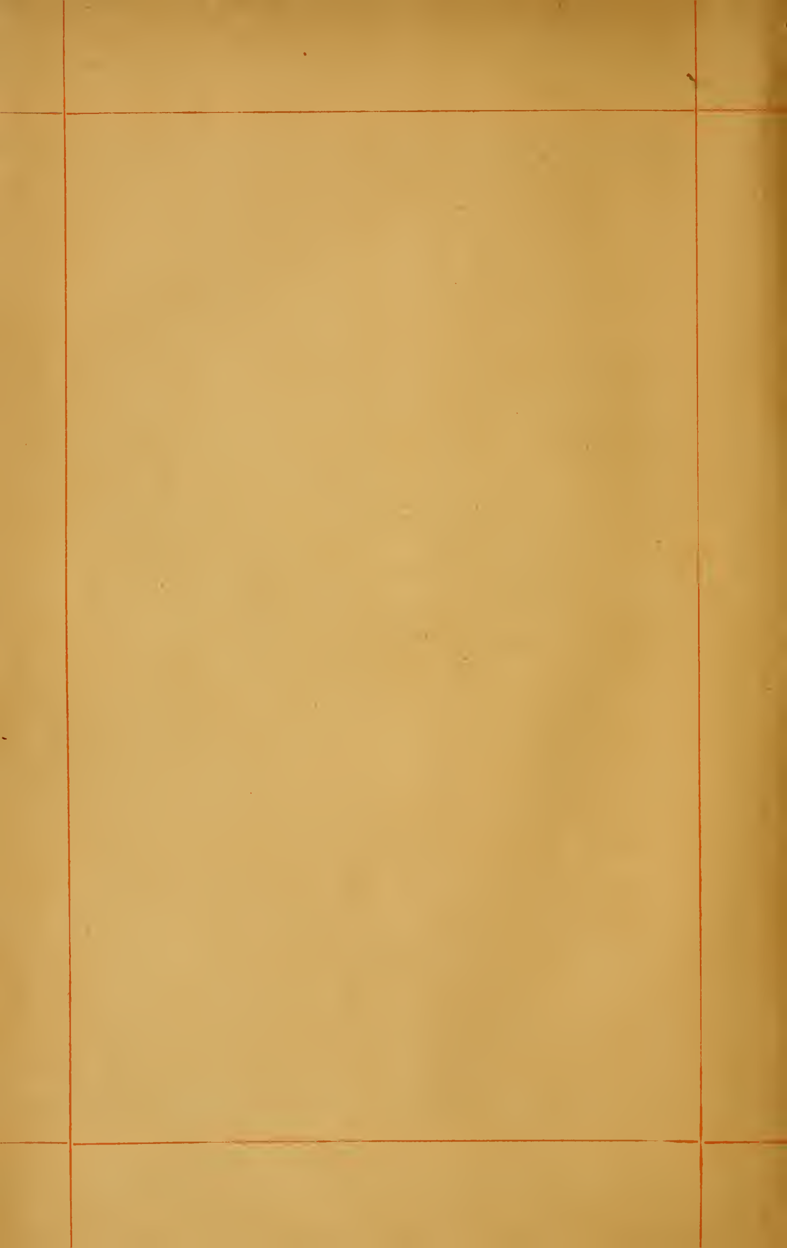
* (Des archives de la Compagnie de Jésus. — Communiqué par le R. P. Van Meurs archiviste). — Cette table a été dressée au XVIe siècle, du vivant du Père Claude, d'après des documents authentiques du royaume de Naples : elle mérite donc toute confiance.

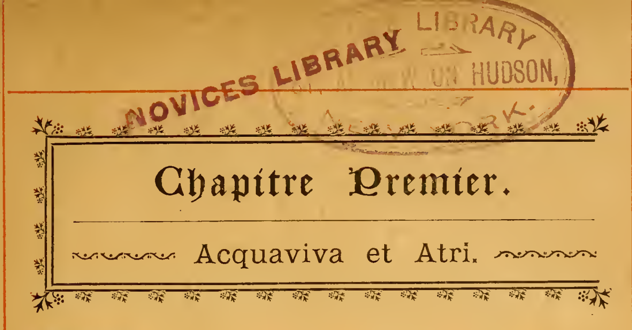
RODOLPHE D'ACQUAVIVA.

Livre Premier.

ATRI.







Chapitre Premier.

Acquaviva et Atri.



Sur une colline escarpée des Abruzzes qui domine le ruisseau de Piomba, et les fertiles campagnes du littoral, à quatre milles à peine de l'Adriatique, à quinze milles au nord de Chieti, se dresse l'antique cité d'Atri. Humble ville aujourd'hui de la province de Teramo, la noble Hadria eut ses jours de célébrité. Annibal l'avait traversée (1), l'empereur Hadrien (2) y était né, et, au XIVe siècle, après avoir failli donner son nom au chimérique royaume d'Adria (3), elle était devenue la capitale du comté, ensuite duché d'Atri.

A cette curieuse époque, l'Italie présentait un étrange spectacle. Les républiques de Toscane étaient sans cesse troublées par des querelles de partis ; la double élection d'Urbain VI (3 avril 1378), et de Clément VII (21 septembre 1378), venait d'inaugurer le grand schisme d'Occident, et la mort de la reine Jeanne (1381), allait aussi jeter le royaume de Naples dans les hasards d'une guerre de succession.

---

1. Tite-Live, l. 24.
2. Aurel. Victor. *Hist. Aug. epit.* cap. 13.
3. V. *Revue des questions historiques*, 1880, t. 28, p. 50 : *Le royaume d'Adria*, par M. Paul Durrieu.

Jeanne avait adopté en mourant le duc d'Anjou ; mais Charles, puis Ladislas de Durazzo, descendants directs du chef de la dynastie angevine, prétendaient bien retenir la couronne de Naples et la défendre contre Louis II. — Ladislas était soutenu par le pape de Rome Urbain VI, par la noblesse italienne et tout le vieux parti guelfe. Clément VII, l'antipape, que la reine Jeanne avait reçu dans ses États, favorisait au contraire Louis d'Anjou, et c'est ce prétendant qu'il imagina d'investir du royaume d'Adria, taillé en partie dans les États de l'Église.

Mais tandis que l'idée d'un royaume d'Adria disparaissait avec Clément VII (1), Ladislas de Durazzo, maître enfin du royaume de Naples (1386), créait, en 1393, le comté d'Atri en faveur d'un gentilhomme de la Marche d'Ancône, Antoine d'Acquaviva (2), qui s'était sans doute distingué dans la guerre contre les Angevins, mais qui dut pourtant payer trente-cinq mille écus d'or son comté d'Atri et de Teramo.

D'abord simple comté, le fief d'Atri ne tarda point à devenir duché (1416), et les quatre fils d'Antoine en

1. Mort le 16 septembre 1394. — La bulle conférant à Louis d'Anjou le royaume d'Adria fut signée à Sperlonga, le 17 avril 1379, mais elle ne fut jamais promulguée ni exécutée.

2. La famille d'Acquaviva remontait au XII[e] siècle. Elle était originaire d'un bourg situé à quinze milles de Bari, au nord de la source de la Ragnola, rivière parallèle au Tronto, et qui se jette dans le golfe de Venise, à douze milles d'Ascoli. — Acquaviva devait son nom aux belles sources d'eau vive qui jaillissaient de son sol dès qu'on le creusait.



Blason des ducs d'Atri.

furent successivement les premiers titulaires. Par sa situation aux confins du Napolitain et des domaines Pontificaux, Atri constituait une place importante ; mais par ses services et ses alliances, la maison d'Acquaviva lui attira bientôt une illustration nouvelle.

Les ducs d'Atri étaient restés fidèles à Ladislas et à sa sœur Jeanne II, et quand, en 1441, Alphonse V d'Aragon (1) succéda à la dernière des Durazzo, les Acquaviva se déclarèrent pour la nouvelle dynastie. Si bien, qu'en 1464, Ferdinand Ier d'Aragon, roi de Naples, unissait leur maison à la sienne, et, peu après, donnait sa petite-fille en mariage au septième duc d'Atri, André-Mathieu d'Acquaviva.

André-Mathieu devait pourtant abandonner bientôt la cause d'Aragon. En 1494, en effet, le roi de France, Charles VIII, envahissait l'Italie et poussait jusqu'à Naples sa marche triomphale. Il était encore à Rome, hôte d'Alexandre VI, que déjà les Abruzzes l'acclamaient, et que le roi de Naples, Alphonse II d'Aragon, devait fuir en Sicile, laissant sa capitale ouverte au vainqueur, qui y entrait le 22 février 1495.

Dans cette crise douloureuse, André-Mathieu d'Acquaviva se déclara pour Charles VIII. Aussi, quand Ferdinand le Catholique eut formé, pour combattre la France, une ligue européenne, André-Mathieu fut enveloppé dans la défaite que Gonzalve de Cordoue

1. Alphonse Ier de Naples.

infligea au vice-roi Gilbert de Bourbon, duc de Montpensier. Grièvement blessé et fait deux fois prisonnier, le duc d'Atri parut une si belle capture qu'il fut emmené en Espagne, afin de servir de trophée au triomphe du Grand Capitaine.

Acquaviva était heureusement aussi artiste que guerrier ; il sut charmer la cour d'Espagne par son esprit, et, rendu à la liberté, il revint à Naples, où, disant adieu aux querelles qui lui avaient si mal réussi, il se fit le Mécène des lettrés de son temps. Très instruit lui-même, il avait organisé dans son palais une imprimerie, et c'est de ses presses que sortirent, éditées à ses frais, les premières œuvres de Sannazar, qui lui sont dédiées. Ses intelligentes largesses mirent en assez mauvais état la fortune du duc d'Atri, mais elles lui valurent l'admiration reconnaissante des écrivains contemporains, dont les plus distingués lui dédièrent leurs ouvrages (1).

Tandis qu'André-Mathieu prenait parti pour Charles VIII, son frère cadet, Bélisaire, était demeuré fidèle aux princes d'Aragon, et sa conduite, si opposée à celle du duc d'Atri, lui avait valu toutes les faveurs des rois de Naples. Ferdinand II avait dépouillé André du comté de Conversano pour le donner à Bélisaire, mais ce dernier, fidèle à son frère comme il

1. Paul Jove attribue à André d'Acquaviva une encyclopédie. Il aurait aussi composé un commentaire sur quelques traités de Plutarque.

l'avait été à son prince, ne se servit de sa faveur que pour obtenir le pardon du duc d'Atri, et, à sa prière, le comté de Conversano fut rendu au duc. — Bélisaire reçut en compensation le comté de Nardo (1).

La fortune d'Aragon n'allait pas tarder à sombrer. Frédéric II, chassé de Naples par Louis XII et retiré en France, put bientôt voir Ferdinand le Catholique, sous prétexte d'épouser sa querelle; s'emparer pour son compte du royaume de Naples (1504), et régner à sa place sur l'Italie méridionale.

La domination espagnole mit un terme aux divisions qui avaient ensanglanté le royaume, et la noblesse, condamnée à la paix, ne mit plus son ardeur qu'à seconder ou à suivre le mouvement littéraire et artistique de la Renaissance.

A l'exemple de son aîné, Bélisaire d'Acquaviva se fit le protecteur des lettres. Membre assidu de l'Académie de Pontanus, il essaya de rétablir à Nardo une Académie qui y avait autrefois existé, sous le nom du Laurier. Ami de Léon X, de Clément VII et de Paul III, le duc de Nardo fut lui-même un auteur estimé, et il a laissé un volume in-folio (2) contenant, entr'autres opuscules, des traités sur l'éducation des enfants des princes, sur la grande chasse et la chasse

1. Erigé en duché par Charles IV.

2. Imprimé à Naples en 1519. *De instituendis liberis principum.* — *De venatione.* — *De aucupio.* — *De re militari.* — *De singulari certamine*, etc.

aux oiseaux, sur l'art militaire, sur le duel, une explication sur l'oraison dominicale et des homélies sur certains psaumes.

Ces traditions de savoir et de bon goût demeurèrent l'héritage de la maison d'Acquaviva, et le petit-fils d'André Mathieu, Jean-Jérôme Ier (1), neuvième duc d'Atri, quatrième comte de Conversano, était encore cité comme lettré, surtout comme poète. A nos yeux, il eut une gloire meilleure, celle d'avoir eu pour frère Claude d'Acquaviva, un des plus illustres Généraux de la Compagnie de Jésus, et pour fils le bienheureux Rodolphe, missionnaire et martyr.

A chaque génération, la famille d'Acquaviva avait sans doute donné à l'Église des religieux et des évêques, plusieurs fois même des cardinaux, mais celui qui, plus que tout autre, allait faire rejaillir sur son nom l'éclat de la sainteté, fut, en effet, le cinquième enfant de Jean-Jérôme Ier.

Rodolphe d'Acquaviva d'Aragon naquit le 2 octobre 1550 (2), dans le palais ducal d'Atri. Son père avait épousé Marguerite Pia de Savoie, fille des comtes de Carpi, et de ce mariage béni il avait eu huit enfants :

L'aîné, Albert (1545-1597), devait succéder à son père dans le duché d'Atri.

1. 1521-1592.

2. Et non en 1551, comme dit Alegambe et quelques auteurs sur sa foi.

Le deuxième, Jules, né à Naples en 1546, fut, après d'importantes légations, créé cardinal en 1570 ; il mourut quatre ans plus tard, en 1574.

Hadrien, le troisième, mourut en 1607, comte de Conversano.

Le quatrième, Jean-Antoine, avait pris du service dans les armées de Venise et fut tué à Corcyre en 1572.

Le cinquième fut Rodolphe, notre martyr.

Horace, le sixième, servit d'abord dans les armées vénitiennes, et se distingua, en 1570, à la bataille de Lépante. Par suite d'un vœu fait durant le combat, il entra, en 1576, au couvent des Cisterciens de Florence, et, en 1592, à la demande de son frère Octave, il fut nommé par Clément VIII évêque de Cajazzo. Le Pape dut quelquefois le prier d'adoucir sa manière rigide de gouverner, et qui rappelait trop l'ancien soldat. Après vingt ans d'épiscopat, il mourut, en 1617, d'une chute de cheval.

Octave, le septième des fils survivants, mais sans doute le huitième enfant, fut d'abord prélat référendaire et prolégat du patrimoine, sous Sixte V. Créé par Grégoire XIV cardinal-diacre et légat de la Campagne romaine, par Clément VIII cardinal-prêtre et légat d'Avignon, il sut, dans cette difficile légation, maîtriser les hérétiques et favoriser cependant l'absolution d'Henri IV. Nommé archevêque de Naples par

Léon XI (Médicis), qu'il avait contribué à faire élire, il mourut en 1612, après sept ans d'épiscopat.

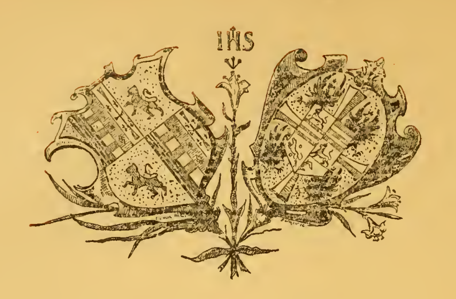
Isabelle, la dernière enfant, née vers 1569, épousa Fabrice Ruffo, prince de Scilla, et mourut en 1654, après avoir été les délices et la gloire de la noblesse napolitaine.

Si nous avons tenu, au début de cette histoire, à rappeler quel héritage glorieux Rodolphe d'Acquaviva reçut de ses ancêtres, c'est moins pour relever la noblesse de son âme par celle de son nom, que pour montrer combien, de toutes ces gloires accumulées, celles-là seules ont subsisté qui avaient Dieu pour appui.

La famille d'Acquaviva s'est éteinte en 1760, lorsqu'Isabelle, dernière duchesse d'Atri, est entrée dans la famille Strozzi, de Florence (1). Mais son souvenir ne périra jamais, et celui qui l'a rendu immortel, c'est, plus qu'aucun autre, Rodolphe, le religieux et le martyr.

1. La famille actuelle d'Acquaviva, (résidant à Giulianova et à Naples,) descend d'un certain Charles, d'une branche collatérale très éloignée. Elle a obtenu de Joachim Murat et de Ferdinand I[er], roi de Naples, de porter le titre et les armes des ducs d'Atri, mais non de posséder leur domaine.



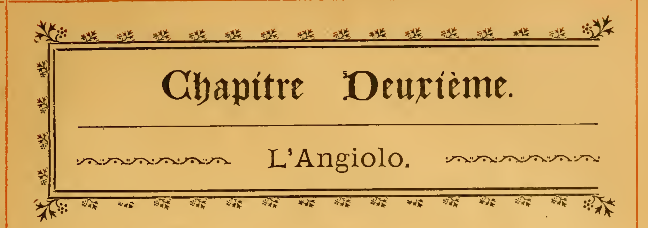


PARENTÉ

du Bienheureux RODOLPHE D'ACQUAVIVA et de Saint LOUIS DE GONZAGUE.

Catherine Pic de la Mirandole, épousa

EN PREMIÈRES NOCES :	EN SECONDES NOCES :
1. Lionel 1er, Pio de Savoie, dont elle eut :	1. Rodolphe de Gonzague, 1er seigneur de Châtillon de Stivières dont elle eut :
2. Albert III, Pio de Savoie, d'où	2. Louis de Gonzague, 2e seigneur de Châtillon.
3. Marguerite Pia de Savoie, mère du Bienheureux	3. Ferrante de Gonzague, 1er marquis de Châtillon, père de saint
4. RODOLPHE d'ACQUAVIVA.	4. LOUIS de GONZAGUE.



Chapitre Deuxième.

L'Angiolo.

RODOLPHE d'Acquaviva était le proche parent d'un saint plus jeune que lui sans doute, mais dont le nom est, plus tôt que le sien, devenu populaire : Louis de Gonzague (1). Or leur sainteté à tous deux offre tant d'analogie, leur enfance surtout se ressemble tellement, qu'on pourrait croire que Rodolphe a servi de modèle à Louis.

La jeunesse de Rodolphe s'écoula tout entière à Atri, et, d'après les souvenirs qui en restent, peu d'événements en troublèrent le cours tranquille. Le duc et la duchesse d'Atri avaient maintenu dans leur maison la sévérité des anciennes mœurs, et eux-mêmes étaient d'une ferveur presque monastique : les Abruzzes offraient d'ailleurs un accès moins facile que les cours de Toscane ou de Rome aux habitudes frivoles introduites par la Renaissance.

Il semble que les traditions des Acquaviva, et ses habitudes littéraires elles-mêmes, auraient dû porter le duc d'Atri à veiller soigneusement à la formation intellectuelle de tous ses enfants. Plus tard, on s'aperçut pourtant que l'instruction de Rodolphe avait été

1. Voir le tableau précédent.

assez négligée. Les soins du gouvernement en avaient peut-être distrait le duc ; peut-être aussi Rodolphe avait paru moins bien doué que ses aînés.

La duchesse d'Atri, en revanche, n'avait rien négligé pour sa formation morale ; et Dieu, qui, en cet enfant, aimait son futur martyr, seconda de sa grâce, ou plutôt prévint si bien les leçons maternelles, qu'à l'âge où les autres saisissent à peine ce qu'est la piété, Rodolphe d'Acquaviva savait ce qu'est la sainteté.

Ce qui surprit le plus en lui, ce fut le don d'oraison qu'il avait reçu dès son bas âge. Tous les jours, Rodolphe méditait, et Dieu s'emparait si puissamment de son être, que son corps immobile paraissait privé de vie. Souvent les dames d'honneur de la duchesse le trouvèrent à genoux, les yeux fixés sur un crucifix, beau comme un ange en prières ; elles l'appelaient à haute voix, le secouaient, lui passaient les mains sur les yeux, mais il ne sentait rien. Une dame, nouvellement venue au palais, l'ayant un jour rencontré ainsi ravi en esprit, en fut tellement effrayée, qu'elle courut annoncer à la duchesse que son fils était mort. Quand on vint, Rodolphe avait repris ses sens.

Outre la sainte messe à laquelle il assistait, et l'office de Notre-Dame qu'il récitait chaque jour, Rodolphe, au dire de ses premiers biographes, contracta de bonne heure l'habitude de prier depuis l'heure des vêpres

jusqu'à celle des complies. C'était ce qu'il appelait sa mesure quotidienne. Pour prier plus à l'aise, il se retirait alors dans un oratoire attenant à sa chambre, ou dans la chapelle du palais ducal, ou, ce qu'il préférait, dans l'église de l'hôpital, dédiée au saint Libérateur. Cette église était peu éloignée du palais, et la présence de Notre-Seigneur y attirait Rodolphe.

De si pieuses oraisons prolongées sur des carreaux humides fatiguèrent à ce point le pauvre enfant, que ses genoux se gonflèrent et qu'une plaie douloureuse se forma sur l'un d'eux. Il consentit alors à changer d'attitude, mais il ne retrancha pas pour cela une minute du temps fixé pour sa prière.

De si saintes et de si précoces habitudes prouvaient évidemment que DIEU prodiguait des grâces extraordinaires à cette âme fervente, et leur rayonnement était si vif, qu'au palais on appelait communément Rodolphe le petit ange, *l'Angiolo*. Il devait porter ce nom toujours, et plus tard, en pays musulman, sa vertu charmante devait encore le faire nommer un ange.

Mais les anges de la terre sont beaux surtout lorsqu'ils ont combattu pour conserver leur innocence, et DIEU, qui voulait que la vertu de son futur apôtre fût une vertu solide, permit que la tentation l'éprouvât. Pendant les derniers temps de son séjour à Atri, quelques parents de Rodolphe, trouvant sans doute sa conduite ridicule, voulurent faire l'essai de ses forces,

et ils introduisirent un jour chez lui une courtisane chargée de le séduire. L'adolescent, indigné, renvoya l'impudente avec une telle énergie, que celle-ci, confuse, jura, en se retirant, qu'une pareille innocence était inattaquable. Rodolphe, se levant alors, se jeta à genoux, et, par des larmes plus que par des paroles, remercia Dieu de l'avoir sauvegardé.

Ceux-là mêmes qui avaient eu l'infamie de la tramer, racontèrent l'aventure; on la sut au palais et dans la ville. Rodolphe y gagna en admiration. Sa chasteté, éprouvée par la tentation, n'en devint que plus forte, et Dieu le récompensa de sa fidélité comme il avait récompensé de la même victoire un autre saint, Thomas d'Aquin. Des anges ne vinrent point du Ciel ceindre Rodolphe d'un cordon mystérieux, mais il reçut pourtant, dès ce moment, un don de chasteté qu'aucun trouble des sens ne devait plus ternir. Lui-même, sur le point de quitter l'Europe, confia cette faveur à son intime ami, Charles Mastrilli.

Loin de le rendre présomptueux, cette victoire, qui avait montré à Rodolphe les dangers qu'offre la vie, ne servit qu'à augmenter sa vigilance. Plus résolu d'éviter la moindre occasion de pécher, il n'admit, en fait de livres ou d'amis, que ceux qui pouvaient lui donner de bons conseils et de bons exemples. Quant à sa parure, il en prenait si peu de soin, que ses frères, attribuant à son tempérament ce qui était un effet de

sa vertu, l'appelèrent le philosophe ou le stoïque. Quelquefois même, plus malicieux, ils l'appelaient le petit jésuite.

Rodolphe ne savait causer que des choses du Ciel, et il souffrait visiblement d'entendre parler de ces riens qui distrayaient les autres. On le savait; aussi, dès qu'on le voyait apparaître, on se hâtait de changer la conversation, si celle qu'on tenait n'était pas de ce qu'il aimait. Il avait pris l'habitude de réunir, à certaines solennités, les dames de la cour et les plus fervents de ses amis, et de leur faire de petites prédications; il n'entendait pas qu'on vînt à ses sermons comme à un jeu; si quelqu'un parlait ou semblait peu attentif, il était doucement repris.

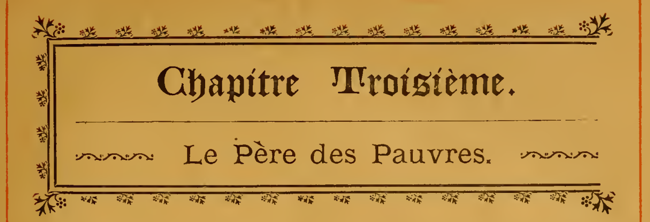
Les saints, même les plus purs, reçoivent, à certaines époques de leur vie, des lumières et des impressions plus fortes qui amènent ce qu'ils appellent leur conversion.

Louis de Gonzague disait qu'il s'était ainsi converti à cinq ans : ce fut à quatorze ans environ que Rodolphe d'Acquaviva sentit son âme emportée d'un plus vif élan.

C'était en 1564; le P. Nicolas Bobadilla était venu prêcher le carême à Atri. Bobadilla était l'un des premiers compagnons de saint Ignace, un de ces neuf héros que DIEU avait réunis à Paris autour d'Ignace de Loyola pour fonder avec lui la Compagnie de Jésus.

Cet idéal de sainteté que Rodolphe poursuivait, il crut le voir réalisé dans cet homme. Il l'accompagnait dans ses visites aux prisonniers et aux malades, et, ravi par son exemple, fortifié par ses conseils, il fit le vœu d'embrasser un jour son genre de vie, et, en attendant, d'imiter sa charité.





Chapitre Troisième.

Le Père des Pauvres.

LE petit ange d'Atri avait toujours beaucoup aimé les pauvres, surtout les plus délaissés ; mais sa charité prit dès lors un caractère plus résolu et plus viril. Il avait d'abord secouru les mendiants en cachette ; il s'enhardit et ne craignit pas d'aller les trouver à l'hôpital ou sur les places publiques. A la générosité princière qu'il tenait de sa race, il ajoutait cette charité que seule la foi inspire, et il se livrait d'autant mieux à ses inspirations, qu'il était sûr de se voir approuver par sa très pieuse mère. La duchesse, en effet, voyant que le plaisir de faire du bien était le seul qui charmait son fils, lui avait permis de s'y livrer sans scrupule, et de prendre même au besoin les objets de la maison pour subvenir à des maux pressants.

Rodolphe usait largement de cette permission. Tout ce qu'on lui donnait passait immédiatement aux pauvres ; son vestiaire même se dégarnissait constamment, au désespoir de ses serviteurs.

Un jour d'hiver, un pauvre, tout grelottant et à demi-nu, vint lui demander des habits. N'en ayant pas sous la main, Rodolphe avisa, faute de mieux, une portière de beau drap suspendue à l'entrée de sa cham-

bre et la donna. Le pauvre s'en alla comblant son bienfaiteur de bénédictions, et, à quelques jours de là, il revint, paré de son manteau neuf, se montrer à Rodolphe et le remercier encore. Mais son vêtement bizarre, dont certains ornements armoriés indiquaient la provenance, excita la défiance des valets, qui, le prenant pour un voleur, s'apprêtaient à le traiter en conséquence, quand Rodolphe, attiré par le bruit, descendit en courant, et, prenant le mendiant par la main, le conduisit avec amour et respect jusqu'à la porte du palais.

Le plus grand bonheur de Rodolphe était de se dépouiller lui-même pour revêtir Jésus-Christ pauvre, et il lui arrivait souvent, quand il passait dans une rue et voyait des mendiants venir à lui, de donner à l'un son manteau, à l'autre son pourpoint, et il rentrait ensuite au palais en bien modeste équipage. On avait remarqué qu'il donnait d'autant plus volontiers ses habits qu'ils étaient neufs ou précieux. Il reprenait alors ses vêtements usés, et son humilité était satisfaite en même temps que sa charité.

Rodolphe était austère, plus que son âge ne l'eût permis ou que son innocence n'eût semblé l'exiger. Chaque samedi il jeûnait en l'honneur de la Sainte Vierge, et pour se préparer à la communion du dimanche. Toujours, du reste, il mesurait si parcimonieusement sa nourriture, que sa vie était un jeûne perpétuel qui l'aurait vite consumé, si Dieu, comme le disait la

duchesse sa mère, n'avait miraculeusement soutenu ses forces.

Les malheureux bénéficiaient encore de ses abstinences. Surtout quand on le servait à part, il ne mangeait presque rien, et faisait envoyer à une famille pauvre les mets qu'on lui avait préparés.

Tant de charité valut à Rodolphe d'Acquaviva, de la reconnaissance populaire, un titre que bien peu d'enfants ont reçu : on l'appelait le père des pauvres. Il savait qu'on l'appelait ainsi et il s'en réjouissait : il disait que ce titre lui était infiniment plus précieux que son rang de prince.

On aurait pu le nommer encore l'avocat des pauvres, car il s'était donné ce rôle. Quiconque avait besoin, dans le duché, d'obtenir la remise d'une dette ou la réparation d'une injustice, était sûr d'avoir en lui un soutien énergique. Il attendait, à la grande salle du palais, les pauvres solliciteurs, prenait de leurs mains les suppliques, et, les portant à sa mère, il demandait leur prompte expédition, donnant pour raison que ces gens venaient de loin, que leurs familles attendaient, surtout qu'ils étaient pauvres. Jamais la duchesse ne refusait : elle était trop heureuse de voir son fils animé d'un si noble et d'un si saint dévouement ; parfois cependant elle faisait mine de refuser ou d'hésiter, afin de se donner le spectacle des instances éloquentes de son enfant.

Plus que les autres pauvres, les malades étaient aimés de Rodolphe, et sa charité, à leur égard, allait jusqu'à l'héroïsme. Dès qu'il pouvait s'enfuir du palais, il courait à l'hôpital consoler et servir les malades. Il le fit d'abord à la dérobée, puis, voyant sa conduite approuvée, il y mit moins de mystère, et se faisait même accompagner parfois d'un serviteur ou d'un page.

Quand un pauvre arrivait à l'hôpital, d'où qu'il vînt, Rodolphe lui lavait lui-même les pieds, lui préparait un lit et l'y couchait. Puis il faisait demander au palais ce dont le malheureux avait besoin, l'exhortait à souffrir avec patience, et le traitait enfin comme s'il eût été son frère et son seigneur.

Non content de voir les pauvres à l'hôpital, le saint enfant les visitait chez eux, et il allait aux plus abandonnés. Cette conduite avait l'approbation de la duchesse, qui pourtant était quelque peu inquiète sur les suites que pourraient avoir les imprudences de son fils. Elle savait qu'aucune maladie contagieuse ne l'arrêtait, qu'il allait même plus volontiers chez les plus dangereusement atteints, s'asseyait sur leur grabat pour leur parler de Dieu et de leur âme. Elle craignait qu'il ne prît à son tour leurs maladies, et elle fit part de ses craintes au duc d'Atri. Mais celui-ci était un homme de foi, qui respectait son fils et comptait sur Dieu ; par un sentiment qui suffit à donner une grande idée de sa vertu, il fut d'avis qu'il valait mieux

ne mettre aucun frein à cette admirable charité de Rodolphe, et qu'il fallait laisser à Dieu, qui était aussi son père, le soin de le préserver de tout mal.

La pieuse duchesse d'Atri était digne d'être la mère d'un saint, mais elle ne devait assister que du Ciel aux progrès de la vertu de son fils. Rodolphe n'était qu'adolescent quand elle mourut ; il fit à cette occasion l'étonnement de la cour. Lui-même, en effet, un crucifix à la main, assista la duchesse, l'exhortant avec une ferveur et une autorité qui semblaient celles d'un vieillard. Lui-même il lui ferma les yeux, puis, se tournant vers son père accablé de douleur, il lui montra combien l'élue de Dieu méritait plus l'envie que la pitié, combien il y avait lieu de se rassurer sur son sort, et comment c'était à eux, les demeurants, à mériter une fin semblable à la sienne.

On était dans la stupeur en entendant un enfant tenir un tel langage.



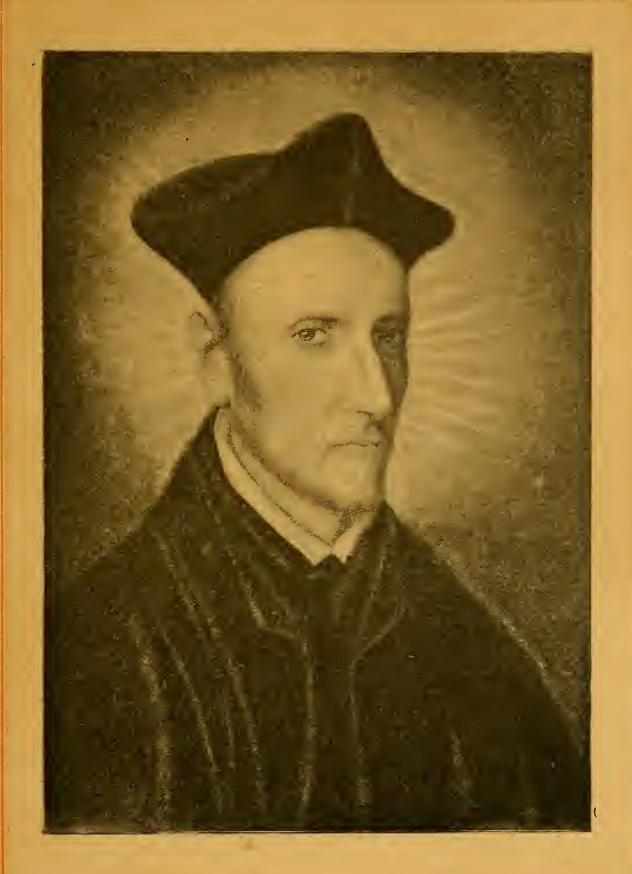
La mort de sa pieuse épouse rendait trop pénible au duc le séjour d'Atri. D'ailleurs Rodolphe était d'âge à paraître à la cour pontificale, où son frère aîné, Jules, était déjà prélat référendaire. Aussi, autant pour distraire sa douleur que pour commencer la fortune de son fils, Jean-Jérôme d'Acquaviva avait résolu de

partir pour Rome. La circonstance qui hâta son départ fut l'entrée de son frère Claude dans la Compagnie de Jésus (1).

Claude était le plus jeune frère du duc ; il avait passé sa jeunesse à Naples, à Conversano et à Atri. Deux ans auparavant, il avait été envoyé par le duc, son frère, à Rome, pour l'excuser auprès de Pie IV, irrité de l'asile que le duc donnait dans ses états à certains bandits d'Ascoli. Claude avait gagné pour lui et pour son frère les bonnes grâces du Pape, qui en avait fait son camérier secret. Pie V avait hérité de l'affection de Pie IV pour Claude, et le plus brillant avenir attendait le jeune prélat, quand, séduit soudain par une tout autre ambition, il demanda à Pie V la permission de quitter son service pour embrasser celui d'un plus grand Maître. Pie V avait bien tenté de retenir celui qu'on regardait déjà comme l'ornement du palais apostolique, mais, voyant combien sa vocation était sérieuse, il lui avait dit : « Si l'esprit de DIEU t'appelle, mon fils, ce ne sera certainement pas moi qui te retiendrai. Va, au nom de DIEU ; qu'il t'aide et t'accompagne avec toutes ses bénédictions (2). »

1. Ce qui gagna Claude à la Compagnie de Jésus, ce fut la modestie et l'air de sainteté de quelques Pères qu'il avait vus entrer à l'audience du Pape pendant qu'il était de service dans l'antichambre. Christophe Rodriguez, Jean Polanco, et surtout François de Borgia, l'avaient touché par leur seul aspect. Leur vue lui inspira le désir de les connaître, puis celui de les imiter.

2. Schinosi, *Istoria della C. di G.* app. al regno di Napoli. t. I, l. 3, c. 2.



SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

(D'après un portrait conservé à Madrid.)

Un récit inédit de cette époque (1) raconte, à ce propos, un trait que nous citons.

« Devant passer plus oultre, dit notre chroniqueur,
» ie mettray icy un mot de ce que s'est passé par là
» quand Claude Aquaviva demanda congé au Pape.
» C'est qu'estant un jour en l'aultre chambre *(anti-*
» *chambre)* de Sa Sainteté, en compagnie d'un autre
» camérier secret nommé Mgr Sangaletto, arriva le
» Père Borgia, général, pour lors ; de la Compagnie,
» qui, ayant parlé à part à Claude, entra dedans et eut
» audience. Estant sorti, Claude y entra à son tour et
» demande licence d'entrer en la Compagnie. Le Pape
» fit de la difficulté, mais, après beaucoup de répliques,
» enfin luy donna sa bénédiction. Sorty qu'il fut de la
» dicte chambre, il s'en vint trouver Sangaletto, et l'em-
» brassant, luy dict à Dieu, disant qu'il s'en alloit au
» novitiat de la Compagnie. Le bon Sangaletto com-
» mence à pleurer ; cependant le Pape sonne la cloche,
» et voyant entrer Sangaletto tout espleuré, luy
» demande la cause, il répond : « Parce que, dict-il,
» nous perdons Aquaviva. » — « Sot que tu es, dit
» le Pape, est-ce là perdre ? A la même volonté que
» nous te perdissions un jour en telle sorte, mais à ce
» que ie voys, il niat pas grand danger. »

C'est dans le courant de 1567 que Claude dit adieu au monde. Il avait vingt-quatre ans. Son frère et ses

1. Du P. Angelin Gazet. Voir le chapitre suivant.

deux sœurs comprirent la beauté de son sacrifice et l'en félicitèrent, mais celui sur qui il fit le plus d'impression fut Rodolphe, à qui Claude venait de montrer la route à suivre.

Dès les premiers jours de l'année 1568, le duc d'Atri partait pour Rome. Rodolphe fut ravi à la nouvelle de ce départ, qui servait si bien ses projets, et il conçut aussitôt le dessein de suivre sans tarder l'exemple de son oncle.

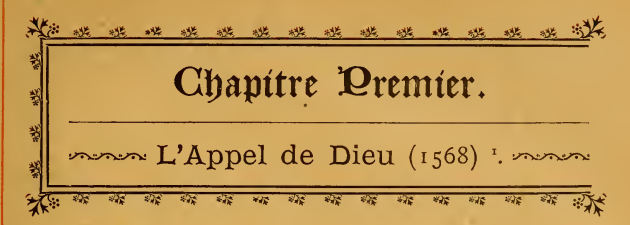




Livre Deuxième.

ROME.





Chapitre Premier.

L'Appel de Dieu (1568) [1].



ODOLPHE Aquaviva, fils de Hierosme Aquaviva duc d'Atrie, estant dès son tendre aage tres bien nourry et eslevé, donna de lors grand subiect d'espérer que DIEU le préparoit a choses grandes, l'ayant exempté des vices qui se voyent ordinairement à tel aage et condition, ensemble l'ayant doüé d'une particuliere dévotion et inclination aux choses pieuses.

» Or estant arrivé a l'aage de dix-sept ans, advenant que son oncle Claude Aquaviva, (qui est auiourduy general de la Compagnie de Jesus), et estoit lors l'un des Cameriers secrets du Pape Pie V, et tres bien aimé et favori de Sa Sainteté, se résolut d'abandonner le monde et toutes ses pompes et espérances pro-

1. La meilleure manière de traiter ce chapitre, nous a paru de reproduire, sans en rien changer, un récit *inédit*, conservé à la bibliothèque de Bruxelles. Ms in-4°, n. 2158 67, p. 437-448. Il est intitulé : « *La vocation de Rodolphe Aquaviva, martyr. Traduit de l'italien sur le manuscrit italien du noviciat de Rome, par le P. Ange Gazæus.* » (Angelin Gazet, mort le 1er mars 1653.)

Le P. Sommervogel avait cité ce ms. dans sa bibliothèque des écrivains. (Article Rod. Acquaviva.) Nous ne saurions assez remercier le R. P. Van den Gheyn, Bollandiste, qui a eu la bonté de nous le copier.

Nous nous contenterons de compléter par des notes le récit de notre chroniqueur.

chaines qu'il pouvoit avoir des dignités mondaines, et, pour servir lui roy Jesus, entrer en sa Compagnie. Aussi tost que le sceut le duc son frère, il s'en vint a Rome, menant quant et soy Rodolphe son filz, auquel Sa Sainteté donna fort volontiers la place de Claude son oncle pour estre un de ses Cameriers secrets.

» Ce pendant que son père le duc donnoit ordre pour accommoder le traint qui est requis pour un tel estat, Rodolphe pensoit à toute autre chose, car estant touché de l'esprit qui *ferebatur super aquam vivam*, il traictoit de suivre les traces de son oncle, et en avoit auparavant entammé propos avec le P. Christophe Rodrigues, provincial de Rome, lequel luy en avoit donné peu d'espoir pour l'éprouver, comme on est de coustume à faire à ceux qui premièrement se présentent (1).

» Du mesme temps que tout estoit prest pour mener Rodolphe au palais, et le mettre en son estat, il s'en alla en secret entendre la messe à la maison professe, où son oncle estoit novice ; il asseura depuis que, du temps de laditte messe, il se sentit tellement enflambé,

1. A peine arrivé à Rome, Rodolphe avait déjà été à la maison professe de la Compagnie de Jésus, demandant à voir son oncle Claude. Claude, novice depuis peu de mois, était alors à l'hôpital de Notre-Dame de la Consolation occupé à servir les malades. Rodolphe se fit conduire à l'hôpital, et, après s'être nommé à Claude, qui ne le reconnaissait pas, il lui ouvrit son cœur et lui déclara nettement qu'il ignorait les vues de son père, mais que ses vues, à lui, étaient d'entrer au noviciat ; qu'il s'y

qu'il lui sembloit d'estre en un feu, lequel dura iusques à tant qu'il se résolut en tout de quitter le monde et entrer en la Compagnie, ce qu'ayant fermement proposé, il sentit une grande consolation et bon espoir d'obtenir ceste grace, encore qu'aultrefois on la luy eust refusée. Après la messe, il entra en la maison, demandant à parler à son oncle, et luy estant respondu qu'il seroit mal possible de parler a luy pour lors, a cause qu'il estoit avec les aultres novices aux conférences spirituelles, il s'en alla pourmener au jardin, et rencontrant un de nos frères coadiuteurs, luy demande en quelle part de la maison estoit la salle des novices, laquelle, ayant trouvé ouverte, il se lance dedans, trouve le maistre des novices assis comme de coutume.

» Aussytost, n'ayant nul esgard aux accoutremens de soye, tout nouveau se iette aux pieds du plus prochain et les baise avec grande ferveur et humilité. Le P. Alphonse Ruiz, qui estoit maistre des novices, se lève de sa place estonné de cette nouveauté, et, ne le cognoissant, eut de la peine de le faire lever de terre,

était même engagé par vœu. Il conjura ensuite son oncle de traiter cette affaire avec le duc et avec le Père Général.

Claude mit tout son art à s'acquitter de cette délicate mission, mais, malgré les soins qu'il prit pour l'adoucir, le coup qu'il était chargé de porter à son frère devait être douloureux. Si chrétien qu'il fût, Acquaviva était père en effet, et, surtout après le deuil dont DIEU venait de l'affliger, il trouvait que c'était trop lui demander que de le prier de sacrifier son fils. Il ajourna donc son consentement et fit même entendre, paraît-il, qu'il ramènerait peut-être son fils à Atri, afin de le soustraire à l'influence de son oncle.

se trainant le bon Rodolphe d'un novice à l'autre. Le Père, entendant qui il estoit, le voulut mener à part, pour entendre de luy ce qu'il prétendoit, et luy donner satisfaction, mais il n'en voulut sortir que premièrement il n'eut salué chasque novice, les priant tous qu'ils luy obtinssent de Dieu la grace afin qu'il fust bien tost novice avec eux, et, sur ce, s'en alla avec le P. Alphonse en sa chambre, où il déclara entièrement sa résolution, et, de là, allèrent ensemble trouver Rodericquez *(Rodriguez)*, Provincial, avec lesquel il avoit traicté autreffois, comme dict est. Le Père Provincial respondit qu'il ne le pouvoit admettre pour beaucoup de raisons, au reste qu'il le mèneroit au P. Borgia, Général, pour entendre de luy ce qu'il seroit de faire, ce qu'il fit avec grande satisfaction du ieune homme.

» Estant introduit au P. Général, et ayant humblement faict sa requeste, il receut incontinent la négative, disant le P., qu'il s'édiffioit grandement d'un tel bon désir, mais, pour lors, il ne le pourroit recevoir en la Compagnie, que, premièrement, il n'eut congé du duc, son père, et encore de Sa Sainteté qui l'avoit receu à son service. A ceste réponse, répliqua Rodolphe avecque larmes, que, pour l'amour de Dieu, on ne lui fist pas le tort de mettre aux iugements des hommes les inspirations de Dieu, parce que, facillement, iceulx, soubs prétexte de quelque bien apparent,

pourroient empescher le dessein du Saint-Esprit, et empescher un plus grand bien. Il usoit de telles paroles et aultres qui sembloient plus divines qu'humaines, et, ne pouvant gaigner le Père Général, il demeura bon espace pensif, ne sachant que dire.

» Le Père Général, le voyant si affligé, fut esmeu de compassion, et, ne le pouvant lors consoler aultrement, l'invita de disner avec soy, avecque intention cependant d'adviser le duc, afin qu'après le disner, il l'envoyast querrir, car il avait iuré qu'il ne sortirait de la maison professe que premièrement il ne fust receu. Rodolphe accepta volontiers le party, luy semblant avoir faict assez d'avoir amolli un peu la rigueur du P. Général et ne pouvoit quasy manger d'allégresse, luy semblant estre ia receu, et estant a demy ravy de la lecon *(lecture)* spirituelle qui se faisoit à la table du Père Général. Après la table, il commençat à parler de cest affaire au P. Général, lequel, à propos, divertissat le tout, lui mettant aucune fois en avant les difficultez qu'il auroit, mais cela allumoit davantage le feu, et dict entre autres choses, que celuy qui l'appeloit à la Compagnie scavoit bien tout cela, et qu'il ne manqueroit à luy donner les forces convenables pour surmonter telles difficultez, encore qu'elles arrivassent iusques à là qu'il fallut respandre son sang pour son sainct nom.

» Les Pères Assistens qui estoient là, luy voulurent

donner quelque change, mais il se défendit gentiment, et comme le P. Provincial aporta un poinct un peu pregnant *(embarrassant)* que peut estre il auroit choisy tel estat pour se retrouver avec son oncle qui freschement estoit entré, respondit franchement qu'il estoit content d'aller faire son novitiat aux parties septentrionales ou aux Indes, où il ni auroit espoir de iamais voir son oncle ou autre de ses parents, et que, silz en vouloient veoir la vérité, qu'ils en fissent la preuve en le recevant, qu'ils le verroient partir sans dire une seule parolle a son oncle, et, qu'encore qu'il aimast beaucoup, toutes fois il aimoit davantage sa vocation.

» Cependant que le duc tardoit à l'envoier querir, les Pères Assistens l'entretenoient, lui monstrant la maison, la sacristie et l'église, et, encor qu'il dit que tout lui plaisoit, il monstroit toutes fois à son maintien qu'il avoit sa pensée ailleurs, et, sur ce, estant requis d'un père qui s'en aperceust, respondit : « Ie diray la vérité à V. R. Encores que toutes les choses de la Compagnie me plaisent, reste qu'elle-mesme me plaict beaucoup davantage. »

» Or, le duc étant adverty, et ne voulant aller en furie, ny contredire à une affaire ou il sembloit que Dieu y mettoit les mains, et ne se voulant aussy appuyer sur son iugement, se détermina d'aller au Pape Pius V, et luy raconta le tout, ce qu'il feit pour procéder en ce

cas selon qu'en iugeroit Sa Sainteté. Le Pape, encore que le duc eust proposé le faict simplement, s'apperceust bien qu'il vouloit que Rodolphe luy fut rendu pour l'esprouver en sa maison, sy sa vocation estoit vray *(sic)* ou non, de peur qu'il n'en sortit paraprès, avecq deshonneur sien et de sa famille. Ainsi le Pape lui respondit qu'il scavoit bien qu'on ne recevoit personne en la Compagnie que, premierement, ne fust bien esprouvé, et que, pourtant, il demanderoit qu'on luy rendist, à telle fin touteffois, que, l'ayant esprouvé quelques iours en sa maison et trouvé constant en sa vocation, on luy donneroit licence d'entrer en la Compagnie.

» Le mesme soir, sur le tard, venirent à la maison professe Mgr Aquaviva (que Dieu absolve), avec une grande suyte d'autres Monseigneurs et des courtisans, pour faire entendre au P. Général leur désir et celui de Sa Sainteté et du duc, son père, promettant de le rendre, cas advenant qu'il fust constant en sa vocation. Le P. Général respondit que, sans doubte, il eust rendu au moindre serviteur que le duc eut envoyé, et, tout aussitost le feit appeller. Mais le bon Rodolphe, entendant le bruyct, s'eust volontiers caché quelque part, mais les Pères qui estoient avecq luy, quasy par force le conduysirent à la porte. Cependant tout pleurant alloit et disoit : « Quel malheur est cecy, mes Pères, i'aymerois mieux tomber es mains des volleurs

qu'en celles de ceux qui m'attendent, car ceux-là m'otteroient l'habit corporel seulement et ceux-cy me veulent oster le spirituel. »

» Arrivé qu'il fut au lieu où l'attendoit le P. Général et les Seigneurs, devant que personne parlast : « Messieurs, quel mal, (dict il), iamais vous ay ie faict pour me persécuter en telle sorte. Je vous adiure de la part de Dieu, lequel m'appelle à ceste religion, que vous vous en alliez en paix sy vous ne voulez que sa divine majesté vous chastie pour vouloir contredire à sa sainte volonté. Partant faict le ie vous prie pour l'amour de Dieu, de peur que, me voulant nuire, vous nuissiez davantage à vous mesmes. » Et parce que Mgr Aquaviva se monstroit le plus zéleux en ceste affaire, Rodolphe luy dict avec cholère : « Eh bien, Monseigneur est cy un traict d'amys et de parent ? » Et à ung aultre Seigneur qui le pressoit de sortir, il donna hardiment : « Votre Seigneurie scait elle ce que c'est de religion ? Certes, si elle le scavoit, tant s'en fault qu'elle procurerait mon partement, que, plus tost, elle y demeureroit quant et moy. »

» Tels et semblables coups rendit le nouveau soldat de Jésus, mesme au P. Général qui luy conseilloit de s'en aller avec eux, il dit : « Mon Père, que V. P. *(Votre Paternité)* me pardonne, ie croy qu'elle n'at point la puissance de ne voulloir accepter en la religion ceux que Dieu appelle a icelle, lequel estant souveraine

Sapience, scait bien qui est idoine à telle religion et ne peut se tromper. » Et le P. Général, sans rien répliquer à sa response, lui dict que c'estoit la volonté du Pape, au reste qui, si luy ne partoit subitement, il se rendoit incapable pour l'advenir d'entrer en la Compagnie par le présage qu'il donnoit de vouloir suyvre son propre iugement et exéquter sa propre volonté, ce que la religion ne peut nullement supporter. Alors Rodolphe se rendit, disant avec une humble courtoisie au P. Général : « Or sus, mon Père, ie m'en vays, mais ie proteste devant Dieu et ceux qui sont icy présents, que ie le faict par ordre de Votre Paternité de laquelle, en çeste heure, ie me tiens receu en la Compagnie, puisqu'elle a commencé à (m'ordonner) me commander, comme à un sien subiect, et ainsi ie commencerais à faire l'obéissance par commencement des aultres actes d'obédience que i'espère faire en ceste religion iusques à la mort. »

» Il estoit bien avant en la nuict, quand, avec torches allumées, ils le menèrent hors, bien ioyeux de l'avoir gaigné. Estant venu à la maison, le duc luy dict en peu de parolles et d'un maintien maiestueux : « *Fili, quid fecisti nobis sic,* » et il respondit doucement que, quand le Père Éternel appelle quelcun, son Père charnel luy doibt pardonner ; et, de là, se retira en son quartier tout mélancolique, où il demeura seul aucuns iours, sans traicter avec personne aultre que de

son service, et faisoit du cholérique, ne mangeoit ny ne dormoit comme il vouloit, ne faisoit aultres choses que de prier, soupirer, pleurer et faire pénitences de toutes sortes, iusque à en devenir maigre et defaict, ce qui estant raporté au duc son père, le feit venir manger à sa table et le reprit de l'excès qu'il faisoit en ces austéritez et pénitences. « C'est pour cela, mon père, dict-il, que ie désire aller au lieu où ie puisse avoir ung Supérieur qui me dise de la bouche de Dieu ce que ie doibs faire ou non faire, et ainsi, sy quelque iour pour me trouver sans guide, ie me perds, me tuant par indiscrétion, Votre Seigneurie demeurera obligée a en rendre compte à Dieu de ce qu'elle ne m'at pas laissé librement entrer en la religion en laquelle ie suis appellé. »

» Le duc, entendant ces parolles, dictes avec telle ferveur et si résolues, comme personne sage et chrestienne qu'il estoit, s'émeut tellement, qu'aussi tost il luy dict qu'il feist ce qu'il vouloit. »

Rodolphe demeura environ deux mois chez son père. Il eut, pendant ce temps, à soutenir bien des assauts, surtout de la part de sa grand'mère maternelle, Cécilia Orsini, comtesse de Carpi. Mais la princesse s'attaquait à forte partie, et elle s'aperçut vite qu'elle ne gagnerait rien à discuter avec son petit-fils. A toutes ces raisons, celui-ci répondait par une maxime de l'Évangile, et les prétextes de la sagesse humaine venaient tous se briser devant cette sagesse supérieure. En désespoir de cause, la comtesse conseille à Rodolphe d'entrer dans un Ordre où l'accès aux honneurs fût aisé. « C'est une



SAINT PIE V.

rupture, repartit le jeune homme, que je veux faire avec le monde, non un traité à l'amiable. »

Une autre patricienne l'accablait d'exhortations sur l'obéissance due aux parents. « Mais enfin, Madame, lui dit malicieusement Rodolphe, où, et depuis quand, étudiez-vous les cas de conscience, que vous sachiez si bien la valeur des commandements de DIEU ? »

Ces résistances de Rodolphe devaient paraître étranges à ceux qui avaient été toujours témoins de son admirable docilité, et il était difficile de ne pas reconnaître, dans cette conduite d'une âme si sage et si droite, l'influence d'une vocation surnaturelle. L'épreuve cependant se prolongea plusieurs mois. Rodolphe, à qui ces mois paraissaient des années, allait prendre souvent conseil de saint François de Borgia. Enfin il supplia son saint directeur d'intercéder pour lui auprès du Souverain-Pontife.

Saint Pie V était digne d'être pris pour arbitre dans une cause de cette nature. Averti par le Père Général, il cita les deux parties à comparaître devant lui. Jules d'Acquaviva était chargé de combattre, au nom du duc d'Atri, la vocation de Rodolphe. Claude d'Acquaviva devait la défendre. Les grandes raisons qu'allégua Jules furent, qu'à dix-sept ans on n'était guère en âge de prendre une décision si austère; qu'entrer en religion pour en sortir peu après serait un déshonneur pour Rodolphe et pour les siens, et que ce déshonneur leur arriverait sûrement. « Une telle résolution est folle, venait enfin de déclarer Jules, et elle ne peut être l'effet que de quelque peine ou de quelque tristesse. »

« Non, dit alors saint Pie V, qui avait tout écouté sans interrompre, non, cette résolution ne vient pas d'une âme triste et mélancolique, mais bien d'une âme calme et joyeuse. » Et, mettant fin aux débats, il ordonna qu'on laissât à Rodolphe toute liberté de suivre sa vocation. Seulement, ayant appris que le duc devait rester peu de temps à Rome, il

voulut que son fils lui accordât ces derniers jours, et ne revînt au noviciat qu'après le départ de son père.

La générosité du duc d'Atri prévint d'ailleurs les ordres du Pape, et c'est alors qu'ayant entendu de Rodolphe la parole que cite notre chroniqueur, il lui dit : « Ah ! je le vois bien : ce n'est pas vous, mon fils, qui me parlez, mais un autre qui est en vous et auquel je ne puis résister. Faites comme il vous plaît, et servez DIEU comme il convient à vos pareils. »

Mais revenons au récit du P. Gazet :

« Cela dict et bien entendu de Rodolphe, lequel ne laissa escouller le temps ny l'occasion Car, comme le duc et sa famille estoient empeschés pour quelque visite qui survint, le jeune homme, tout bellement, sans dire adieu à son père ny à aultre, comme il estoit accoutré à la domestique, s'en vint, sans serviteur, par le millieu de Rome avecq grandissime allegresse, au lieu d'où il avoit esté ravy.

» Mais, à la porte de la maison professe il trouva quelque contredict, ce que le portier le recognoissant, et sachant les facheries passées, ne luy voulut ouvrir sans premièrement en avoir faict rapport au Supérieur. Et ainsi demeura le pauvre Rodolphe bonne espace à la porte, bien mortifié parce qu'il n'estoit vestu ny accompagné selon son estat, d'aultre costé bien édifié de ce qu'avoit faict le portier, monstrant le bon ordre avec lequel on procédoit en la Compagnie. Le portier retourna avec ung des Pères Assistens, envoyé du P. Général pour entendre de Rodolphe comment qu'il

estoit retourné. Il entre en la maison tout allègre, disant : Victoria, Victoria. Et lors il raconta comme tout c'estoit passé, et du congé qu'il avoit obtenu. Le mesme, dict-il au P. Général, y estant conduict par le Père Assistent.

» Cependant le père envoya à la maison du duc pour s'asseurer de la vérité, et trouvant ainsi estre, le consigna aux Pères Assistens afin qu'ils l'examinassent comme les aultres que l'on veut recevoir. Pensat Rodolphe estre arrivé au port, se luy livra une grande bourasque. Car estant en l'examen, l'on trouva qu'il avoit fort peu estudié, soit par faute d'esprit ou aultrement, et encore qu'il fust content d'estre coadiuteur, on trouva qu'il n'avoit les forces convenables à cela, ny qu'il estoit expedient d'y penser, de sorte qu'après que le P. Général se fust informé des PP. Assistens, il luy feit dire qu'il seroit meilleur qu'il attendist encore quelque temps, et que, cependant, mesme en l'office de Camérier, il se pourroit advancer aux lettres, comme avoit faict son oncle Claude, et que cela serviroit encore pour meurir d'avantage sa vocation.

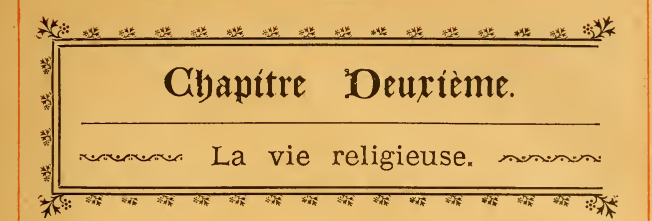
» A ceste réponse Rodolphe ne répliqua rien de bouche, mais avec les yeux et sanglots, pleurant comme ung enfant, de sorte qu'il esmeut les Pères a compassion et à retourner au P. Général pour impetrer de luy qu'il fust receu, encore que luy manquassent les bonnes lettres, auxquelles il pourroit, par

après, estre apliqué. Le P. Général donna le bon mot, disant qu'il espéroit en Dieu, qu'en la Compagnie Rodolphe feroit grand progrès aux lettres, ce que vrayment advint depuis.

» On ne scauroit croire le contentement que receust Rodolphe de ceste nouvelle, qu'il sembloit sortir tout de soy mesme levant continuellement les mains aux cieux, remerciant Dieu et sa sainte Mère. Finalement il fut receu à la première probation (1), de là entre les aultres novices où il se comporta tellement que c'estoit un miroir d'humilité, de charité. »

1. Ce fut le 2 avril 1568 que Rodolphe fut reçu au noviciat. Il avait dix-sept ans et quatre mois.





Chapitre Deuxième.

La vie religieuse.

LA Compagnie de JÉSUS, du vivant de saint Ignace, n'avait point à Rome de maison de noviciat : sa pauvreté et le petit nombre de ses novices rendaient d'ailleurs cette privation nécessaire et peu sensible. Après la mort du Fondateur, cependant, la première Congrégation générale avait, en 1558, chargé le P. Laynez d'établir un noviciat. Laynez n'y put réussir, et se contenta de réunir les novices, déjà plus nombreux, en partie au Collège Romain, et en partie à la maison professe. Les postulants entraient au Collège Germanique et y demeuraient quelque temps.

La deuxième Congrégation ayant réitéré le vœu de la première, François de Borgia, troisième Général de la Compagnie, constitua, le 20 septembre 1565, un noviciat régulier, et chercha aussitôt à lui trouver une maison.

Mgr Jean-André Croci, évêque de Tivoli, gouvernait alors une petite église paroissiale appelée Saint-André au Monte Cavallo. A la demande de son neveu, le P. Louis Croci, il la céda volontiers à la Compagnie, et Pie V, ratifiant par un bref cette cession, transféra la

paroisse à l'église du Sauveur, puis à celle de Saint-Vincent.

D'autre part, Donna Jeanne d'Aragon, duchesse de Tagliacozzo, mère de Marc-Antoine Colonna, apprenant que saint François de Borgia, qu'elle vénérait profondément, voulait établir un noviciat à Saint-André, s'offrit à en être la fondatrice. A la maison de Mgr Croci, acquise en 1566 par le Général, elle ajouta quelques dépendances, un vignoble, et la rente d'un capital de 6000 écus. Le 30 novembre 1568, la Compagnie prenait possession de l'église, en y célébrant la fête de saint André, et aussitôt, un groupe de novices y venait habiter.

La vieille église paroissiale était pauvre et peu solide ; en 1567, François de Borgia en fit commencer une autre plus vaste qu'on achevait en 1568, et dont le cardinal Marc-Antoine Colonna venait lui-même consacrer le maître-autel.

C'est cette même année 1568, le 2 avril, que Rodolphe d'Acquaviva entrait au noviciat.

Saint-André était encore trop étroit et trop pauvre pour recevoir tous les novices de Rome ; un bon nombre habitaient la maison professe, sous la direction du P. Alphonse Ruiz ; d'autres vivaient au Collège Romain, surtout pour y servir à la cuisine ; d'autres enfin étaient à Saint-André. Des maîtres des novices, dépendant de celui de la maison professe, dirigeaient les novices

du Collège Romain et de Saint-André. Celui de Saint-André s'appelait Jules Fatio (ou Fazio) (1).

Dieu bénissait le saint admirable qui gouvernait alors la Compagnie en lui envoyant, de tous les points de l'Europe, des novices déjà illustres par l'éclat de leur nom et celui de leur sainteté. Trente-sept novices étaient entrés au noviciat de Rome en 1567, trente-quatre y entrèrent en 1568, et quarante-et-un en 1569. Italiens ou Espagnols, Polonais ou Français, Allemands ou Flamands, certains avaient déjà rendu de grands services à l'Église, beaucoup se préparaient à en rendre de glorieux. On remarquait parmi eux François Torres, Fabio de Fabiis, un Visconti, trois Giustiniani, Claude d'Acquaviva, Stanislas Warszevicki, ami du roi de Pologne Sigismond, futur légat de Grégoire XIII auprès du roi Jean de Suède, Pierre Skarga, Jean Possevin, surtout le doux et charmant saint Stanislas Kostka.

Rodolphe d'Acquaviva se jugeait indigne de devenir leur frère ; il aspirait seulement au bonheur de les servir ; aussi demanda-t-il en grâce de n'être dans la Compagnie que Frère coadjuteur. Mais on lui dit de

1. Ce n'est que le 7 juin 1589 que le P. Alphonse Ruiz fut nommé Recteur et maître des novices de Saint-André, et que cette maison devint le siège principal du noviciat. Rodolphe avait déjà quitté Saint-André. Nous empruntons tous ces renseignements à une histoire manuscrite italienne intitulée : *Notitie istoriche appartenenti alle Cappellette di S. Stanislao Kostka.* (Archives de Saint-André.)

rester sans crainte où Dieu l'avait mis, et bientôt il attirait lui-même tous les regards.

L'histoire manuscrite du noviciat de Rome (1) donne, de la candeur du jeune novice, un trait charmant que nous lui empruntons : « Rodolphe, dit un chroniqueur anonyme, fut toujours signalé en toutes vertus, mais particulièrement en trois : la charité, l'humilité, l'obéissance. Il avait sur ces vertus des conceptions si hautes, qu'il semblait impossible qu'il eût naturellement tant de pénétration. Il fut, en outre, doué d'une haute pureté et d'une grande simplicité. Je vais raconter, à ce propos, une jolie chose qui lui arriva au noviciat. Tous les novices prenaient un jour leur récréation dans la salle, causant, selon leur habitude, avec beaucoup de ferveur de choses spirituelles, quand apparut à l'improviste le P. Alphonse Ruiz, leur maître. Il leur demanda à chacun ce dont ils discouraient, et, voyant qu'il en était bien comme il le désirait, il leur dit, le cœur plein de consolation : « C'est bien, mes fils, nous nous trouvons ici, mais Dieu se trouve au milieu de nous ; » et, se tournant alors vers Rodolphe, qui se montrait plus attentif qu'aucun autre, « N'est-ce pas vrai cela, Rodolphe ? » lui fit-il. — « Si, Père, » répondit Rodolphe, avec sa simplicité ordinaire. — « Oh ! bien, alors, quelle foi est la nôtre ! reprit le Père ; nous sommes assis, et nous laissons Notre-Seigneur Jésus-Christ debout ; portez-

1. Archives romaines.

lui donc une chaise. » — Ce saint petit ange partit aussitôt, rapide, alla prendre un siège assez loin et, le mettant au milieu du groupe, il s'agenouilla devant, avec cet air de dévotion qui n'appartenait qu'à lui. Il semblait alors à tous revêtu d'une splendeur extraordinaire et divine, et il se tenait comme s'il eût vraiment été en présence de DIEU. Il demeura ainsi jusqu'à ce que le Père Maître l'eût relevé. Ce n'était là qu'un signe du grand amour qu'il portait à JÉSUS-CHRIST, pour lequel il disait souvent qu'il voudrait répandre son sang, ce qu'il fit du reste plus tard avec la constance et l'intrépidité qui convenaient à un chrétien et à un religieux. »

Après avoir passé quelque temps à la maison professe, Rodolphe dut aller au Collège Romain : lui qui, dans le monde, s'était fait si souvent le serviteur des pauvres, n'éprouvait que de la joie à servir ses frères, et à remplir dans la maison les plus humbles, les plus vils emplois. Au témoignage de tous ceux qui l'ont alors connu, Rodolphe n'avait rien gardé du grand seigneur, ni dans l'attitude, ni dans le geste : sa charité et sa modestie le rendaient sans doute attrayant, mais il était parvenu à donner à ses manières quelque chose de si simple, qu'on le croyait dans son élément quand on le voyait occupé aux travaux domestiques.

Il avait la passion de ce dévouement humiliant qui attire d'ordinaire, de la part des hommes, plus de mépris que d'admiration, et qui, pour cela même, lui était cher.

C'est à Saint-André que Rodolphe acheva son noviciat. On y souffrait beaucoup de la pauvreté. Le P. Bernardin Confalonieri, entré le 28 novembre 1568, quelques mois après Rodolphe, écrivait plus tard : « On souffrait, aux débuts, d'une vraie pauvreté et de beaucoup d'incommodités. Sans parler de la pénurie de vêtements et d'autres choses, le réfectoire n'était alors qu'un carré du jardin, fermé, d'un côté, par le mur de l'enclos de Mgr Croci, des autres, par des planches ou des arbres, et la première chaire qui servit au lecteur fut un laurier, puis une caisse, dans laquelle on gardait aussi le pain. D'une solive fixée au mur, pendait une vieille toile qui servait d'abri (1). »

C'est ce réfectoire improvisé qui abrita saint Stanislas et Rodolphe d'Acquaviva durant leur commun séjour à Saint-André. Stanislas, lui, ne devait faire que passer dans cette maison, que sa mort allait à jamais consacrer ; le 15 août 1568, en effet, il allait au Ciel assister à la fête de sa Mère.

Saint Stanislas Kostka était entré au noviciat le 28 octobre 1567, cinq mois avant Rodolphe, et trois

1. *Histoire manuscrite du Noviciat.* (Archives de Saint-André.)

mois après Claude d'Acquaviva (1). Il eut peut-être plus de rapports avec Claude, car c'est sous sa direction qu'il fit, en arrivant au noviciat, sa retraite de probation. C'est avec Claude aussi qu'il avait été envoyé au Collège Romain pour y servir à la cuisine ; et Claude avait gardé, de ce temps-là, un souvenir qu'il aimait à rappeler. Le cuisinier leur avait ordonné à tous d'eux d'aller prendre au bûcher deux ou trois morceaux de bois. Claude, entendant les choses largement, en prenait une brassée ; Stanislas, voulant obéir à la lettre, ne portait que le nombre indiqué, disant que, lorsque Dieu commande, il ne faut rien modifier de ses ordres.

Stanislas était parmi les novices de la maison professe, quand Rodolphe, échappant à son père, vint se jeter à leurs pieds, leur demandant de prier pour sa vocation. La vue de cet adolescent, de son rang et de son âge, qui s'arrachait lui aussi au monde, dut toucher Stanislas, et il accorda sans doute dès lors à Rodolphe une de ces affections telles que les Anges en ont au Ciel.

Quand, à l'aube du 15 août 1568, Stanislas mourut à Saint-André, Rodolphe, avec les autres novices, assista à son bienheureux départ. Ensuite, il imita si bien ses vertus, qu'au dire de nombreux témoins, il faisait revivre en lui le cher saint disparu. C'était la

1. Entré le 22 juillet.

même ferveur, la même humilité, surtout la même vertu aimable qui gagnait à Dieu et au bien tous ceux qui l'approchaient.



Après treize mois de noviciat, Rodolphe, au commencement de mai 1569, fut envoyé au collège de Macerata, en compagnie du P. Jean Vellar qui devait être son professeur, de Jean Palmerio et de Thomas Negro qui devaient, comme lui, faire leurs humanités, et du Frère Georges, coadjuteur, qui allait remplir au collège l'emploi de savetier.

Le petit collège de Macerata était encore à ses débuts. On n'y enseignait que les deux dernières classes de grammaire ; après le départ de Rodolphe, on en ajouta une troisième, mais ce n'est qu'au siècle suivant que le collège agrandi reçut le nom d'Université. En attendant cette période de prospérité, il était pauvre, et allait offrir au novice, avec la facilité de compléter ses études littéraires, l'occasion de souffrir et de s'humilier.

Rodolphe, nous l'avons dit, était peu avancé pour son âge. Son talent devait bientôt se révéler, mais il parut d'abord avoir peu d'aptitudes littéraires. Il se réjouissait du reste de cette infériorité qui l'humiliait ; il faisait même exprès, dans certaines séances publiques, de la faire remarquer. — Un jour, par exemple,

qu'il avait peu brillé, il lui échappa de dire à un de ses condisciples, Nicolas Orlandini : « Oh ! j'ai eu aujourd'hui ce que je désirais. » — Cependant, ce talent, qu'il était heureux de cacher, se fit jour. Autour de lui certains pensèrent alors que son esprit avait été éveillé et éclairé par DIEU ; d'autres, peut-être plus avisés, jugeaient que la lumière qui éclatait n'avait été retenue si longtemps captive, qu'à dessein.

Tout en se livrant avec ardeur à l'étude des lettres, Rodolphe avait obtenu d'être chargé du réfectoire de la maison, et il ne mettait pas plus de soin à ses autres travaux qu'à tenir propre son cher réfectoire. Après chaque classe, il s'y rendait, et, non content de remplir cet office, il s'offrait encore pour laver la vaisselle, pour balayer ou pour entretenir les lampes.

On était obligé, à Macerata, de quêter des vivres pour le collège. Un certain Jean de Saint-Antoine avait cette charge, et il allait souvent, à l'époque des vendanges, demander du moût aux vignes voisines de la ville. Rodolphe, à force de prier, obtint de l'accompagner. On le voyait alors, couvert d'habits rapiécés et d'un vieux chapeau usé, traîner par la bride l'âne aux provisions. Arrivé aux maisons connues, Antoine entrait, et Rodolphe attendait, gardant l'âne à la porte. Ceux qui, par hasard, reconnaissaient dans cet équipage le fils du duc d'Atri, se le montraient du doigt, tout étonnés et attendris.

C'était lui causer un vrai tourment que de parler devant lui de ses parents, ou de faire allusion à sa naissance. Il rougissait alors, et, s'il ne pouvait détourner la conversation, il laissait voir une telle peine que, par pitié, l'on se taisait. Le gouverneur de la Marche d'Ancône, Jean-Jérôme Albani, était très attaché à la famille d'Acquaviva, et plein de vénération pour Rodolphe: aussi aimait-il à le visiter et à réciter avec lui une partie des heures canoniales. En 1770, il fut nommé cardinal, en même temps que Jules d'Acquaviva. A peine eût-il reçu le courrier pontifical que, dans l'espoir de faire plaisir à Rodolphe, Albani vint lui-même lui porter la nouvelle de l'élévation de son frère. Quel ne fut point son étonnement d'entendre le saint jeune homme, animé d'une sagesse surnaturelle, accueillir cette nouvelle par des gémissements ! « Oh ! comme je préférerais apprendre que Jules a embrassé la vie religieuse ! » s'écria-t-il ; et, tout attristé, il exposa au gouverneur la vanité et le danger des honneurs humains.

Lorsque, peu de tems après, Rodolphe eut regagné Rome, ses Supérieurs l'envoyèrent, avec le P. Claude, son oncle, visiter le nouveau cardinal. Dès que les Camériers aperçurent les visiteurs, ils s'empressèrent autour de Claude qu'ils connaissaient, et l'introduisirent aussitôt, sans même faire attention à Rodolphe qu'ils n'avaient jamais vu. Celui-ci, heureux de cette petite



CLAVDIVS AQVA-VIVA NEAPOLIT. V. GENERALIS *Præpositus Societatis IESV: quam 34. annos feliciter rexit, Religiosa morum comitate atq; industria. Quieuit in Dom. an. 1615. 31. Ianuar. Ætat. 74.*

Hieronymus Wierx fecit et excudit. Cum Gratia et Priuilegio. Piermans.

LE P. CLAUDE D'ACQUAVIVA.

humiliation, s'était déjà retiré dans un coin de l'antichambre, quand Claude, se retournant pour lui céder le pas, s'aperçut que son neveu avait disparu, et le demanda. Les Camériers, confus de leur méprise, essayèrent alors de la réparer en comblant de prévenances le frère du cardinal, mais elles lui furent assurément plus pénibles que l'erreur qui les avait provoquées.

Cette extrême réserve qu'il gardait vis-à-vis de sa famille, Rodolphe savait s'en départir quand la charité l'exigeait. Les pauvres d'Atri, en effet, n'avaient pas oublié leur avocat et leur père, et parfois, quand une dette trop criante les tourmentait, ou qu'ils se croyaient en butte à une injustice, ils le faisaient savoir à Rodolphe. Le religieux se souvenait alors qu'il était fils du duc, et des lettres pressantes allaient solliciter la pitié ou la justice paternelle.

Il n'avait point çessé du reste d'aimer dans les siens ce qui surtout doit être aimé, les âmes. Il ne perdait aucune occasion de faire du bien à celles de ses frères, et lorsque, quatre ans à peine après son élévation à la pourpre, Jules d'Acquaviva fut atteint mortellement, c'est Rodolphe qui vint lui annoncer ce que personne n'osait lui apprendre : que dans quelques heures il allait paraître devant Dieu.

Jules avait été l'ami du saint pape Pie V. Dans une brillante légation auprès de Philippe II, il avait obtenu de ce prince que ses ministres respecteraient les

immunités ecclésiastiques du Milanais; mais ce qui fait surtout son éloge, c'est que saint Pie V mourant, (1572,) avait voulu l'avoir auprès de lui, et l'entendre lui suggérer de pieuses invocations. Deux ans après son protecteur, Jules mourait âgé de vingt-huit ans (1). Rodolphe l'assista comme il avait autrefois assisté sa mère, et le seul regret du cardinal, à cette heure où l'on sent mieux le prix des choses, fut de s'être opposé à la vocation de ce frère dont il enviait actuellement le sort.

« Bannissez toute douleur, écrivait ensuite Rodolphe à son frère aîné Albert ; Jules est parti pour un séjour meilleur que celui qu'il aurait eu ici-bas, il est déjà avec notre mère. Et souvenez-vous que ces coups sont des avertissements du Seigneur, par lesquels il nous réveille, afin que nous nous donnions à lui, tous et tout entiers. »



Après deux ans de séjour à Macerata, Rodolphe revint à Rome, en 1571, pour y suivre, au Collège Romain, pendant trois ans, les cours de philosophie. Le P. Laurentio Romano fut son professeur, et si, au début de ses études littéraires, Rodolphe éprouva quelques difficultés à égaler ses condisciples, il est sûr qu'en philosophie il fut un excellent élève. Son jugement droit, son esprit clair et précis, sa constance au

1. Jules est enterré à la basilique Latérane.

travail, devaient le faire réussir, et, à la fin du cours, on pouvait écrire de lui : « Progrès remarquables. Il pourra enseigner la philosophie quand il aura étudié la théologie ; il a le talent de la prédication et est homme de relations, mais sa santé est médiocre (1). »

Rodolphe, au Collège Romain, fut surtout excellent religieux. Sa complexion délicate ne l'empêchait pas de se traiter rudement. Il habitait, paraît-il, un petit recoin sous le toit ; l'hiver, ses mains étaient gonflées d'engelures qui se changeaient vite en plaies. Lui ne se plaignait jamais de rien, mais, comme à Saint-André et à Macerata, il s'ingéniait à servir toujours les autres. Sa charité éclatait surtout lorsqu'il pouvait soigner des malades. Comme son humilité et sa bonté lui avaient concilié parmi ses condisciples une grande autorité, il s'en servait pour verser du baume sur toutes les blessures qu'on lui découvrait ; aussi ses paroles et sa seule présence remplissaient-elles les âmes de courage et d'entrain.

Tant de maturité et d'amabilité avaient laissé dans l'esprit de ceux qui connurent alors Rodolphe une ineffaçable impression. Le P. Charles Mastrilli qui, pendant quatre ans, vécut à ses côtés, s'était mis à observer toutes ses actions, afin d'y surprendre quelque

1. « *Fructus studii præcipuus. Habet talentum legendi cursum, audita theologia ; etiam talentum concienandi et conversandi. Valetudo mediocris.* » (Archives romaines.)

imperfection ; il n'en put relever aucune ; aussi, quand on lui demandait plus tard quelle était la vertu caractéristique de Rodolphe, il répondait que tous les charmes de la sainteté brillaient en lui à un tel point, qu'on ne saurait dire ce qui l'emportait ; qu'il n'était que modestie, qu'humilité, que charité, que bonté, que vertu en un mot, et que, dans cette âme, il n'y avait rien de faible ou de languissant. Précieux témoignage qu'on devait rendre plus tard à Louis de Gonzague et à Jean Berchmans ! Il eût suffi à la gloire de Rodolphe, et il lui aurait mérité la vénération due aux saints, quand même l'auréole du martyre ne serait pas plus tard venue parer son front.

A la fin de l'année scolaire 1574, Rodolphe passa du Collège Romain au Collège Germanique où, tout en suivant les cours de théologie, il devait être répétiteur des élèves. Fondé par saint Ignace pour donner à l'Allemagne des prêtres saints et savants, capables de combattre et de refouler le luthéranisme, le Collège Germanique abritait déjà une jeunesse nombreuse, et tant d'espérances reposaient sur elle, que le Père Michel Lauretano, Recteur du collège, cherchait à l'entourer des maîtres les meilleurs et les plus saints. Aussi, ayant depuis longtemps remarqué Rodolphe, il avait demandé qu'il fût, pendant sa théologie, répétiteur de philosophie au Germanique, et ce désir venait d'être exaucé.

Le préfet des études du Collège Romain était le célèbre Père Ledesma. Les Pères Parra et Paez enseignaient la théologie scolastique, et le Père Jean Fernandez la théologie positive. Pendant trois ans, de 1574 à 1577, Rodolphe suivit leurs cours. Nous aimerions à avoir de nombreux détails sur ces années de préparation silencieuse, mais de même que les évangélistes ont raconté en un mot l'enfance de Jésus-Christ, les historiens du Collège Romain n'ont fait de la sainteté de Rodolphe que des éloges généraux.

D'apparence assez chétive, il avait un air si aimable qu'il gagnait les cœurs au premier abord ; à son seu maintien on comprenait qu'il avait toujours le cœur en haut, et ses paroles n'étaient jamais que l'épanchement d'une âme pleine de Dieu. Pauvre et austère, il jeûnait souvent et faisait un fréquent usage du cilice ; mais, réservant se srigueurs pour lui seul, il était pour les autres d'une incomparable charité. Il avait l'esprit trop droit pour ne pas comprendre qu'à Rome il devait surtout étudier. Il ne s'en faisait point faute, et excitait même l'ardeur de ses frères en leur disant que le travail était ce que Dieu demandait alors d'eux.

Au Germanique, Rodolphe n'avait plus le loisir de s'employer aux travaux domestiques, comme il l'avait fait précédemment. Il s'en dédommageait en se livrant tout entier à la direction des élèves qu'on lui avait confiés. La maturité de ce jeune homme de vingt-cinq

ans était si grande, sa prudence et sa rectitude d'esprit si parfaites, qu'il acquit bientôt au collège une influence exceptionnelle.

Il était chargé de diriger la plus importante Congrégation de la Sainte Vierge, et de présider la répétition des cours de physique. Il remplit si bien ces fonctions, que le P. Lauretano, s'appuyant de plus en plus sur lui, en fit un des consulteurs de la maison, et celui dont l'avis était le mieux écouté.

Quant aux élèves, la bonté de Rodolphe et sa candeur virginale leur avaient inspiré une telle confiance, qu'ils allaient à lui moins comme à un maître que comme à un père et à un saint. Aussi son départ les devait-il jeter tous dans la désolation.

Ce départ ne devait point tarder beaucoup. Si Dieu mûrissait si vite Rodolphe d'Acquaviva, c'est, en effet, qu'il avait sur lui de grands desseins. Il en voulait faire un vase d'élection destiné à porter son nom avec honneur devant les rois et devant les nations infidèles.





Chapitre Troisième.

La vocation à l'apostolat.

Un jour, pendant son enfance à Atri, Rodolphe avait déclaré à trois de ses pages que plus tard il irait loin, très loin dans l'Inde, et qu'il y mourrait martyr de la main des barbares. Il assurait qu'il savait cela positivement. Les trois enfants avaient souri de cette prédiction, et ils l'avaient presque oubliée quand ils apprirent sa réalisation ; ils étaient alors devenus docteurs, et l'un même, primicier du Chapitre ; ils rapportèrent le trait dont ils avaient été témoins, mais personne ne put dire comment Rodolphe enfant avait connu son sort futur.

A peine entré dans la Compagnie de Jésus, il avait senti ce désir confus d'apostolat solliciter son cœur avec plus de clarté et de force. L'espoir de vivre caché, de secourir des âmes abandonnées, de souffrir davantage, de verser son sang pour la foi, tous ces attraits surnaturels qui composent ce qu'on nomme la vocation, assaillaient constamment Rodolphe. Aussi le désir, la passion de l'apostolat devinrent bientôt l'âme de sa vie. Il ne passait point de jour sans offrir à Dieu quelque sacrifice afin de mériter d'être élu par lui, car il savait que c'est Dieu qui choisit ses apôtres, et non les

apôtres qui choisissent DIEU. Il n'omettait d'ailleurs aucune occasion d'exposer ses vœux à ses Supérieurs.

Le P. Everard Mercurian avait succédé, le 21 avril 1573, au Père François de Borgia. François avait mis sa générosité de prince, ou plutôt de saint, au service des missions lointaines, et il n'avait pas craint de priver les provinces d'Europe de leurs meilleurs sujets pour les envoyer porter la foi de JÉSUS-CHRIST au Brésil, au Pérou, au Japon et dans l'Inde. Aussi les missions de la Compagnie étaient-elles alors dans un merveilleux état de ferveur, et l'annonce fréquente de nouveaux martyrs faisait battre d'espérance le cœur des religieux d'Europe. Tout récemment encore, en 1570, une abondante hécatombe avait été offerte à DIEU. Deux troupes, l'une de quarante, l'autre de vingt-et-un missionnaires avaient été massacrées par les calvinistes. Ignace d'Azevedo était à la tête de la première (1).

Rodolphe d'Acquaviva voulait donc être apôtre. Mais le P. Everard Mercurian, héritier cependant du grand cœur de saint François, ne pouvait se résoudre à exaucer ses désirs. Les talents de Rodolphe faisaient en effet concevoir à la Compagnie de trop grandes espérances, pour qu'on jugeât prudent de s'en priver

1. S. François de Borgia avait envoyé soixante-et-un missionnaires au Brésil. Les quarante du premier convoi furent massacrés à Palma, le 15 juillet 1570 ; les vingt-et-un du second convoi furent atteints, et, eux aussi, massacrés en vue des côtes du Brésil. Saint François de Borgia, sans se laisser décourager, envoya aussitôt treize autres Pères.

en Europe, et, de plus, sa frêle santé semblait devoir s'accommoder malaisément du labeur des missions. Les médecins consultés avaient d'ailleurs nettement déclaré que la traversée, à elle seule, épuiserait les forces du jeune religieux, et tous les conseillers du P. Général partageaient cet avis, surtout les Pères Benoît Palmio, Assistant d'Italie, et Louis Maselli, Recteur du Collège Romain.

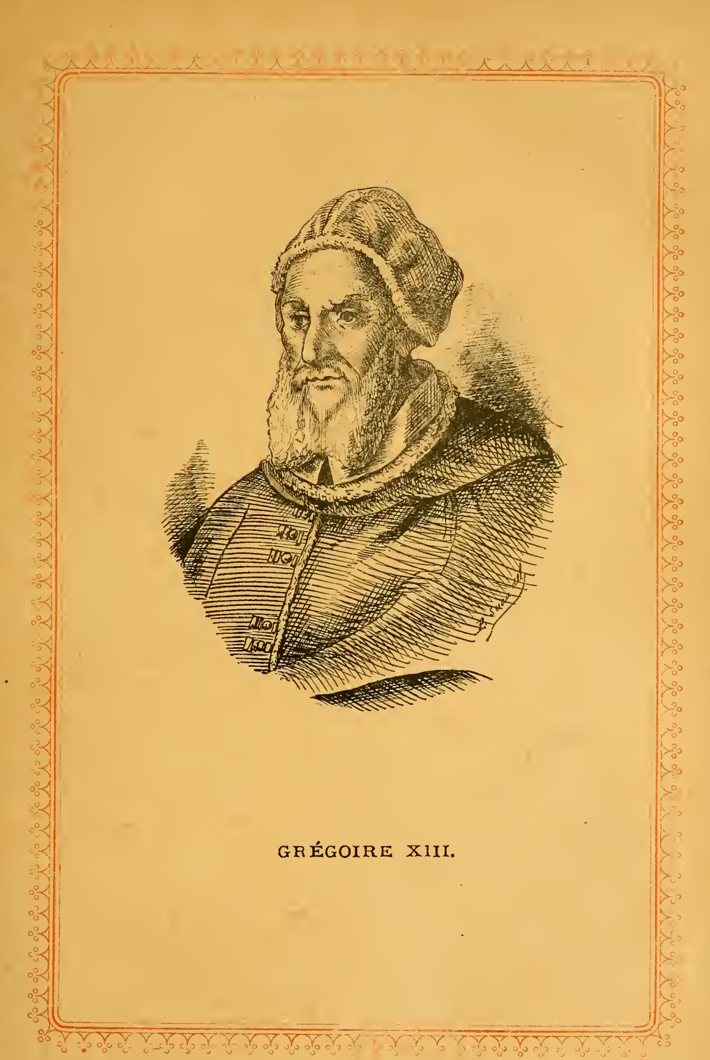
Rodolphe cependant priait, et, à la moindre occasion, l'ardeur de ses vœux éclatait. Pendant qu'il étudiait à Rome, il apprend un jour l'arrivée du Père Martin de Silva, Procureur des Missions d'Orient. Il se rend au-devant de lui, et, dès qu'il l'aperçoit au loin dans la campagne, il court se jeter à ses pieds, et le prie de le bénir et de l'emmener avec lui. Avant cette époque, Rodolphe, chaque nuit, s'infligeait, pendant un quart d'heure, une rude flagellation. Du jour où il vit le P. de Silva, il doubla la mesure, et, chaque nuit, il se frappait impitoyablement pendant une demi-heure.

Il y avait alors, au service du Collège Romain, un jeune homme d'une piété signalée : il s'appelait Bernardin Nursino, et devait être plus tard le premier compagnon de saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers serviteurs des malades. Bernardin était déjà en si haute réputation de sainteté, que les Pères et les élèves allaient toujours lui demander ses

prières quand ils voulaient obtenir quelque faveur inespérée. Rodolphe alla lui faire part de ses désirs et de ses craintes, et recommander à ses prières sa santé et sa vocation. A quelque temps de là, Bernardin, rencontrant par hasard Rodolphe dans le jardin du Collège, l'embrassa tendrement, et lui assura que, non seulement la santé lui serait rendue, mais qu'il passerait les mers et qu'un jour il verserait son sang pour Jésus-Christ. « La Sainte Vierge, ajoutait Bernardin, me l'a dit. »

Loin d'aller mieux, Rodolphe était pourtant si fatigué, qu'en 1576, on dut lui faire interrompre sa théologie et l'envoyer passer l'été à Tivoli. Il se prêta volontiers à ces soins dont il sentait la nécessité, et, après quelque temps de repos, il pouvait écrire au P. Michel Lauretano : « Grâce à Dieu je vais assez bien, et je » me fortifie tous les jours. Je m'y applique beaucoup, » puisque l'obéissance le veut, et j'espère revenir à » Rome mieux portant. Vous, mon Père, priez Dieu, » afin que, pendant que de mon côté je m'occupe à » fortifier mon corps qui est à Dieu, Lui, dans sa bonté, » fortifie mon âme qui est sienne aussi. Je vous » demande cela avec instance, car vous savez combien » il est difficile de soigner son corps, et de conserver » en même temps l'austérité du cœur. Adieu. Le 7 » juillet. »

Le P. Claude d'Acquaviva était alors provincial de



GRÉGOIRE XIII.

Naples (1). Beaucoup le pressaient d'appeler son neveu près de lui, assurant que le climat de Naples le remettrait, et que sa présence serait pour le Collège une source d'édification. Ils voulaient aussi, dit un vieil historien (2), faire revenir par ce moyen, dans sa province d'origine, le brillant sujet que Rome retenait. Mais dès qu'il eut vent de ces démarches, Rodolphe, craignant qu'un voyage à Naples ne vînt encore retarder son départ pour les missions, écrivit au P. d'Acquaviva de ne pas le détourner du but qu'il poursuivait à Rome. Cette lettre donna lieu à un malentendu, qui montrait quelle pureté d'intention Claude et Rodolphe apportaient au service de DIEU. Persuadé en effet que ce but, dont parlait Rodolphe, était l'étude, Claude lui répondit sévèrement qu'il s'étonnait beaucoup de l'entendre parler de *son but*, comme si un religieux avait ainsi quelque chose à soi ; qu'il s'étonnait aussi de le voir regretter d'interrompre ses études, alors qu'il devrait être prêt à les abandonner si l'obéissance le voulait. Ce que Rodolphe poursuivait n'était certes pas un plaisir humain ; c'était le sacrifice le plus parfait, mais Claude ignorait ce désir. Rodolphe n'en avait parlé qu'à DIEU et au Père Général, jamais à son oncle.

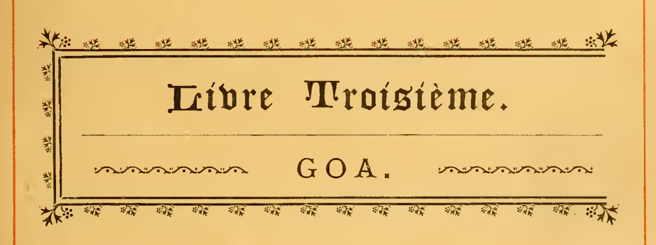
1. Claude d'Acquaviva, Recteur de Naples depuis 1575, avait été nommé Provincial en 1576 : il avait trente-trois ans.

2. Schinosi.

Le bon air de Tivoli avait pourtant rétabli le jeune malade. Aussi, à peine de retour à Rome, s'empressa-t-il d'aller voir ses médecins, afin de leur prouver que, les forces lui étant revenues, la traversée des Indes lui deviendrait facile. Convaincu par son éloquence plus peut-être que par ses raisons, les médecins consentent à lui donner l'autorisation demandée, et Rodolphe, joyeux, la porte au P. Everard Mercurian en lui renouvelant ses supplications.

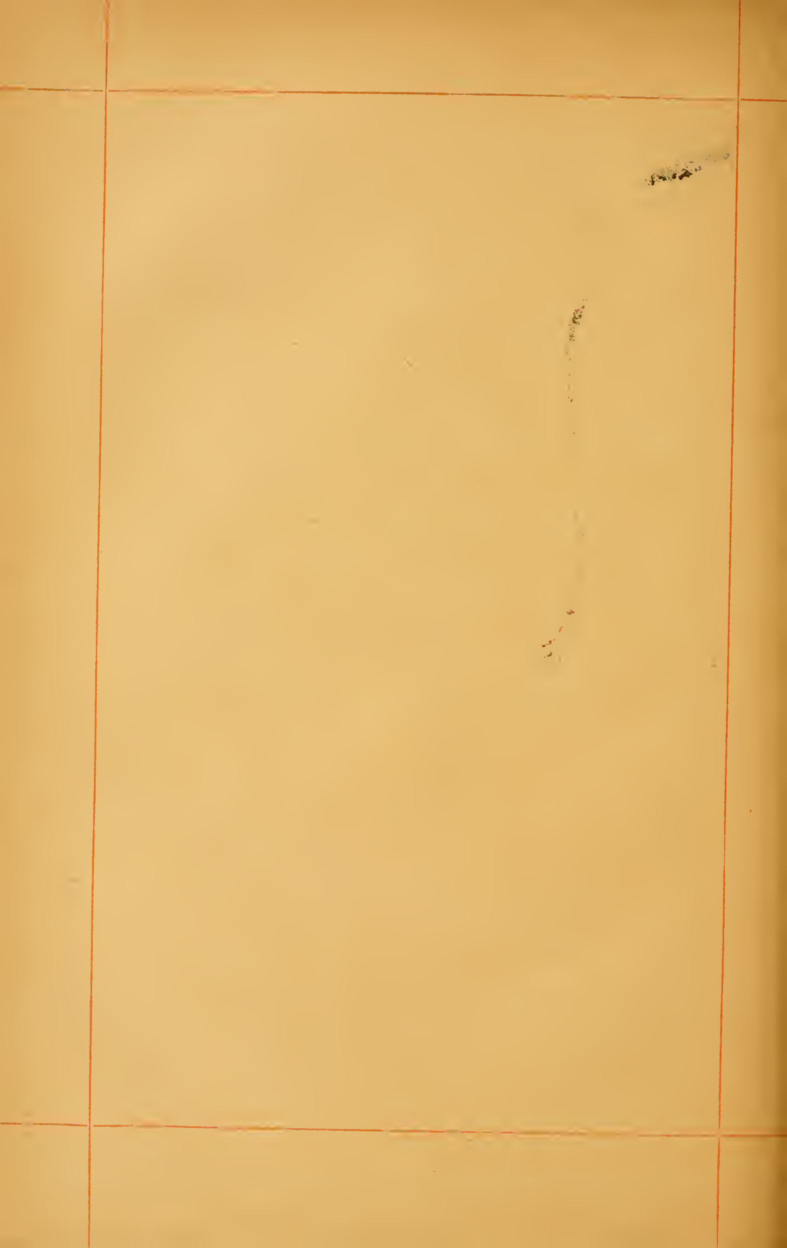
Touché de cette persistance, le P. Général demande du temps pour réfléchir. Ce temps demandé, Rodolphe, de son côté, l'emploie à prier et à se mortifier, et bientôt, à l'étonnement de tous, et malgré tous les conseils contraires, Mercurian annonce, qu'éclairé par une lumière divine, il voit que la place de Rodolphe est dans l'Inde, et qu'il l'y envoie. Le jeune apôtre venait d'achever sa troisième année de théologie. A la nouvelle de ce prochain départ, Claude d'Acquaviva eut un mouvement d'envie : l'exemple de Rodolphe l'avait touché, et, deux ans plus tard, quand on fonda la mission d'Angleterre, le jeune Provincial de Naples fut un des plus ardents à demander d'y être admis.





Livre Troisième.

GOA.





Chapitre Premier.

La Traversée.

AVANT de quitter Rome, les jeunes missionnaires allèrent demander la bénédiction du Souverain-Pontife. Ils étaient quatre : Rodolphe, Pierre Berna, qui devait être le compagnon de martyre de Rodolphe, Michel Ruggieri, qui devait, le premier de son Ordre, pénétrer en Chine, et Nicolas Spinola. Grégoire XIII les accueillit avec bonté : « Partez, chers fils, leur dit-il, partez heureux. Je voudrais être votre compagnon. » — Et après s'être quelque temps entretenu avec eux : « Allez heureux, répéta-t-il, et que DIEU vous conduise et vous ramène aussi dans votre patrie. » — En sortant de l'audience, Rodolphe fit remarquer ces dernières paroles à Michel Ruggieri, et lui assura qu'il reviendrait à Rome. Michel y revint en effet, plus tard, pour y traiter des intérêts spirituels de la Chine.

A la fin de novembre de 1577, Rodolphe et ses compagnons quittaient Rome et allaient à Livourne s'embarquer pour Gênes. Le fils du duc d'Atri, en quittant l'Italie, n'emportait d'autre trésor personnel qu'une pauvre image de Notre-Dame, que le Père Général

lui avait donnée en lui disant adieu. Rodolphe, depuis, la porta toujours sur son cœur.

Les voyageurs étaient à peine en mer qu'une affreuse tempête assaillit leur navire et le poussa sur la côte. Les matelots, se croyant déjà perdus, s'étaient jetés à la nage. Spinola les avait imités ; mais les trois autres missionnaires ne savaient pas nager, et, d'un moment à l'autre, ils s'attendaient à sombrer. Ils firent alors le vœu, s'ils échappaient au danger, d'aller en pèlerinage et nu-pieds à un sanctuaire voisin, de s'y confesser et d'y communier. Leur prière fut entendue : le vent tomba, et le navire put gagner le rivage. Leur pèlerinage accompli, les voyageurs allèrent à Gênes par voie de terre.

Mais ils n'étaient qu'au début de leurs tribulations, et, partis de Gênes sur un navire de transport vénitien, ils rencontrèrent dans le golfe du Lion un danger pire encore que celui auquel ils venaient d'échapper. Pendant sept jours, ils furent le jouet d'une tempête furieuse qui démâta leur bâtiment ; le vent et les paquets d'eau défoncèrent les cabines de la dunette, qui leur servaient d'habitation, et ils durent chercher un gîte dans l'entrepont, rempli déjà de chevaux qu'on transportait en Espagne.

Une lettre de Rodolphe au Père Général nous apprend une autre épreuve de cette traversée, et nous prouve que, pour être d'excellents missionnaires,

Acquaviva et ses compagnons n'en étaient pas moins accessibles aux passions humaines. « Satan, écrivait » Rodolphe, n'a pas manqué de faire naître parmi » nous un commencement de division, et cela à cause » d'une certaine diversité d'opinions. Cela n'a pas été » grave ; il a plu à Dieu de nous faire reconnaître le » jeu du démon, et nous avons résolu, d'un commun » accord, d'empêcher ce jeu-là. Depuis lors, notre » voyage s'est accompli dans l'union et la paix. Je me » suis rendu compte, par ma propre faiblesse, combien » ceux qui s'embarquent pour les missions doivent » être bien munis d'instructions et de forces, de façon » à être protégés contre les tentations contraires à la » charité et à l'obéissance. Ces sortes de tentations » semblent s'attaquer surtout à ceux qui partent ainsi » pour une mission difficile, et elles seraient évidem- » ment un grand obstacle au bien (1). »

Les flots et les âmes avaient donc recouvré leur sérénité, quand les jeunes apôtres abordèrent à Carthagène. De Carthagène ils gagnèrent Murcie, puis Tolède et le Portugal. Ils arrivaient à Lisbonne au mois de février 1578. Rodolphe était plein de joie et de forces.

« Comme vous me l'avez recommandé à mon » départ, écrivait-il au Père Général, et comme d'ail- » leurs je le dois, je vais vous informer de notre

1. Alegambe.

» situation. Ma santé, grâce à Dieu, est assez bonne, » et j'ai beaucoup de force : je pourrai donc servir le » Seigneur dans l'Inde. Je ne doute aucunement que » Dieu ne m'ait assisté en ce voyage à cause de vos » prières ; tous, en effet, s'étonnent que je me porte » mieux ici qu'à Rome. Par cette marque de sa pro- » tection, et par d'autres grâces qu'il m'a accordées » en route, Dieu m'a fait plus clairement comprendre » que c'est Lui qui me veut dans l'Inde. Oui, mon » Père, tenez pour certain que, même si mon départ » ne doit être utile à personne, il me sera à moi-même » plus utile que je ne puis le dire. Et j'éprouve dans » cette vocation tant de joie, que je ne la changerais » pas pour l'empire du monde. Je sais déjà, en effet, » quelle différence il y a à servir Dieu dans l'épreuve » et à le servir loin d'elle, et combien ces vertus que » l'on croit avoir lorsqu'on prie tranquillement dans » sa chambre, s'évanouissent dès que vient le danger. » Or, je ne puis oublier que c'est à vous, mon Père, que » je dois ce très grand honneur ; j'en suis d'autant » plus confus, qu'en Espagne et ici, à Lisbonne, il y a » de grands et nombreux serviteurs de Dieu qui, mal- » gré leurs désirs, n'ont pu l'obtenir. Comme je le vois, » Dieu choisit ce qui est faible afin de bien montrer » que tout le succès vient de lui. Enfin, je vous prie » très instamment, mon Père, de me compter toujours » parmi vos fils, malgré mon indignité. Rien dans

» mon voyage ne me donnera plus de confiance que
» votre bénédiction et vos prières. Avec elles je ne
» crains rien. Comme souvenir de votre paternelle
» protection, je porte toujours sur mon cœur l'image
» de la Mère de DIEU que vous m'avez donnée à mon
» départ et qui m'est très chère. Tous les jours, devant
» elle, je prie le Seigneur et lui demande qu'il dirige
» et protège votre Paternité (1). »

Lisbonne réservait à Rodolphe une grande grâce. Il n'était pas encore prêtre, et, la flotte des Indes tardant à appareiller, on profita de ce retard pour le promouvoir au sacerdoce. Le pieux apôtre se prépara avec ferveur à cette fête, à laquelle les circonstances donnaient une si particulière solennité, et le 12 mars, fête de saint Grégoire, il célébra sa première messe. Celui qui avait alors entendu sa confession générale, pouvait affirmer, après la mort du martyr, qu'il n'avait jamais commis de faute grave.

Afin de partir le cœur plus léger, le nouveau prêtre signa aussi, à Lisbonne, sa renonciation légale à ses biens patrimoniaux, et, suivant à la lettre le précepte du Seigneur, il fit, des pauvres, ses héritiers exclusifs. Dans sa candeur enthousiaste, Rodolphe accueillait avec transport tout ce qui lui parlait de sacrifice; ainsi, des saignements de nez lui survenant à Lisbonne presque chaque nuit, son compagnon, Michel Ruggieri,

1. Alegambe, Bartoli.

lui fit remarquer en riant que c'était un présage de son futur martyr. Rodolphe en fut si ravi qu'il ne pouvait contenir sa joie, et la laissait partout éclater en un rire modeste.

Le 24 mars 1578, douze jours après son ordination, Rodolphe d'Acquaviva et treize autres missionnaires disaient adieu à l'Europe. Le jeune et aimable roi, Don Sébastien, avait voulu, avant leur départ, voir tous ces missionnaires, surtout les Italiens. Il les avait reçus avec de singulières marques de bienveillance et de respect, les priant de remercier le P. Général du bien que la Compagnie faisait dans ses royaumes : le pauvre prince devait, cette année même, trouver à Alcazar-Khebir la défaite et la mort (1).

Avant de s'embarquer, Rodolphe écrivait à Rome au P. Michel Lauretano : « J'ai donc un pied encore sur terre et l'autre sur mer, et mon cœur est déjà sur l'Océan et dans l'Inde. Qu'y rencontrerai-je? Je ne sais, mais, si j'en crois mon cœur, se sera quelque chose de bon. Que je voudrais vous avoir pour compagnon ! Mon habitation à bord est une sorte de cachot ou de tombeau : deux pieds de large et deux de haut ; c'est à ne pas pouvoir s'agenouiller : il faut prier assis ou prosterné. Je me réjouis pourtant, parce que nous allons à la maison du Seigneur, nous allons nous conformer à Jésus-Christ crucifié. Nous avons dans notre

1. Don Sébastien périt le 4 août 1578.

cabine beaucoup de reliques insignes (1). Aussi vous pouvez vous imaginer la joie que goûtera notre âme avec les saints, sur l'Océan. Adieu. »

La traversée de Lisbonne à Goa était de six longs mois : on comptait environ deux mille cinq cents lieues jusqu'au Cap, puis six cents jusqu'à Mozambique et neuf cents enfin jusqu'à Goa.

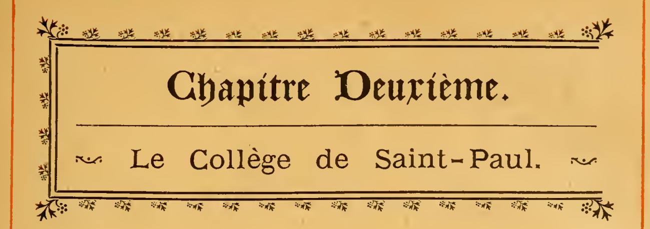
Trois navires devaient aller de conserve dans l'Inde. Chacun reçut quelques missionnaires. Rodolphe fut tout heureux de monter à bord du *Saint-Grégoire*, dont le nom lui rappelait les joies de son sacerdoce. Cinq missionnaires et cinq cents passagers formaient l'équipage de ce navire, et sa composition promettait aux religieux de nombreuses occasions de se dévouer et de souffrir. Malgré de rudes coups de vent, on arriva sans accidents au Cap. A la vue de la terre, les passagers ne purent retenir les accès de leur bruyante gaîté. Rodolphe lui-même disait plus tard qu'il avait eu alors la plus grande impression de joie de sa vie, et que son âme avait songé aussitôt au bonheur qu'elle éprouverait quand, au terme du grand voyage, elle verrait apparaître le rivage de l'éternité.

On avait doublé le Cap de Bonne-Espérance le 21 juin ; un mois après on abordait à Mozambique. Rodolphe et ses compagnons avaient jusque-là rempli

1. Ils portaient le corps d'un saint Boniface, martyr, d'un martyr de la légion thébaine, et la tête d'une des compagnes de sainte Ursule.

sur la flotte les rôles de catéchiste et de prédicateur ; car, dans ces âges de foi, la religion avait le droit de se montrer partout. Rodolphe avait, en outre, pris la charge d'infirmier ; un Européen était mort sur le *Saint-Grégoire* : il l'avait, pendant sa longue maladie, assisté mieux qu'un frère. Mais, à partir de Mozambique, son zèle put encore mieux s'exercer : on avait en effet acheté à Mozambique quatre cents Cafres et on les avait entassés, comme du bétail, sur les trois navires. Beaucoup étaient malades, et dix-huit moururent bientôt ; ne pouvant se faire comprendre de tous, Rodolphe essaya du moins de les gagner par une charité à laquelle les infortunés étaient trop peu habitués. Quelques-uns comprenant un peu le portugais, il s'en servit pour évangéliser les autres ; et, grâce à l'affection de ce prêtre, les pauvres gens ne maudirent pas le peuple qui les arrachait à leur patrie : en échange de la liberté, plusieurs même consentirent à accepter la foi.





Chapitre Deuxième.

Le Collège de Saint-Paul.

LE 13 septembre 1578, veille de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, le *Saint-Grégoire* abordait à Goa. Le lendemain était, pour la ville, un jour de grande solennité : on y honorait une relique insigne de la vraie Croix, envoyée depuis peu par Éverard Mercurian.

En foulant pour la première fois cette terre si désirée qu'il devait un jour, — il le savait, — arroser de son sang, Rodolphe ne put maîtriser son émotion, et, se jetant à genoux, il baisa longuement le sable, comme le prêtre baise l'autel où il va sacrifier.

Goa, la vieille cité mahratte, conquise en 1520 par le grand Alphonse d'Albuquerque, n'était plus alors dans l'état déplorable où François Xavier l'avait trouvée trente-six ans plus tôt, en 1542. — Le séminaire de la Sainte-Foi, fondé en 1541 par le gouverneur Étienne de Gama, était passé, en 1548, sous la direction des Pères de la Compagnie, et avait reçu le nom de collège de Saint-Paul. — Le corps du grand apôtre des Indes y était conservé dans un merveilleux état de fraîcheur, et une communauté fervente s'était

groupée près de ce tombeau chaque jour plus glorieux (1).

Près de Goa se trouvent les petites îles de Cioran et de Divar, autrefois repaires d'idolâtres, alors chrétientés florissantes. Pour reposer Rodolphe des fatigues de la traversée, le Père qui était chargé d'administrer Divar, l'invita à venir passer un jour près de lui. Il voulait ménager au nouveau venu d'Europe une surprise qui le consolât.

Une troupe de quatre cents enfants attendaient Rodolphe sur la plage de Divar. Formant une longue procession, ils venaient deux à deux, chantant dans leur langue les couplets de la doctrine chrétienne composés pour eux par Xavier lui-même. L'air en était si simple et si touchant qu'on était ému en l'entendant. La procession achevée, les enfants se groupèrent auprès du Père d'Europe, pour le remercier d'être venu de si loin travailler à leur salut. Cet accueil imprévu émut aux larmes l'apôtre, qui, dès ce moment, promit à Dieu de n'aimer plus au monde que ce peuple.

Un mois plus tard, on ménageait à Rodolphe une

1 Le collège de Saint-Paul était l'unique maison de la Compagnie à Goa. La maison professe et l'église du bon Jésus furent fondées en 1581. En attendant que l'église fût bâtie, les Pères exercèrent leurs ministères dans l'église de Notre-Dame du Rosaire, où saint François Xavier avait coutume de faire le catéchisme aux enfants. Le corps de saint François Xavier, transporté dans l'église de la maison professe, y repose encore aujourd'hui. — Du collège de Saint-Paul il ne reste plus que quelques ruines.



GOA : Ruines du Collège de Saint-Paul.

autre consolation. La nièce du rajah musulman de Bedjapour devenait chrétienne, et se faisait solennellement baptiser à Goa. Un assez grand nombre de catéchumènes devant aussi recevoir le baptême, Rodolphe fut prié de conférer ce sacrement à vingt d'entre eux. Or, de ce nombre était un vieux musulman qu'une inspiration intérieure et puissante avait fait descendre de ses montagnes de Balegathe. Il suppliait qu'on ne différât point son baptême, et, malgré son instruction rudimentaire, on s'était décidé à exaucer ses prières. — Rodolphe l'avait à peine baptisé, que le pauvre vieillard fut pris d'une hémorragie qui l'emporta le jour même.

Ce premier ministère avait encore accru le zèle apostolique du Père d'Acquaviva, et il ne soupirait plus qu'après le jour où il serait envoyé dans une des chrétientés de la côte de Malabar ou de la Pêcherie. Tous ses compagnons de route avaient déjà reçu un poste de combat. Son âme guerrière désirait le sien. Mais Dieu, qui lui réservait un champ d'action digne de sa vaillance, voulut d'abord le lui faire mériter par une année d'attente.

Le collège de Saint-Paul de Goa n'était pas seulement un séminaire destiné aux élèves indigènes. Les novices et les scolastiques de la Compagnie de Jésus

y devaient suivre les cours de philosophie et de théologie. — Malheureusement divers fléaux qui avaient désolé la ville, et surtout la crainte qu'inspirait le rajah de Bedjapour, avaient troublé, depuis plusieurs années, le cours régulier des études. — Le Supérieur de Saint-Paul voulait le rétablir, et, trouvant en Rodolphe un maître tout préparé, il obtint qu'on lui confiât l'enseignement de la philosophie (1).

L'ardent missionnaire, qui ne rêvait qu'apostolat, fut donc chargé d'apprendre aux jeunes religieux ses frères la philosophie scolastique. — Ce rôle dut sans doute le surpendre et peut-être lui coûter, mais il était trop avancé dans les voies de la perfection pour ne pas savoir que l'obéissance est la vertu la plus féconde. Il se mit donc allègrement à l'œuvre, et, pendant tout un an, il enseigna la dialectique, puis entreprit l'explication du traité de la nature.

Goa avait encore bien à souffrir, car les armées du rajah Idalkan n'étaient qu'à une lieue de la ville, et les pirates malabars infestaient continuellement le port. — Mais les sacrifices que causait cet état d'appréhen-

1. En 1570, sous le gouvernement de Louis de Ataide, Idalkan et Nizam oul Moulk, vassaux du Mogol, avaient juré de chasser les Portugais de l'Inde. Idalkan assiégea Goa avec cent mille hommes. Ataide ne pouvait lui en opposer que sept cents. Il arma les moines et les esclaves, ce qui lui donna un renfort de treize cents hommes, et, à la suite d'une longue et héroïque résistance, il força Idalkan à se retirer, après avoir perdu douze mille hommes. Par cette brillante résistance Ataide avait sauvé les établissements portugais de l'Inde.

sion réjouissaient Rodolphe, et, content au poste où DIEU l'avait placé, il écrivait à ses frères du Collège Romain, énumérant ses causes de joie : « La première, » disait-il, est que le Seigneur m'a donné de l'imiter » dans ce grand rôle de sauveur d'âmes, par un long » voyage, les fatigues, les dangers de mort, qui ici » sont toujours présents. — La seconde, que si j'ai » jamais eu le désir d'imiter les douleurs du Sauveur, » la croix est ici notre pain quotidien. — La troisième, » que je suis privé de tout ce qui pourrait retarder » mon âme dans son élan vers DIEU. Croyez-moi, » mes frères, il arrive souvent qu'on pense être bien » détaché de sa patrie, de sa famille, des commo- » dités de la vie ; qu'on vienne à en être privé, on » s'apercevra vite que ce détachement n'était pas » réel. — Enfin une quatrième cause de joie, c'est » qu'ici il faut redevenir enfant, ce que l'Évangile » recommande si fort, car dans ce pays tout est nou- » veau : langue, mœurs, usages. Le paysage, le peu- » ple, les mets, la vie tout entière, diffère de la vie » d'Europe ; le corps lui-même semble se faire un » nouveau tempérament (1). »

Sur cette nouvelle scène, la vertu de Rodolphe grandissait. Surtout son humilité, son amour de l'obscurité faisait l'admiration de ses frères, et Nicolas Spinola rendait le sentiment de tous quand il écrivait au Père

1. Alegambe.

Général que le jour ne pouvait tarder où Dieu mettrait en évidence un homme rempli de dons si éminents.

Ce jour, en effet, approchait. — Sa première année d'enseignement avait épuisé Rodophe ; cependant, après deux mois de repos, il s'apprêtait à reprendre son cours, quand on apprit à Goa que, du fond de l'Indoustan, le Grand Mogol, Akbar, demandait des missionnaires. L'heure de l'apostolat sonnait enfin.



Chapitre Troisième.

Akbar. La Mission de Mogolie.

La domination portugaise, en ce temps même de sa splendeur, ne s'exerçait que sur des points de la côte de Travancore et de Coromandel, c'est-à-dire sur une partie du Dekkan ; au nord de la péninsule indienne au contraire, de l'Himalaya aux monts Vindhyas et du Bramapoutre à l'Indus, s'étendait le vaste empire des Mogols. Baber (1), le sixième descendant du terrible khan des Tartares Tamerlan, était enfin parvenu à fonder cet empire. Après bien des revers, son fils Humayoum (2) l'avait définitivement soustrait aux incursions des Afghans ; et Akbar, petit-fils de Baber, portait alors la dynastie Mogole à son apogée de gloire et de prospérité.

Ses contemporains et ses sujets ont donné à Akbar le nom de Grand, et la prospérité a reconnu que ce nom était mérité. Malgré des guerres continuelles, nécessaires pour tenir en respect ses voisins du nord, les Afghans, et ceux du sud, les Mahrattes, Akbar, le Grand Mogol, trouvait encore en lui assez de force et de génie pour donner une organisation remarquable

1. Mort en 1530.
2. 1530-1556.

aux vingt-deux royaumes qui formaient son empire, et pour parsemer l'Inde, de Bénarès jusqu'à Lahore, de monuments merveilleux.

Il ne savait, paraît-il (1), ni lire ni écrire, mais son esprit curieux le portait à s'entourer de lettrés. Son premier ministre, le cheik Aboul Fazel, avait surtout une haute réputation de savoir, et un proverbe usité en Orient disait que « les monarques de l'Asie sont plus effrayés de la plume d'Aboul Fazel que de l'épée d'Akbar. »

Fastueux comme tous les princes de sa race, fantasque aussi comme eux, Akbar était cependant bon et ouvert aux pensées généreuses. Une de ses femmes, la reine Marie, la mère de son successeur Jehanghir, était portugaise et chrétienne, et l'on ne peut manquer de reconnaître son influence dans les bontés qu'Akbar prodigua durant son règne aux chrétiens.

Akbar connaissait d'ailleurs d'autres chrétiens. Il avait à son service un savant officier portugais, Pierre Tavarès, qu'il avait nommé capitaine d'un des ports du Bengale. Un jour, l'empereur, causant de religion avec Tavarès, lui exposait ses doutes, son mépris de l'Alcoran, et il lui demanda quels étaient les livres sacrés des chrétiens et s'ils avaient des docteurs capables de les défendre.

1. P. de Guzman, *Historia de las Misiones*, etc. — *Bartoli*. — D'après le témoignage du P. Jérôme-Xavier.

Tavarès dit tout ce qu'il savait de l'Ancien et du Nouveau Testament, et recommanda au prince les Jésuites de Goa, lui assurant que, s'il en faisait venir un près de lui, il en apprendrait beaucoup plus que de tous les gourous et de tous les brahmes de l'Inde. Comme preuve de la droiture des chrétiens, Tavarès raconta que, deux missionnaires jésuites étant venus prêcher l'Évangile dans son port du Bengale, ils avaient forcé les chrétiens de payer au fisc les impôts convenus pour le droit d'entrée des vaisseaux, et qu'ainsi un gros bénéfice en était revenu au trésor royal.

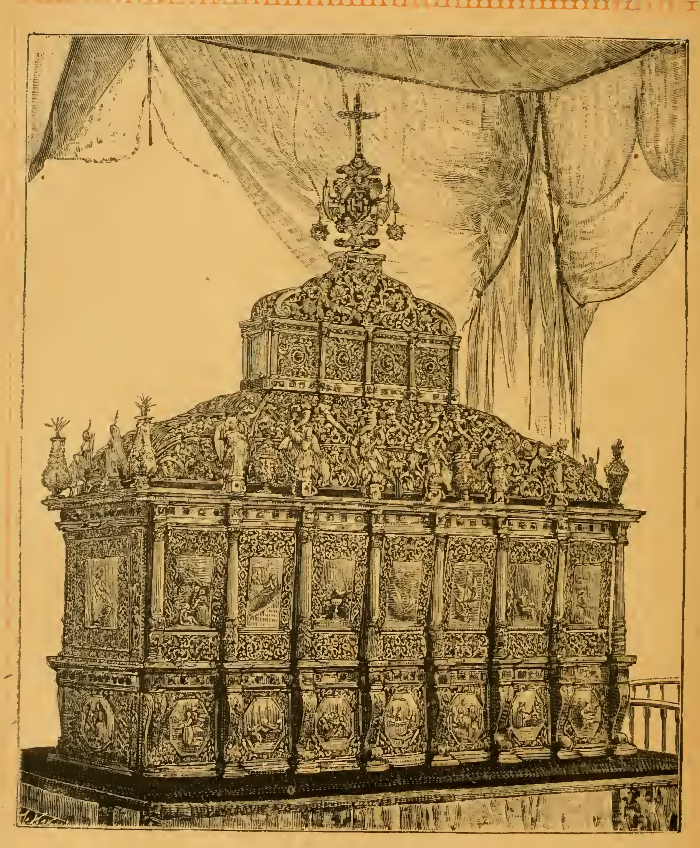
Cet acte de loyauté était bien fait pour plaire au Grand Mogol, qui fit aussitôt venir à sa cour un certain Egidio Anes Pereira, vicaire du poste de Satagàn. — Ce Pereira était un fort saint homme et donnait bien à l'empereur une idée de la vertu chrétienne, mais il n'était pas assez savant pour accepter des controverses publiques avec les mahométans. Il conseilla, lui aussi, à Akbar de s'adresser à Goa.

De plus en plus curieux de connaître le christianisme, le Grand Mogol envoya donc au vice-roi des Indes portugaises et au Père Provincial de Goa une ambassade solennelle chargée d'obtenir des missionnaires. La lettre que l'ambassadeur devait remettre au Provincial était conçue en ces termes : « Au Père Supé-
» rieur, au nom du Seigneur. Lettre de Celad Edim

» Mehamed Akbar, roi institué par la main de Dieu.
» — Pères vénérables du Collège de Saint-Paul, » sachez que je suis plein de bienveillance à votre » égard. Je vous envoie Ebadola, mon légat, et » Dominique Perez (1) (un Arménien chrétien qui » servait d'interprète). — Ils vous demanderont de » m'envoyer deux Pères savants et les livres de votre » loi, que je désire beaucoup connaître et dont je » désire sincèrement comprendre la perfection. Que » ceux qui viendront sachent bien que je les recevrai » favorablement. Quand j'aurai suffisamment connu » votre loi et sa perfection, ils pourront s'en aller, s'il » leur plaît, je les renverrai escortés et grandement » récompensés. Qu'ils viennent sans crainte, leur » défense reste à ma charge. »

L'ambassade Mogole parvint à Goa au mois de septembre 1579. On la reçut avec l'apparat usité à l'entrée d'un nouveau vice-roi. Le vaisseau de la couronne avait été l'attendre à trois lieues du port : elle fut accueillie par toute la noblesse portugaise. Après avoir fait ses visites au vice-roi et à l'archevêque, Ebadola, suivi d'une brillante escorte de cavaliers, se rendit au collège de Saint-Paul et remit solennellement au P. Provincial la lettre de l'empereur. Admis ensuite dans l'église, il s'approcha du tombeau de François Xavier et le vénéra longuement.

1. Alegambe, Bartoli, etc.



GOA : Châsse d'argent

où repose le corps de saint François Xavier.

Une demande aussi inespérée réjouit sans doute le Père Rodrigue Vincent, Provincial des Indes. Il se demandait pourtant, non sans anxiété, à qui il confierait un rôle dont seul un François Xavier aurait pu se charger. Sa pensée s'arrêta tout d'abord sur Rodolphe d'Acquaviva, mais, ne voulant pas, pour un choix d'une telle importance, s'inspirer de son seul jugement, il demanda à tous les Pères du collège de Saint-Paul de se mettre en prières, puis de lui désigner par écrit le nom de celui qu'il fallait envoyer à Akbar. La majorité des suffrages désigna pour Supérieur de la future mission le P. Rodolphe, qui n'avait pas trente ans.

Les responsabilités du commandement effrayèrent le jeune missionnaire, mais la pensée d'aller annoncer Jésus-Christ sur un aussi glorieux théâtre le combla de bonheur.

Il écrivait, la veille de son départ, à son oncle, le P. Claude d'Acquaviva : « Je suis, grâce à Dieu, tout » consolé et joyeux au souvenir des grâces dont Dieu » m'a comblé, moi indigne. Certes, les preuves d'amour » qu'il m'a données depuis mon départ d'Italie suffi- » saient pour me remplir, à tout jamais, de conso- » lation. Mais à tous ces bienfaits voici qu'Il en ajoute » un plus grand : celui de m'envoyer en mission chez » un roi Maure, Akbar, le Grand Mogol. Il est, dans » ce pays, redouté comme le Grand Turc chez nous. » — Nous partirons demain : nous aurons cent lieues

» de traversée, puis cinq cents lieues de voyage par
» terre.

» Recommandez-nous à Dieu. Nous avons en effet » grandement besoin du secours divin, car c'est un peu » marqués pour la mort que nous allons chez ces » Mahométans, dont la bonne foi est toujours dou» teuse. Nous partons cependant remplis d'une joie » telle, que, pour moi, je n'en ai jamais éprouvé de » semblable. Enfin j'aurai donc quelque chose à souf» frir pour Jésus-Christ, et, à son exemple, nous » irons au loin chercher des âmes. Que s'il fallait » encore verser là-bas notre sang, — ce qui n'est pas » impossible, — alors nous serions vraiment heureux. » Oui, mon Père, il y a pour vous de quoi être jaloux. » Je surabonde de joie ; je me contiens à peine et » j'attends le jour du départ avec tant d'impatience, » que, d'ici là, je ne puis me calmer. Je salue du » fond du cœur le frère Pierre-Antoine Spinelli et » je lui donne rendez-vous là-bas (1). — De Goa. Le » 17 novembre 1579 (2). »

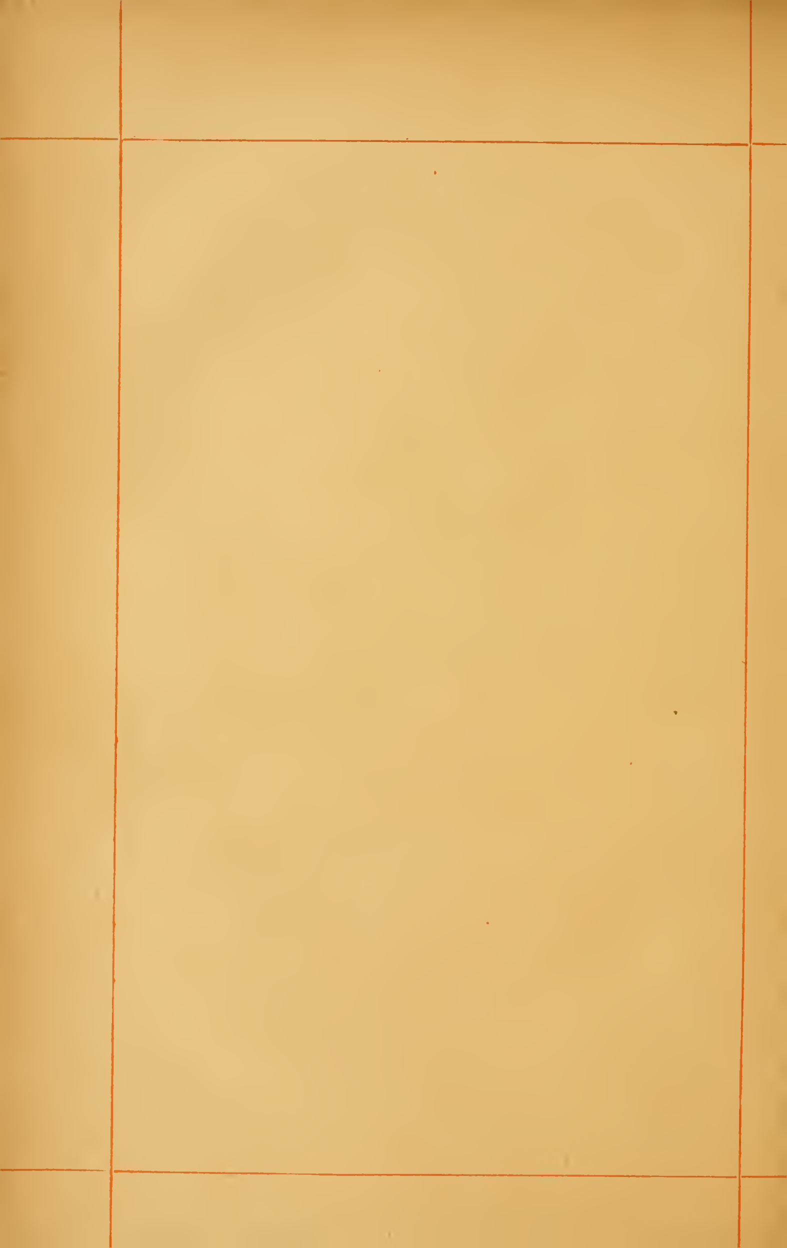
Bien des Pères de Goa auraient voulu accompagner Rodolphe, mais on ne lui donna que deux compagnons,

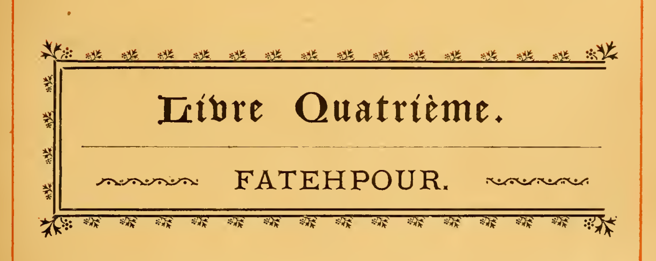
1. Pierre-Antoine Spinelli (1556-1615), fils du duc de Seminara, prince de Cariati, était le cousin de Rodolphe. — Isabelle Spinelli, la grand'-mère de Rodolphe, la mère du duc Jean-Jérôme et du P. Claude, était la sœur du duc de Seminara. — Pierre-Antoine entra dans la Compagnie en 1573; il demanda longtemps d'être envoyé aux missions de l'Inde mais sans pouvoir l'obtenir.

2. Alegambe.

le P. Antoine Montferrat, Catalan, et le P. François Henriquez, Perse et Musulman d'origine. Le P. Henriquez parlait fort bien la langue persane, en usage à la cour du Grand Mogol : aussi devait-il être d'un grand secours à la mission.

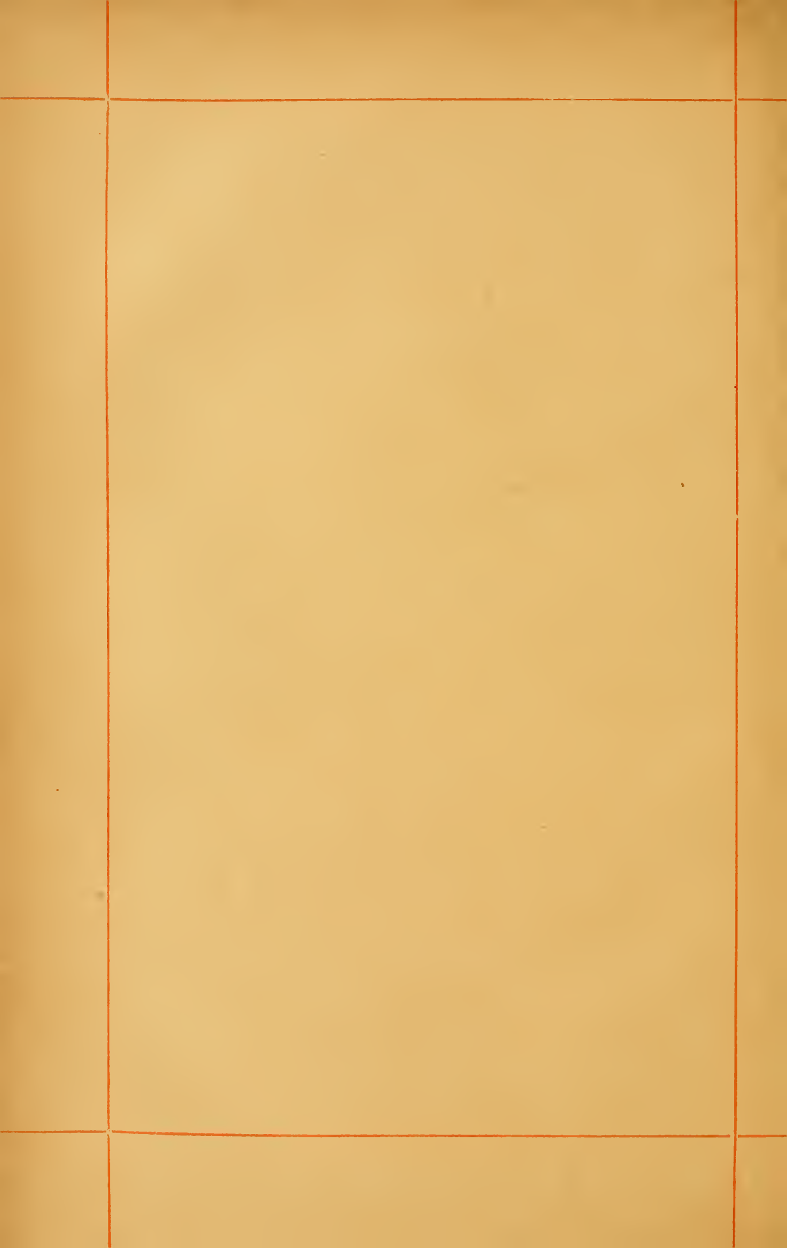






Livre Quatrième.

FATEHPOUR.





Chapitre Premier.

L'Accueil.



Le voyage de Goa à Agra présentait bien des dangers, surtout à un Européen qui devait, avant d'atteindre l'empire Mogol, traverser les anciennes provinces mahrattes du roi de Bedjapour, sourdement hostiles aux vainqueurs portugais, ou s'exposer, en longeant la côte, aux attaques des pirates.

Les missionnaires partirent de Goa le 17 novembre 1579, et remontèrent par mer jusqu'à Damao et Surate. De Surate, première place forte de l'empire Mogol, ils s'engagèrent dans l'intérieur des terres, et prirent ce pénible et monotone chemin d'Indore à Agra, qui se prolonge indéfiniment par des déserts de sable sans rivières et sans puits. Pour ce long voyage, on se réunissait d'ordinaire en longues caravanes, qui se composaient parfois de plusieurs centaines de chameaux et de chars. Les missionnaires se joignirent à l'une d'elles. Un détachement de cavalerie les escortait, les défendant contre la curiosité toujours audacieuse et parfois inquiétante des païens. Le 19 février ils furent reçus par un grand corps de troupes montées sur des chevaux, des dromadaires et des éléphants.

C'est entourée de ce pompeux appareil que, le 27 février 1580, quarante-trois jours après avoir quitté Surate, la caravane atteignait Fatehpour, la résidence impériale (1).

Fatehpour (la Ville de la Victoire ou du Vœu), devait son existence à un caprice d'Akbar. Ce prince avait d'abord fixé sa capitale à Agra, qu'il avait appelée de son nom Akbarabah, mais, la perte de deux enfants lui ayant rendu cette ville odieuse, il résolut de se faire une nouvelle capitale. A six lieues sud-ouest d'Agra, dans une plaine stérile et rocailleuse, coupée seulement par de tristes marais, s'élevait une colline isolée où vivait un vieil anachorète musulman. Attiré peut-être par la réputation de ce gourou, Akbar se décida à construire sur la colline abandonnée une cité merveilleuse. Commencée en 1560, Fatehpour était achevée en 1571 ; mais treize ans plus tard, en 1584, une nouvelle fantaisie du monarque mit brusquement fin à la gloire éphémère de cette cité. Akbar l'ayant quittée pour revenir à Agra, sa cour et son peuple le suivirent, et Fatehpour dédaignée vit ses jardins de citronniers et de jasmins envahis par les tigres. Aucun des successeurs d'Akbar ne songea plus à leur disputer Fatehpour (2).

1. V. l'*Inde*, par Dubois de Jancigny et Xavier Raymond. (Univers pittoresque : Didot, 1845).

2. V. l'*Inde des rajahs*, par L. Rousselet. Hachette, 1875.

Aujourd'hui la banlieue de Fatehpour est déserte. Deux villages se sont groupés dans l'intérieur de la cité, dont bien des maisons sont en ruines. Mais, à côté des décombres, les anciens palais et les mosquées sont si admirablement conservés, qu'on se demande, en les voyant, si cette cité enchantée vient d'être abandonnée, et si Akbar n'est pas près d'y rentrer.

Fatehpour a trois lieues environ de périmètre. Ses murailles, en parfait état de conservation, sont percées de cinq portes monumentales ; de larges voies bordées de palais conduisent à la cité haute, la ville noble, où l'on pénètre par la porte des Éléphants, haut portail flanqué d'éléphants de marbre. Des palais de ministres et de princes couvrent le versant nord de la colline : palais de grès rose et de marbre blanc, aux ciselures incomparables. Enfin, au sommet de la colline, un groupe compact de monuments couvre une superficie de plus de deux kilomètres de longueur, et, dans cette masse imposante et fantastique, se dégagent, presque intacts, le palais impérial, les nombreux pavillons composant le harem, une mosquée et divers monuments magnifiques ou bizarres, attestant tous la prodigieuse magnificence du souverain qui les a élevés.

C'est dans ces palais et parmi ces ruines qu'il faudrait lire les lettres de Rodolphe d'Acquaviva. Elles aideraient à comprendre la splendeur de cette cour

de Fatehpour dont aucun autre Européen n'a pu nous parler en témoin.

Akbar, depuis le départ de son envoyé, comptait les étapes que devaient faire les voyageurs, et les jours qui les séparaient de lui. Son impatience était si grande, que le P. Montferrat, étant tombé malade, dut être laissé à Narwar, à six journées de marche de Fatehpour. Ainsi Rodolphe d'Acquaviva, qui pendant son voyage avait appris un peu le persan, et le P. Henriquez arrivèrent seuls, le 27 février 1580.

Dès qu'il apprit leur arrivée, Akbar leur fit défendre de parler à personne avant de l'avoir vu, et il ordonna qu'on les introduisît aussitôt.

Près du palais impérial, on voit à Fatehpour un édifice qu'on nomme le *Dewani-am*, ou palais des Audiences : il donne, d'un côté, sur la cour du *Patchisi* ou du Damier, pavée de grandes dalles de grès blanches et rouges disposées en échiquier. Quand Akbar et ses courtisans jouaient sur ce gigantesque damier, des esclaves du harem, aux couleurs des joueurs, mouvaient les pions d'ivoire et les changeaient de dalle. Dans cette cour aussi, Akbar donnait audience au peuple.

Le dewani-am donne, de l'autre côté, sur une seconde cour entourée de colonnades. A certains jours Akbar s'y rendait en grand apparat pour s'y montrer aux nobles. La tradition locale rapporte encore aujourd'hui que



Rodolphe d'Acquaviva reçu à Fatehpour.

les Jésuites de Goa furent reçus dans cette cour. Le *durbar* ou audience solennelle qu'Akbar leur offrit fut d'une éblouissante splendeur. On peut à peine se la représenter quand on voit aujourd'hui les restes pourtant merveilleux de la splendeur des rajahs indiens.

Une vingtaine de rois ou de princes vassaux d'Akbar entouraient l'empereur. Lui était assis, à la mauresque, sur un large coussin de velours brodé d'or. Son turban, aux ailes relevées, ruisselait de pierreries. Une sorte de tunique en tissu d'or lui tombait jusqu'aux genoux et était retenue sur sa poitrine par une agrafe de diamants. Toutes les broderies de sa parure étaient mêlées de perles. — Son cimeterre reposait sur ses genoux, et près de lui se tenaient, empressés, des officiers et des princes.

Akbar accueillit Rodolphe comme un ami longtemps désiré, et, faisant céder devant son affectueuse curiosité toutes les exigences de l'étiquette, il l'entretint familièrement jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Il se fit alors apporter un plateau rempli d'or et le mit aux pieds du prêtre, voulant, par ce présent, mettre son hôte en mesure de subvenir princièrement à ses besoins. Mais Rodolphe, dont tout ce luxe asiatique n'avait pu troubler la modestie, repoussa doucement le don royal et expliqua qu'il était pauvre et voulait le rester, et qu'il lui suffirait d'avoir chaque jour de quoi vivre : ce que Dieu ne lui refuserait pas.

L'empereur n'était pas accoutumé à de semblables réponses. Il respecta le désir du religieux, mais donna l'ordre à Dominique Perez de veiller à ce que rien ne lui manquât. Cet ordre mit le pauvre Perez dans un singulier embarras, car, pour obéir à l'empereur, il aurait voulu combler de soins Acquaviva, et celui-ci acceptait à peine de quoi ne pas mourir de faim : ce qui forçait Perez de porter plainte à Akbar.



Chapitre Deuxième.

Luttes et Épreuves.

L'affection sincère dont l'empereur avait fait preuve dans son accueil ne pouvait que remplir d'espérance le cœur des missionnaires.

Cédant à sa prière, ceux-ci lui avaient apporté de Goa une superbe bible polyglotte, richement reliée en sept volumes. Ils la lui remirent dans une seconde audience. Akbar reçut les Livres saints avec le plus grand respect. S'étant découvert, il posa chaque volume sur sa tête, puis le baisa. Il demanda surtout lequel de ces livres était l'Évangile, et le vénéra encore plus que les autres ; puis il le fit porter dans ses appartements. Ayant ensuite appris que les missionnaires demeuraient assez loin, dans une sorte de caravansérail, il leur ordonna de monter au palais, et leur fit donner un logement écarté dans les bâtiments impériaux.

Le premier soin des missionnaires fut de dresser une petite chapelle et de l'orner de leur mieux. Au-dessus de l'autel ils placèrent une copie de la Madone de Sainte-Marie Majeure. Ce tableau était une des célèbres copies que S. François de Borgia avait fait prendre, avec la permission de saint Pie V. Un ta-

bleau semblable avait été donné au bienheureux martyr Ignace d'Azevedo. Akbar, introduit dans cette chapelle, fut touché par la vue de la pieuse image, et, pour mieux l'honorer, il se prosterna devant elle à la mode persane, puis il s'agenouilla comme le font les chrétiens, et s'étendit ensuite à la façon des Indiens, disant qu'une telle Majesté était digne d'être vénérée selon les rites de tous les peuples.

Le prince ne cessa dès lors de combler ses hôtes d'attentions. Quand le P. Montferrat, que la maladie avait surpris en route, put arriver à Fatehpour, Akbar ordonna à ses médecins de le soigner, et lui-même vint plusieurs fois le visiter.

Mais la satisfaction de la curiosité royale n'était point ce que les missionnaires cherchaient à obtenir. Il leur tardait de pouvoir ouvertement prêcher à Fatehpour la foi de Jésus-Christ, et comme Akbar de son côté désirait être instruit, il fut convenu que, tous les samedis, il entendrait Rodolphe lui expliquer le catéchisme. Afin de mieux éprouver la solidité de cet enseignement, Akbar voulut même que son ministre Aboul Fazel et les plus fameux de ses docteurs en fussent aussi témoins. C'était soumettre à une terrible épreuve le courage et la prudence d'Acquaviva.

Les conférences commencèrent, et, comme il fallait s'y attendre, elles ne tardèrent pas à devenir contradictoires, car les Mahométans, effrayés des coups que

Rodolphe portait à leur foi, essayèrent de les parer ou d'y répondre. Les deux religions furent donc publiquement comparées ; à la vie de Mahomet, à sa doctrine, à ses lois, Rodolphe opposa la vie de Jésus-Christ, ses préceptes, sa morale. Aux évidentes contradictions du prophète, il opposa la merveilleuse unité doctrinale de l'Église. Au bout du troisième entretien, l'esprit d'Akbar semblait convaincu ; d'autant plus qu'en comparant la vie de ses docteurs musulmans à celle tout angélique que menait Acquaviva, il pouvait comprendre de quel côté étaient les meilleures garanties de sincérité.

L'attitude si franche de Rodolphe devait évidemment lui susciter de terribles haines, surtout de la part des gourous ou anachorètes, que le peuple avait en vénération, et avec qui Akbar lui-même devait compter. Ils ne pouvaient pardonner au prêtre romain de les avoir battus ; une rage sourde couvait dans leur cœur, et ils cherchaient une occasion de la manifester.

Un d'eux crut avoir trouvé sa vengeance. C'était le plus renommé de leur troupe, et celui-là même, peut-être, dont la tombe d'onyx et de nacre s'élève encore à Fatehpour, au milieu de la splendide mosquée qu'Akbar lui éleva. Il crut perdre Rodolphe en lui proposant une épreuve à laquelle il pensait bien que le prêtre chrétien ne se soumettrait pas. Il le défia

d'entrer dans une fournaise, l'Évangile à la main, tandis que lui y entrerait aussi portant l'Alcoran. Le premier mouvement de Rodolphe, toujours généreux et candide, fut d'accepter ce défi. Mais on lui remontra qu'il ne pouvait pas tenter DIEU sans nécessité, et que, la doctrine de Mahomet ayant été démontrée mauvaise par des preuves reconnues concluantes, il était inutile de la soumettre encore à l'épreuve du miracle.

Rodolphe se rendit à ces raisons, moins par conviction que par désir de céder au jugement d'autrui, mais, ne voulant pas que l'on prît son refus pour une défaite, il résolut de confesser JÉSUS-CHRIST avec une franchise telle, que les flammes du bûcher fussent le prix de son audace.

Après avoir longtemps prié, il se rendit donc à la cour, et au milieu de l'assemblée de princes et de docteurs réunis pour assister à l'épreuve du feu, il déclara que volontiers, pour prouver la vérité de l'Évangile, il donnerait sa vie. Il demanda qu'on allumât un bûcher et qu'on l'y jetât, et, pour qu'il y eût une raison à cette exécution, il s'écria que Mahomet n'était qu'un faux prophète, trompeur et corrupteur, tandis que JÉSUS-CHRIST était le Fils du DIEU vivant, le seul Sauveur et le seul Rédempteur des hommes. De telles paroles, téméraires à dessein, eussent été immédiatement suivies de la mort d'Acquaviva, si la présence du

Grand Mogol, auquel elles eurent le don de plaire, n'avait retenu les bras prêts à frapper.

Akbar aurait voulu cependant ménager un triomphe à cet homme dont la grandeur morale le subjuguait. Il lui fit donc savoir, quelques jours plus tard, que le gourou qui l'avait défié était un sorcier et un malfaiteur digne de mort, et que lui, Akbar, serait ravi de le voir brûler, d'autant plus qu'à cause de son influence sur le peuple, il ne savait comment lui infliger la peine que méritaient ses crimes. « Acceptez donc l'épreuve du feu, disait le roi. J'y ferai entrer le provocateur le premier ; puis, quand il sera brûlé, je vous défendrai d'y pénétrer. »

A cette proposition, Rodolphe répondit simplement qu'il ne pouvait causer la mort de personne. « Mais il ne s'agit pas de causer sa mort, répliqua Akbar, ce sera moi qui la causerai ; vous, vous n'avez qu'à faire semblant d'accepter son défi. » — « Cela même ne m'est pas possible, dit Rodolphe. La religion chrétienne est sainte, elle n'admet pas ces feintes. Elle hait et condamne tout ce qui est dissimulé. Si cet homme est coupable, faites-le juger selon vos lois, et condamnez-le ; et si vous voulez éprouver la constance des chrétiens, faites-moi jeter dans les flammes. »

Rodolphe et le P. Henriquez, son interprète, s'attendaient à voir leur réponse jugée sévèrement. Elle jeta au contraire dans l'admiration Akbar et sa cour.

Tous regardèrent cette loyauté si délicate et si fière comme le plus grand miracle qui pût leur être donné de voir.

Le P. Montferrat, qui était à Agra lorsque cet incident se déroulait à Fatehpour, revint à la cour le 4 août, et eut bientôt l'occasion de confesser lui aussi sa foi. Le samedi venu, en effet, les trois missionnaires furent, comme d'habitude, appelés au palais, où six des plus doctes musulmans les attendaient. A la demande d'Akbar, le P. Rodolphe commençait à raconter la naissance du Sauveur, quand, l'interrompant vivement, un musulman nia l'authenticité des saintes Écritures. Rodolphe, en quelques paroles, l'établit si victorieusement, qu'Aboul Fazel lui-même, présent à la discussion, déclara que les livres des chrétiens étaient authentiques, et que leur texte n'avait pu être altéré, ni avant, ni depuis l'hégire du Prophète. « Ce ne sont pas les chrétiens, s'écria alors Montferrat, c'est Mahomet qui, en homme faux qu'il était, a essayé de corrompre nos saints Livres, et a rempli son Alcoran de tant d'erreurs et d'iniquités, qu'on peut vous les rendre évidentes. »

Cette réponse fit visiblement souffrir l'empereur, qui pria les Pères d'épargner désormais Mahomet. On lui répondit que, voyant le désir de connaître la vérité, on avait cru bien faire en la lui exposant nettement, et en s'efforçant de le retirer d'une erreur dan-

gereuse ; que d'ailleurs il n'était pas équitable que les mahométans pussent impunément blasphémer le Fils de Dieu, et qu'il leur fût interdit, à eux, de dire ce qu'ils pensaient de l'Alcoran.

Cet avertissement d'Akbar était pourtant l'indice d'un changement dont les missionnaires s'étaient déjà doutés. Rodolphe continua ses catéchismes hebdomadaires, mais il lui fut bientôt aisé de voir que, plus l'esprit d'Akbar s'ouvrait à la lumière, plus son cœur la redoutait : les conséquences morales du christianisme effrayaient ce prince sensuel, et, par son exemple, il allait montrer combien, selon la parole du Seigneur, il est difficile aux riches de cette sorte d'entrer dans le royaume des Cieux.

Il était bien évident pour ceux qui l'entouraient que de cœur Akbar n'était plus mahométan. Lui que les musulmans d'Asie vénèrent encore comme un de leurs plus saints croyants, il se moquait franchement de Mahomet. Il n'était point païen non plus, et, par malheur, il n'était pas encore chrétien, et il ne voulait pas l'être. Il continuait sans doute à témoigner une grande bienveillance aux missionnaires, et surtout à Rodolphe, mais il demeurait sensuel et orgueilleux, ne consentant à plier ni ses passions, ni son esprit, sous le joug de la foi et de la loi de Jésus-Christ.

Son humeur même commençait à se ressentir des fluctuations de son âme. Tantôt il écoutait Rodolphe

avec plaisir, et il l'approuvait ; tantôt il n'écoutait rien ou feignait de dormir, pour ne pas avoir à approuver ou à répondre. Puis, c'étaient des jeux et des fêtes sans fin, qui achevaient de distraire cet esprit si mobile, des austères pensées qui pouvaient y germer.

Akbar était passionné pour les combats d'éléphants, de panthères, de coqs ou même d'hommes, et plus encore pour des joies moins innocentes.

Un jour, il convia le P. Rodolphe à un spectacle qu'il disait fort divertissant. C'était un *sati*, ou supplice de veuves païennes, qui devaient se brûler sur la tombe de leurs maris. Rodolphe refusa d'accompagner le prince à cet horrible spectacle, et, avec une fermeté apostolique, il lui affirma que Dieu détestait ces coutumes.

Akbar avait donné à son peuple la permission d'embrasser le christianisme. Seulement, cette autorisation, il n'avait jamais voulu la promulguer officiellement ; de sorte que beaucoup de ses sujets, n'osant se fier à sa volonté mal connue, redoutaient d'abjurer leurs erreurs. Il avait aussi promis aux Pères de les aider à bâtir un hôpital, mais les secours promis ne furent jamais donnés. Du reste, avec cette inconséquence d'un homme qui lutte avec sa propre conscience, tandis qu'il rejetait la foi, il voulait que son second fils, Barhias, fût instruit à l'européenne, par le P. Montferrat, et, s'il lui plaisait, élevé dans la religion chrétienne.

Tandis qu'Akbar, effrayé par l'austérité du christianisme, revenait ainsi de son premier enthousiasme, il était facile de prévoir que la colère toujours croissante des mahométans aurait un jour raison de la bienveillance du Grand Mogol.

Aussi le P. d'Acquaviva écrivait-il à cette époque au P. Éverard Mercurian : « Le sujet de ma plus » grande joie, dans cette contrée, est que j'y suis » proche du martyre. Nous avons confessé Jésus-» Christ, en effet, et nous n'avons rien caché. Nous » avons déclaré que Mahomet n'était pas le prophète » de Dieu, et nous avons dit que le Christ était le Fils » de Dieu. Or, on ne peut entendre ici cette seconde » affirmation sans qu'aussitôt tout le monde se bouche » les oreilles. On ne peut dire la première sans être » immédiatement et sans procès mis à mort. Et pour-» tant, devant le roi et toute sa cour, nous avons » affirmé que Mahomet est un antéchrist ; aussi le » supplice n'est différé pour nous que jusqu'à la » mort du Roi. D'autant plus que nous avons aussi » contre nous des païens qui nous détestent, parce » que nous avons blâmé en public leurs mauvaises » coutumes, celle en particulier qu'ils ont de brûler » les veuves sur le tombeau de leurs maris. Nous » avons dit au Roi qu'il péchait en tolérant ces cou-» tumes. »

Dans une autre lettre plus intime, le P. Rodolphe

disait au P. Nuño Rodriguez, Recteur du collège Saint-Paul de Goà :

« Vous aurez, mon Père, par les lettres envoyées » au P. Provincial, des nouvelles de nos œuvres. Ici, » à vous, le Père de mon âme, je ne parlerai que de » moi. Vous savez combien j'ai désiré cette mission, » et combien j'ai été heureux quand on m'y a envoyé. » J'ai goûté enfin la joie que je désirais tant, de con- » fesser le Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de- » vant les rois et les princes de ce monde, et j'ai » l'espoir d'en obtenir une de ces morts que l'Écri- » ture appelle précieuses aux regards de Dieu. Sachez, » mon Père, qu'il y en a beaucoup ici qui nous dési- » rent cette mort : elle n'est éloignée de nous qu'au- » tant que le Roi l'est de la tombe. En attendant » qu'elle vienne, nous ne manquons pas du reste de » sujets d'épreuves, si bien que parfois la vie me » pèse, car il a plu à Dieu, qui m'a conduit dans cette » expédition, de nous présenter, non pas de ces calices » qu'il appelle enivrants, mais de ceux plutôt dont le » vin est mêlé de fiel. Malgré tout cependant, nous » n'avons pas encore résisté jusqu'au sang, et ma joie » est telle que, n'était la charge de Supérieur que » l'obéissance m'a imposée, et si elle pouvait être » donnée à mon compagnon, je surabonderais de joie, » autant qu'on en peut goûter au milieu d'une nation » perverse, où l'on ne voit rien que péché, où l'on

Nel fine di questa lettera communicarei a V. P. la magiore
allegrezza que in queste parte tengo. quee star molto vi-
cino al Martirio. porque confessi sumus et nō nega-
vimus cōfessi sumus, que Mahomet nō est profeta Dei.
et non negavimus que xpō è figlio di Deos.

: Scritta e' fattepur alli 18. di luglio. 1580.

D. S. P. servo indegno et figlio minimo
Ridolfo Acquaviva

Fac-simile d'un autographe de Rodolphe d'Acquaviva.

(Archives romaines.)

» n'entend rien que le nom odieux de Mahomet. S'ils
» nomment parfois JÉSUS, c'est pour l'appeler le Pro-
» phète et nier sa divinité. Et moi, je ne connais pas
» ce JÉSUS-là; je ne sais parler que de JÉSUS le Fils de
» de DIEU ; aussi j'aime à le nommer, et je me ras-
» sasie en répétant sans cesse : JÉSUS-CHRIST, Fils de
» DIEU ! Cela adoucit ma peine ; mais de ceux qui
» m'entendent, les uns, alors, se bouchent les oreilles,
» d'autres se moquent de moi ou me maudissent. Du
» moins, dès que je suis rentré chez moi, je me dé-
» dommage, et je tâche de faire acclamer JÉSUS, Fils
» de DIEU, par les quelques âmes chrétiennes qui
» se sont retirées près de nous comme dans une arche.
» Quand nous allons voir le Roi et l'instruire de son
» salut, nous trouvons des hommes occupés à réciter
» ces prières que les mahométans font avec tant de
» gravité, et nous sommes ainsi contraints de con-
» templer l'abomination de ces sépulcres blanchis. En
» un mot, Mahomet est tout ici... En l'honneur de ce
» monstre tartare, ils fléchissent le genou, se pros-
» ternent, lèvent les mains au Ciel, répandent des
» aumônes, font toutes leurs actions ; et nous, il ne
» nous est pas permis de trop élever la voix pour ne
» point mettre en péril les jours du Roi. Ainsi il nous
» est interdit de mourir, et pourtant nous ne pouvons
» guère vivre, car (selon la parole de Psalmiste) notre
» zèle nous fait déssécher.

» Si encore notre espérance était analogue à celle » des âmes du Purgatoire, nous aurions une conso- » lation semblable à la leur. Mais leur espérance, à » elle, est fondée ; la nôtre dépend d'un évènement » bien incertain : la conversion du Roi. Enfin Dieu » nous a donné, malgré tout, de travailler à son ser- » vice avec autant de confiance que si nous étions » assurés du succès... Une autre cause de consolation » pour nous, c'est qu'en vivant ici, nous exposons con- » tinuellement notre vie ; et cette situation, tout vrai » fils de la Compagnie, me semble-t-il, doit nous l'en- » vier, car *personne n'a plus de charité que celui qui* » *donne sa vie pour ses amis*. Certes, nous ne l'avons » pas encore, cette charité parfaite, puisque nous » n'avons pas encore résisté jusqu'au sang ; mais c'est » du moins ici que nous sommes le mieux à même » de l'obtenir de Dieu. Aussi je vous demande, mon » Père, vous qui m'avez toujours aimé, de m'aider à » remercier Dieu d'un si grand bienfait, et, puisque » j'ai parlé de la charité, la plus douce chose qui soit » au monde, je ne veux pas vous distraire de sa sua- » vité. C'est donc en elle que je vous laisse, en me » recommandant, du fond du cœur, à vos saints Sacri- » fices et à vos prières. »

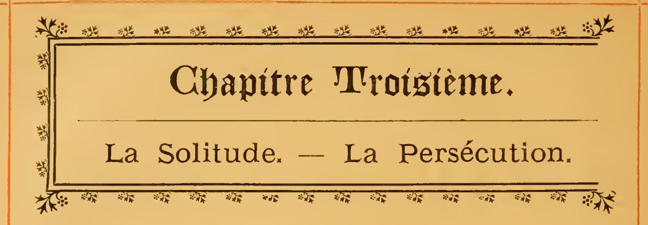
De Fatehpour, le 28 septembre 1580.

Dès qu'il fut averti des difficultés que rencontraient

ses missionnaires, le P. Provincial de Goa voulut avoir de plus amples informations, et, profitant d'une visite qu'il devait faire en 1581 dans le nord de la mission portugaise, il pria le P. Rodolphe de venir le trouver à Damao.

Akbar consentit d'abord au départ de Rodolphe, mais, se ravisant bientôt, il ne laissa partir que le seul P. François Henriquez, dont, aussi bien, la présence n'était plus nécessaire, parce que Rodolphe parlait facilement le persan. Henriquez d'ailleurs était odieux aux musulmans, qui ne voyaient en lui qu'un apostat. Aussi dut-il même se déguiser pour échapper à leur vengeance pendant son long voyage.





Chapitre Troisième.

La Solitude. — La Persécution.

Henriquez était à peine parti, qu'une révolte inopinée mit en émoi la cour du Grand Mogol, et enleva à l'empereur le goût des controverses. Son frère, qui gouvernait, au-delà de l'Indus, la riche province de Caboul, venait de s'allier avec les révoltés du Bengale, et, à la tête de douze mille hommes, il avait passé l'Indus et s'avançait sur Delhi. Akbar dut entrer aussitôt en campagne : au mois de février 1581, il partit d'Agra avec cinq mille éléphants et une armée trois fois supérieure en nombre à celle des révoltés.

Le chef des rebelles avait habilement donné comme prétexte à sa prise d'armes l'évolution religieuse du Grand Mogol. Akbar, prétendait-il, voulait changer de religion, et Mahomet devait être vengé. Les mahométans avaient avidement accueilli ce faux bruit, et la mère d'Akbar, ses femmes, ses ministres, répétaient publiquement que Mahomet était irrité des égards dont les étrangers étaient chez eux l'objet.

Soit qu'il voulût dissimuler, soit que ses sentiments eussent en effet changé, Akbar se montra dès lors plus réservé vis-à-vis de ses hôtes. Il ne voulut point que Rodolphe le suivît pendant sa campagne, et il se

fit seulement accompagner du P. Montferrat, pour que le prince, dont le Père était précepteur, ne fût pas, pendant l'expédition, privé de ses leçons.

Rodolphe, séparé de ses deux compagnons, resta donc seul à Fatehpour. Un isolement si plein d'amertume et de danger aurait accablé une âme moins forte que la sienne. Lui en profita pour mener au milieu de ce peuple, dont les blasphèmes et les vices le navraient, une vie de victime expiatrice. Le jour, il travaillait et il priait : grâce à ce labeur opiniâtre, il apprit à la perfection la langue persane, et il connut si bien l'Alcoran, qu'il pouvait de mémoire en citer les contradictions, à tel point qu'aucun docteur n'osait plus devant lui défendre Mahomet. La nuit, Rodolphe prolongeait sa prière ; parfois, à genoux sur la terrasse de sa maison, il priait jusqu'au jour pour cette terre infidèle et païenne que sa parole ne convertissait point.

Mais ses ennemis, que la présence d'Akbar ne contenait plus, lui faisaient durement expier ses offenses à leur Prophète : dès qu'il sortait, les enfants l'entouraient et l'accablaient d'insultes ; on l'appelait étranger, chrétien, cafre, revenant. La foule s'ameutait autour de lui, et, après l'avoir bien regardé de la tête aux pieds, l'accablait de brocards. Lui, passait, modeste, souriant, pardonnant tout. Si la crainte d'exposer les autres chrétiens, l'avenir et la vie même du roi ne

l'avaient retenu, il aurait fait plus encore, et, en pleine place publique, il aurait confessé Jésus-Christ.

Le 28 juillet 1581, il écrivait au P. Michel Lauretano, à Rome : « Je vais assez bien, mais mon cœur » est bien froid en amour de Dieu. Dieu me donne » sans doute de bons désirs, il m'accable même de » tant de faveurs que, si je passais ma vie entière à » lui en rendre grâces, je ne ferais pas encore un » centième de ce que je dois. On m'offre ici de nom» breuses occasions d'avancer en sainteté, car je suis » un objet de haine pour tous. Tous me couvrent » d'outrages et me méprisent. On me menace même » souvent du sabre. Enfin je suis jusqu'à présent » le sujet de la dérision publique. Demandez à Dieu » que je sache profiter de ces occasions pour avancer. » Actuellement le Roi est sur les bords de l'Indus, en » guerre avec son frère. Il vient de me faire demander, » et, après demain probablement, je me mettrai en » route. Adieu. »

La prompte résistance d'Akbar avait en effet terrifié les révoltés. Ils s'étaient repliés sur Caboul, et avaient repassé l'Indus à la hâte, avant même d'être atteints par les troupes impériales. Alors Akbar, ne pouvant supporter plus longtemps d'être séparé de Rodolphe, lui avait fait signifier de le rejoindre au camp.

Rodolphe partit aussitôt, mais, épuisé par la fièvre,

il dut bientôt s'arrêter, et fut près de mourir en route. Uniquement entouré de païens ou de mahométans qui ne désiraient que sa mort, se sentant abandonné, sans amis et sans soins, il répétait doucement la parole du Prophète : « Le pauvre se remet en vos mains, vous serez l'aide de l'orphelin. » Il put enfin reprendre assez de forces pour atteindre Lahore, où Akbar ne tarda point à arriver lui-même. Les défiances qui avaient quelque temps assombri l'esprit du prince étaient dissipées. Il reçut Acquaviva comme un ami tendrement aimé, et avec tant d'honneurs que les courtisans ne savaient assez en exprimer leur étonnement.

Rodolphe était tout à la joie de ce retour, quand il apprit que le P. Éverard Mercurian, Général de la Compagnie de Jésus, était mort (1), et que son successeur était le P. Claude d'Acquaviva, élu le 19 février 1581. A cette occasion, l'on put une fois de plus reconnaître combien l'âme de Rodolphe était inaccessible aux mouvements ordinaires de l'amour-propre. Il ne montra, en effet, aucune joie de l'élection de son oncle ; il ne lui en écrivit même pas, et quand vint la date fixée pour sa correspondance avec Rome, il écrivit à Acquaviva comme il eût écrit à son prédécesseur. Tant ce qui rappelait la gloire humaine le laissait indifférent !

Un autre événement plus important encore s'était

1. Il était mort le 1er août 1580.

accompli en Europe, et il devait avoir son contre-coup en Mogolie. En 1580, à la mort du cardinal-roi Don Henri (1), le Portugal avait été soumis à la couronne d'Espagne. A cette nouvelle, Akbar comprit qu'il était d'une bonne politique de s'assurer la protection et l'amitié du nouveau maître de Goa. Il résolut en conséquence d'envoyer une ambassade en Europe, et, pour qu'elle y fût mieux accueillie, il pria le P. Montferrat d'accompagner son envoyé. Le P. Montferrat dut accepter : il partit au printemps de 1582, laissant Rodolphe seul pour la seconde fois.

Rodolphe comprenait trop l'importance du poste qu'il défendait pour se laisser abattre par ce nouveau délaissement ou par les incertitudes de l'avenir. Aussi, au mois d'avril 1582, écrivant au P. Général son oncle, il lui indiquait les motifs qui, à son sens, défendaient d'abandonner la Mogolie. Rien, mieux que ces observations précises, ne prouve la sûreté et la largeur de vues de Rodolphe d'Acquaviva. Il disait :

« La première raison (de rester ici), c'est que le Roi donne encore des espérances ; il veut connaître la loi de Dieu, il me traite avec plus de bienveillance que jamais.

» 2. Nous espérons dans le second fils du Roi, actuellement âgé de treize ans. Il apprend le portugais, et, en même temps, les vérités de notre foi. Il s'y

1. Mort le 31 janvier 1580.

montre attaché, et il retirera du fruit de cette étude, parce qu'il semble bien disposé et qu'il a du talent. Le P. Montferrat a été son professeur ; je le suis actuellement.

» 3. Nous avons découvert toute une contrée de païens qui se trouve au-delà de Lahore, près du fleuve Indus (1). Ce peuple est bien disposé et très religieux. Nous espérons que, si on leur envoyait deux Pères pleins d'un esprit vraiment apostolique, on y récolterait beaucoup de fruits.

» 4. Il y a ici un vieillard, père du secrétaire du Roi, et en qui le prince a grande confiance : ce vieillard a abandonné le monde, il donne des preuves de haute vertu, prie beaucoup, et semble disposé à recevoir la lumière de la foi. Il nous est très attaché, il veut apprendre notre loi, et nous avons déjà été lui faire, à cet effet, quelques visites qui nous ont beaucoup consolés.

» 5. Enfin c'est ici réellement que nous sommes dans l'Inde. Ce royaume peut servir de point de départ pour atteindre tout le nord de l'Inde et la moitié de l'Asie, et puisque la Compagnie y est déjà entrée et qu'elle y rencontre la protection d'un Roi si puissant et de ses fils, il ne semble pas convenable

1. Rodolphe d'Acquaviva désigne sans doute ici les peuples du Pendjab, que lui-même et surtout le P. Montferrat avaient pu connaître pendant l'expédition conduite par Akbar. Le jugement de Rodolphe était juste et l'apostolat du P. Jérôme Xavier devait, plus tard, être fécond à Lahore.

d'en sortir avant d'avoir épuisé tous les moyens possibles pour opérer des conversions dans l'intérieur de l'Inde. Jusqu'ici en effet on n'en a fait que sur les côtes (1). »

Claude d'Acquaviva adopta pleinement ces vues si sages et si apostoliques. Il répondit à son neveu qu'il échangerait volontiers, s'il le pouvait, son sort avec le sien, et qu'il l'exhortait à tenir ferme dans ce poste tant que le roi l'y laisserait. Malheureusement, quand cette réponse de Claude d'Acquaviva parvint à Goa, Rodolphe y avait déjà été rappelé.

Aussi bien, après avoir exposé ses plans à ses Supérieurs, le P. Rodolphe d'Acquaviva s'en remit pour l'avenir à leur sagesse, et il ne songea plus qu'à mériter, par une vie plus sainte, la grâce et la conversion pour le peuple qui l'entourait. Pendant près d'une année qu'il resta seul auprès du Grand Mogol, il ne mit aucun frein à ses austérités, et ses plus mortels ennemis étaient forcés de confesser qu'une telle existence était moins humaine qu'angélique. Un Père de Goa à qui Rodolphe ouvrit ensuite sa conscience, déclara, après la mort du martyr, qu'il s'était astreint, surtout pendant cette dernière année, à une vie érémitique. Il mangeait à peine, et jeûnait parfois une semaine entière sans prendre de nourriture. Toujours couvert d'un rude cilice, il se livrait chaque nuit à de dures macérations,

1. Bartoli.

puis il se mettait à prier et restait en oraison jusqu'au matin.

Une nuit, le fils aîné d'Akbar, le futur empereur Jehanghir, entendit un bruit prolongé dont il ne se rendait pas compte. Se levant aussitôt, il alla du côté d'où les coups partaient. Arrivé près de la chambre de Rodolphe, il voulut voir ce qui s'y passait et aperçut alors le saint homme se déchirant impitoyablement à coups de discipline. Quand il put entrer, il vit le sol couvert de sang. Le prince garda de cette scène un ineffaçable souvenir, et de longues années plus tard il la racontait au P. Jérôme Xavier en ajoutant : « Oh ! quel homme ! quel homme c'était que ce Père ! »

Rodolphe avait repris à la cour ses catéchismes du samedi. Des mahométans y assistaient presque toujours, et Rodolphe ne se contentait pas de les dominer par sa science, il les charmait encore par son incomparable charité. Toujours courtois dans la discussion, il ne se permettait aucune parole, aucun geste qui pût blesser un adversaire. Si l'un d'eux émettait une pensée juste, il était le premier à la relever pour le louer, si bien que ses ennemis étaient tout réjouis de se voir ainsi signalés par lui à l'attention du prince. Cet admirable mélange de charité, de hardiesse et de grâce faisait croître de jour en jour l'autorité de l'apôtre.

Akbar, qui n'essayait plus de résister au charme qu'Acquaviva exerçait sur lui, cherchait parfois à

témoigner son amitié par des présents : mais ils étaient toujours refusés. Un jour il voulait à tout prix que Rodolphe acceptât une pièce d'or d'une valeur d'environ cent écus, et, fatigué enfin des résistances de Rodolphe, il jeta son présent au compagnon du missionnaire.

Celui-ci comprit bien qu'il fallait céder, mais le lendemain il revint au palais, et, après avoir expliqué au roi ce qu'était la pauvreté apostolique, il le pria de reprendre son or. Akbar le prit et le fit donner aux pauvres en exaltant le désintéressement du prêtre catholique.

Mais précisément parce qu'elle les confondait, la vertu du P. d'Acquaviva exaspérait les mahométans, et de jour en jour leur fureur augmentait. L'empereur, ne pouvant se dissimuler les dangers que courait son hôte, lui déclara qu'on en voulait à sa vie et que désormais il lui donnerait une garde. « Je t'aime beaucoup, lui dit-il, à cause de ta religion et parce que tu m'as plus appris qu'aucun autre homme. Mais les mahométans sont des hommes pervers et criminels ; aussi je veux te donner quelques-uns de mes fidèles, qui te gardent et qui t'accompagnent quand tu sortiras. »

« — Je vous remercie de cette preuve de bon vouloir, répondit Rodolphe, et j'en suis aussi reconnaissant que possible. Mais vous savez que, lorsque nous sommes arrivés ici, le vice-roi des Indes exigeait de vous des

otages, et nous nous sommes opposés à leur envoi. Nous avons même obtenu du vice-roi qu'il cessât d'en demander. Ce serait, en effet, une gloire pour nous de mourir pour la vérité. Aussi je crains beaucoup que, si vous me donnez une garde, ma gloire ne diminue ainsi que ma confiance, qui doit être placée uniquement en DIEU. »

« — Tu fais bien, répliqua Akbar ; mais je dois pourtant en agir ainsi pour remplir mon devoir, car ma parole répond de ton salut ; et puis, si tu meurs, je n'aurai plus personne qui m'apprenne le christianisme. »

Le doux et courageux apôtre insista encore, et Akbar consentit à le laisser à la seule garde de DIEU.



Chapitre Quatrième.

Derniers efforts. — Retour à Goa.

Ses austérités et ses travaux minaient Rodolphe, d'autant plus que l'espoir qu'il poursuivait toujours, la conversion d'Akbar, lui échappait sans cesse. Assurément, ce prince avait compris tout ce qu'il était nécessaire de comprendre pour devenir chrétien, mais une grâce puissante lui eût été indispensable pour l'aider à vaincre ses passions, et il ne la demandait pas. Rodolphe essaya bien de lui faire pratiquer quelques jeûnes, afin que, fléchi par ces marques de bonne volonté, Dieu fortifiât son âme, mais Akbar ne consentait à jeûner que pour s'enivrer de vin de palme ou d'opium, et l'esprit de Dieu, qui cherche les cœurs droits, semblait fuir loin de lui.

Au contraire, la réputation de sainteté de Rodolphe se répandait dans l'Inde. Ses lettres allaient porter la ferveur dans les âmes, et le P. Recteur de Goa, le P. Nuño Rodriguez, témoin de l'influence que l'apôtre de la Mogolie exerçait de loin sur les religieux de Goa, le signalait comme un des plus grands missionnaires de la Compagnie. Aussi, pour ne pas être plus longtemps privé d'un tel homme, le P. Provincial de Goa lui ordonna-t-il d'abandonner Fatehpour et de

revenir à Goa. — Le P. Montferrat avait pu rendre compte au Provincial ainsi qu'au vice-roi des Indes de la situation de son compagnon, et le vice-roi François Mascarenhas, estimant que personne mieux que Rodolphe ne pouvait traiter à Rome les affaires de la mission, fit demander à Akbar de lui rendre ce missionnaire.

Rodolphe était dangereusement malade quand cet ordre lui parvint, et, malgré tous les soins dont le roi l'entourait, on craignait pour sa vie. Pourtant, dès qu'il connut le désir de son Supérieur, il voulut, bien que dévoré par la fièvre, aller voir l'empereur et l'informer de ces nouvelles dispositions. « Si l'ambassade ne peut partir qu'avec toi, répondit Akbar, elle ne partira pas. Les Pères qui doivent venir de Goa, je veux les voir avant de te laisser partir ; s'ils me plaisent autant que tu me plais, je ne te retiendrai plus. Mais, pour le moment, n'espère pas me persuader de te laisser partir de bon gré. » Ceux qui entendirent cette réponse du roi l'approuvèrent, car la sainteté attire toujours des sympathies à ceux qui la possèdent, et on ne pouvait pas s'empêcher, à la cour, d'appeler Rodolphe le saint ou le prophète.

Le P. d'Acquaviva informa donc son Supérieur des résistances qu'il rencontrait. « Comme vous me disiez de ne point partir, si cela devait déplaire au roi, et comme mon départ l'aurait vivement contrarié, j'ai

cru devoir attendre. Du reste, pour moi, je ne me crois ni utile ici, ni nécessaire à l'ambassade d'Europe, et je ne désire pas plus être ici qu'ailleurs. Je ne me propose uniquement que d'accomplir la volonté divine, et je sais bien que ce n'est que vous qui me la transmettrez. Aussi, de même que j'ai fixé ici ma tente sur votre ordre, de même, sur votre ordre, je la replierai quand bon vous semblera. »

En se prêtant aux désirs d'Akbar, Rodolphe le croyait encore sincère ; mais quelle ne fut point sa surprise de voir bientôt le Grand Mogol entreprendre de fonder une nouvelle religion et d'établir un nouveau culte ! Réunissant en effet les docteurs et les grands de sa cour, Akbar leur déclara un jour que, des quatre religions qui se partageaient son empire, il voulait faire un mélange. Et de fait, du Mahométisme, du Brahmanisme, du Magisme persan et de la sainte Religion chrétienne, il composa un monstrueux amalgame, que personne ne songea à rejeter, parce que le père du mensonge se complaît indifféremment dans toutes les erreurs, et qu'il n'est intolérant qu'envers la seule vérité.

Le malheureux Akbar, à qui Dieu, semble-t-il, avait réservé un grand rôle, et qui, par sa conversion, aurait pu devenir le Constantin de l'Asie, était donc plus ouvertement que jamais infidèle à la grâce. Il essaya bien de déguiser son jeu aux yeux du P. Rodolphe



AKBAR.

(D'après une ancienne gravure hollandaise).

Loin de diminuer les marques de bienveillance, il fit entendre que sa nouvelle évolution était un achemi-nement latent vers la conversion de son penple au catholicisme, que la preuve de ses bonnes intentions était le soin qu'il prenait de faire élever son fils par le missionnaire. Rodolphe, plus attentif aux actes qu'aux paroles d'Akbar, montra qu'il n'était point dupe de ce jeu.

Aussi bien, le Provincial de Goa insistait de nouveau pour qu'Acquaviva revînt de Mogolie, en dépit même de l'opposition d'Akbar. Aussi, se présentant un jour à la cour, le missionnaire alla droit au prince, qu'entou-rait tout un cortège de seigneurs, et lui demanda vivement la permission de partir. Le roi refusa encore, et, chose étrange, ces musulmans, qui détestaient la foi du prêtre, s'étaient tellement habitués à vénérer sa personne, qu'ils le supplièrent, eux aussi, de ne pas les abandonner. Mais quand il s'agissait d'obéir, Rodolphe était d'une énergie obstinée. Il revint donc à la cour et fit tant d'insistance, que, malgré son chagrin, Akbar dut consentir à lui donner son congé. Il lui fit seule-ment promettre, avec serment, qu'il enverrait à la Mogolie des missionnaires, et que lui-même y revien-drait s'il le pouvait jamais. Puis, voulant lui donner une dernière marque de sa royale faveur, il lui offrit un *khillat* ou présent, d'une valeur de plusieurs milliers d'écus. Rodolphe le refusa, affirmant qu'il était

décidé à partir de la cour aussi pauvre qu'il y était venu. Le roi insistant néanmoins, et assurant qu'il devait à son honneur de ne point laisser un homme qu'il aimait tant s'éloigner sans récompense, Rodolphe demanda une famille de Moscovites chrétiens et esclaves du palais. Elle se composait du père, de la mère et de deux petits enfants. Le roi et surtout la reine Marie les aimaient, mais on les donna pourtant à l'apôtre, et ces quelques âmes furent le seul trésor que Rodolphe d'Acquaviva rapporta à Goa.

En revanche il laissa au roi son beau tableau de la Madone et ses livres liturgiques, espérant qu'ils serviraient aux missionnaires à venir, mais Fatehpour ne devait plus revoir de missionnaires chrétiens. Un an plus tard, en 1584, Akbar lui-même l'abandonnait.

Aujourd'hui, dans le palais de la reine Marie, un des mieux conservés du Zenanah ou harem de Fatehpour, on voit diverses salles ornées de fresques. Une de ces peintures représente une *Annonciation de la Très-Sainte Vierge.* Evidemment contemporaine de l'apostolat d'Acquaviva, cette fresque chrétienne, oubliée dans ce palais désert, est un mélancolique emblème de l'Évangile qui fut annoncé à Fatehpour mais qu'on n'y reçut point.

***

Le catholicisme cependant ne disparut pas de la

Mogolie avec le P. d'Acquaviva. Peu après son départ, Akbar dut réprimer une révolte survenue dans le royaume de Cambaya, mais, sitôt rentré à Agra, il redemanda Rodolphe. On répondit en lui annonçant le martyre de l'apôtre. L'empereur désolé se reprocha toujours d'avoir laissé partir son ami ; il réclama du moins d'autres missionnaires. Le 15 mai 1595, le P. Jérôme Xavier, celui qui devait être l'apôtre d'Agra et de Lahore, arrivait près d'Akbar (1). On le reçut comme on aurait voulu recevoir Rodolphe. Akbar lui montra le tableau de la Vierge, présent d'adieu de Rodolphe, et qu'il gardait, lui musulman, suspendu dans sa chambre. Il lui montra aussi la bible que les missionnaires lui avaient apportée en 1580. Il ne cessait de parler de son ami, racontant des traits de ses vertus, et s'interrompant pour redire : « Quel ange, quel ange c'était ! »

Durant son long apostolat à Agra et à Lahore, le P. Jérôme Xavier eut toujours une pleine liberté. Il put élever à Lahore une église que la Compagnie de Jésus possédait encore à la fin du XVIIIe siècle. Quand elle fut achevée, Akbar vint y prier avec un grand respect. La chrétienté d'Agra s'accrut rapidement ; Akbar cachait de moins en moins son mépris pour l'Alcoran. Il portait parfois à son cou, suspendue

1. Le P. Jérôme Xavier était le neveu du grand apôtre des Indes, François Xavier. Le père de Jérôme était le frère aîné de Xavier.

par une chaîne d'or, une image de Notre-Dame et un *Agnus Dei*.

Il eût été chrétien si le christianisme n'avait pas exigé d'autres vertus. Mais Akbar restait sensuel et superbe. Chaque jour il adorait le soleil, et quatre fois par jour il se présentait à une fenêtre de sa forteresse : son peuple venait le vénérer et les femmes lui portaient leurs enfants à bénir.

DIEU ne lui ménageait pas ses avertissements. La foudre tomba deux fois près de lui, et incendia si complètement son palais d'Agra, qu'Akbar dut momentanément transporter sa cour dans le royaume de Cachemir. Mais, comme il arrive aux consciences troublées et inconséquentes, l'empereur feignait de ne pas comprendre la volonté de DIEU, ou cherchait à la connaître par des moyens ridicules.

Il enferma un jour, raconte le P. Jérôme Xavier, trente enfants dans une maison retirée. Il voulut qu'on les laissât grandir dans leur solitude, et jura d'embrasser la religion du peuple dont ces enfants laissés à eux-mêmes parleraient la langue. Il va sans dire que ces enfants ne parlèrent aucune langue, et qu'Akbar n'eut à embrasser aucune religion nouvelle.

Une autre fois, il fit écrire sur des billets le nom des fondateurs de religion : Moïse, Lycurgue, Mahomet, Camo du Japon, JÉSUS, puis il présenta ces billets à une guenon apprivoisée. L'animal, dirigé peut-être par

Dieu, qui ne dédaignait pas de se servir de lui pour éclairer le prince, l'animal prit les billets, les déchirant avec mépris ou colère ; quand il rencontra celui qui contenait le nom de Jésus, il le baisa avec respect et courut joyeux le présenter à Akbar.

Au mois d'octobre de l'année 1605, Akbar le Grand mourut à Agra âgé de 64 ans, après un règne glorieux de cinquante années (1). Jérôme Xavier voulut l'assister, espérant que l'empereur mourant accepterait le baptême ; mais on ne permit pas au missionnaire d'approcher de celui qui avait laissé passer l'heure de Dieu.

A six milles à peine d'Agra, sur la rive gauche de la Jumma, se dresse, dans le village de Sikandra, le mausolée d'Akbar. C'est une des merveilles de l'Inde. Dans un vaste jardin carré, dont l'enceinte est percée de quatre superbes portails, s'élève une pyramide à quatre étages. Les trois premiers sont de grès rose, le quatrième de marbre blanc. Akbar fit élever le premier étage ; son petit-fils Chah Jehan acheva ce mausolée.

En dehors de l'enceinte, sous une pauvre tombe ruinée, repose la reine Marie Makany, la femme chrétienne d'Akbar.

La race de Tamerlan demeura musulmane (2). Chah

1. Il s'était lui-même empoisonné par mégarde.

2. Elle régna à Delhi jusqu'en 1806. Le 16 novembre 1806 le dernier souverain Mogol, Chah Alem II, mourait à Delhi prisonnier des Anglais.

Jehan, le fils de Jehanghir (1) et le petit-fils d'Akbar, établit sa capitale à Delhi, et fut le plus opulent des princes Mogols; mais, détrôné dans sa vieillesse par son fils Aurangzeb, il mourut dans les fers. Une de ses filles, Jehanara, accompagna son père dans sa prison, et le soigna jusqu'à son dernier soupir (2). Aujourd'hui parmi les ruines qui couvrent la plaine immense de Delhi, ruines de villes et de temples, on distingue, sur un des plateaux de la plaine, le mausolée de l'empereur Humayoum. Non loin de là, sur une tombe dédaignée, on lit cette inscription : « Je ne veux sur ma tombe » aucun monument. L'herbe modeste recouvrira bien » mieux les restes de l'éphémère Jehanara, la pauvre, » la servante des disciples du CHRIST, la fille de l'em- » pereur Chah Jehan. »

Cette humble et touchante inscription, gravée un siècle environ après la mort d'Acquaviva, me semble le dernier écho que la prédication du grand apôtre trouva dans la famille d'Akbar.

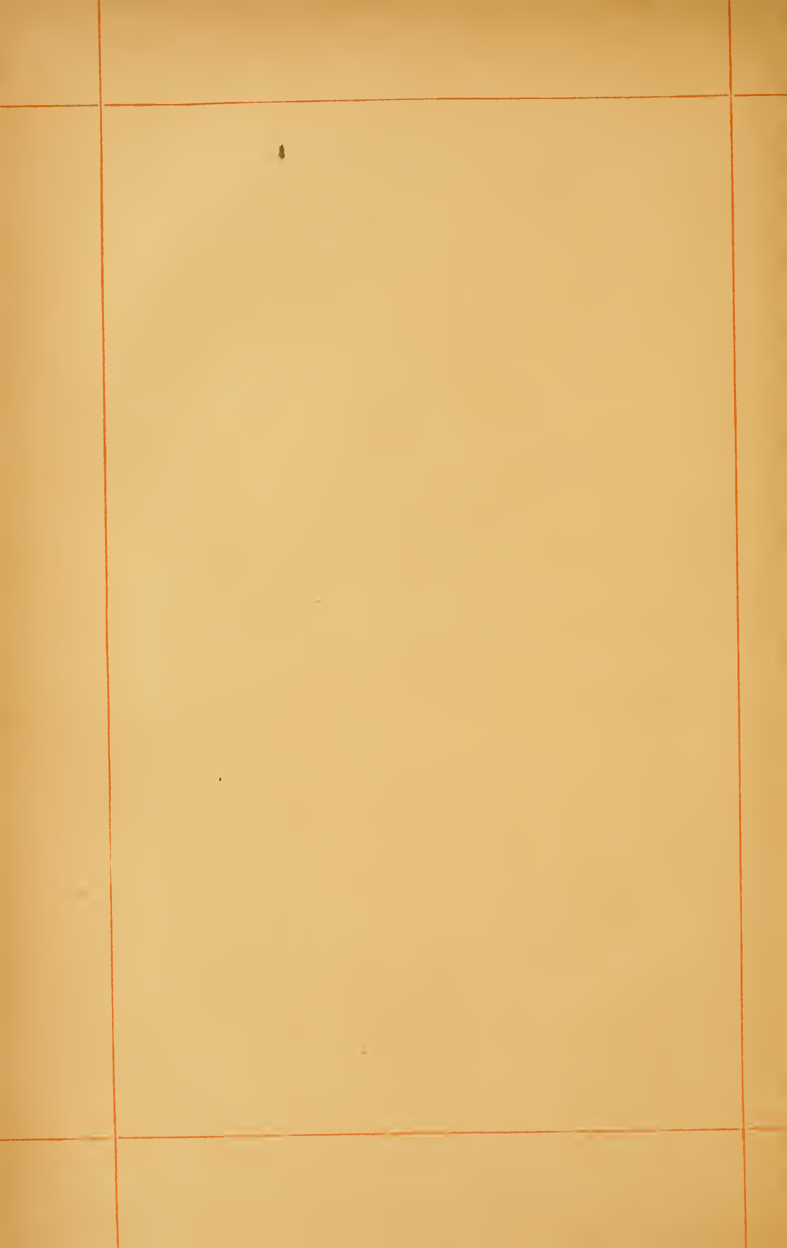
1. Mort en 1627.
2. Chah Jehan mourut en 1658.





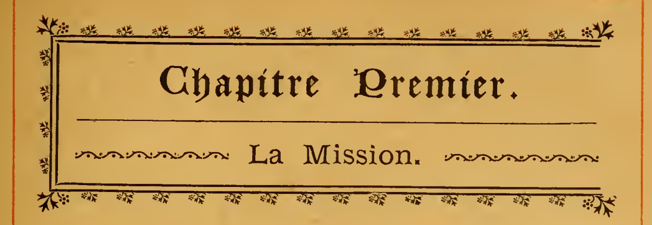
Livre Cinquième.

SALSETTE





Carte de Goa et de Salsette.



Chapitre Premier.

La Mission.



Dans les premiers jours du mois de mai 1583, Rodolphe d'Acquaviva arrivait à Goa. Le seul détail qui nous soit resté de son voyage est qu'il eut peine à se défendre des attaques des brigands et des insultes des musulmans.

Au sentiment de tous, Goa allait être pour lui un port ami, où, mieux qu'à Fatehpour, il serait à l'abri des dangers. Aussi il y revenait inconsolable d'avoir été jugé indigne de cette couronne du martyre qu'il avait vue, pendant trois ans, planer si près de son front. Ses frères, au contraire, qui avaient désespéré de le revoir jamais, l'accueillirent comme un ressuscité, et ils se réjouissaient d'avoir soustrait à la mort ce missionnaire incomparable dont ils espéraient enfin pouvoir jouir longtemps.

Ni les uns ni les autres ne se doutaient que deux mois à peine de vie étaient laissés à Rodolphe, et que c'était uniquement pour l'immoler que Dieu avait rappelé la victime.

On venait alors d'apprendre dans l'Inde les glorieux débuts de la mission d'Angleterre, et le martyre héroïque des Pères Edmond Campion et Alexandre

Briant (1). Ces nouvelles enthousiasmèrent Rodolphe : « Ah ! disait-il aux PP. Montferrat et Henriquez, ses anciens compagnons retrouvés à Goa, voilà, voilà des hommes ! Nous autres, faibles petits hommes, nous avons été indignes d'un pareil sort. »

Les jeunes religieux du collège de St-Paul devant, selon l'habitude de la Compagnie, renouveler leurs vœux le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul, Rodolphe fut chargé de les y préparer et de prêcher à la communauté le jour de la rénovation. Cette ardeur, qu'il avait si longtempts et si péniblement contenue à Fatehpour, rencontrait enfin des cœurs en qui elle pourrait se répandre. Rodolphe ne se fit point faute de la communiquer, et lui-même, comme s'il pressentait l'approche du sacrifice, il profita de son retour à Goa pour retremper sa vie dans la ferveur de l'observance religieuse, et pour raconter au P. Provincial l'histoire de son apostolat dans l'Indoustan.

Le P. Vincent Rodriguez appréciait déjà beaucoup l'apôtre de Fatehpour. Trouvant en lui plus de vertus encore qu'il n'en attendait, il le nomma aussitôt Recteur du collège de Salsette.

A neuf milles environ au sud de Goa, entre l'Océan Indien qui le borne à l'ouest et la rivière de Mandovi

1. Les Bienheureux Edmond Campion et Alexandre Briant furent martyrisés à Tyburn le 1er décembre 1681. Léon XIII a confirmé leur culte le 26 décembre 1886.

qui la limite au nord et à l'est, s'étend une langue de terre que deux petites rivières et des montagnes escarpées séparent, au sud, du continent. C'est la presqu'île de Salsette (1).

Salsette faisait anciennement partie du royaume de Bedjapour. Le rajah Idalkan, à la suite de bien des guerres, avait consenti à la céder aux Portugais ; mais cette petite contrée, toujours insoumise, était un nid de révoltés d'autant plus audacieux, qu'à la première menace des représailles portugaises, ils pouvaient se mettre à couvert en passant sur les terres du rajah.

D'un climat relativement tempéré, Salsette était riche et bien peuplée. En 1580, la péninsule comptait environ 80.000 habitants, répartis dans soixante villages. Presque tous étaient brahmes et ennemis fanatiques de la religion chrétienne.

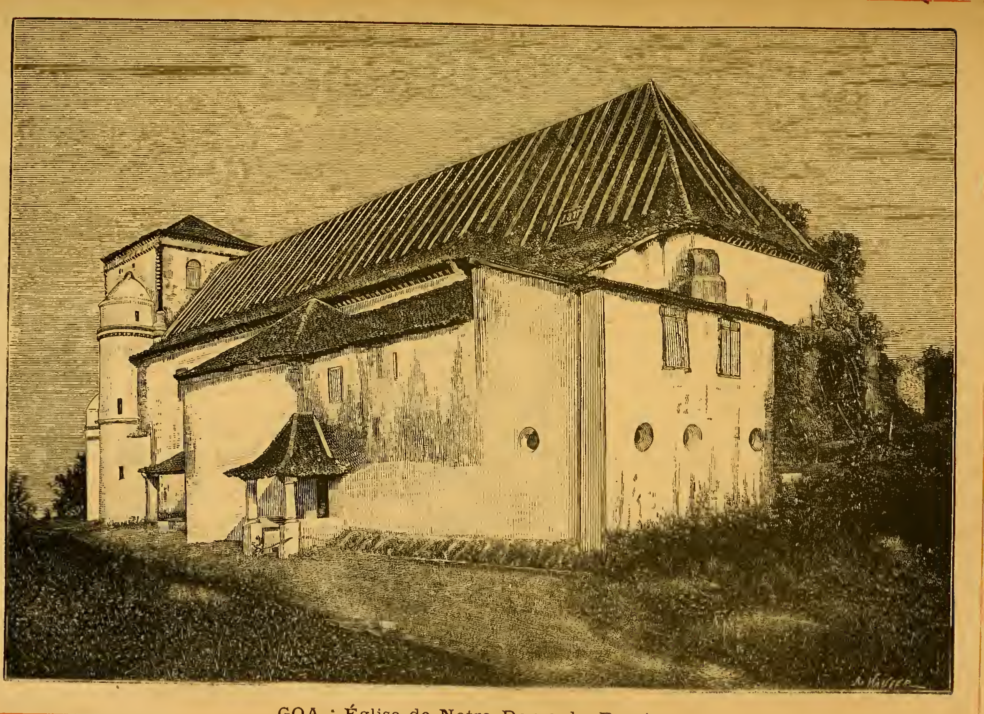
Personne avant 1560 n'avait pu prêcher l'Évangile à Salsette. Les Pères Antoine de Quadros et Pierre Mascarenhas, et le Frère Manuel Gomez, furent les premiers qui l'y portèrent; mais l'île étant une des plus saintes de l'Inde, ils eurent une peine inouïe à s'y faire accepter, malgré l'appui du très pieux vice-roi Don Constantin de Bragance. Deux missionnaires furent

1. Il ne faut point confondre Salsette de Goa et la grande île du même nom située au nord de Bombay et que les Portugais appelaient Salsette de Bazaïm.

même un jour lapidés par les païens, et tous les infidèles qui faisaient mine de se convertir étaient aussitôt l'objet de la fureur des idolâtres. Dans certains villages toute conversion au catholicisme était immédiatement punie de mort.

A cette époque, heureusement, on ne connaissait pas en Portugal le scepticisme qui règle les conseils de la politique moderne.

Aujourd'hui, quand une nation européenne s'empare d'une colonie infidèle, elle essaie bien de lui faire adopter son industrie et son code, mais elle ne songe guère à lui communiquer sa foi. — D'ailleurs l'État moderne n'a plus de foi, plus de religion : le respect qu'il affecte pour toutes, prouve qu'il n'en a pour aucune. S'il est sage et loyal comme l'Angleterre, il peut sans doute laisser le champ libre à l'apostolat de toutes les confessions chrétiennes, mais lui-même il ne prêche ni les Védas ni l'Évangile. — Il se tient, en fait d'enseignement moral, dans des considérations philosophiques, et le spectacle de son indifférence officielle, la fréquentation de ses *pandémoniums* scolaires, n'a pour plus clair effet que de rendre les infidèles sceptiques ou athées. — C'est ce qui arrive tous les jours aux brahmes étudiants de Bombay ou de Madras ; c'est ce que ne peut empêcher l'Angleterre, parce que, transfuge elle-même de la vérité, elle doit, en vertu de ses principes, laisser chacun croire et penser



GOA : Église de Notre-Dame du Rosaire.
Saint François Xavier y expliquait le catéchisme aux enfants.

ce qui lui plaît : mais c'est aussi le vice irrémédiable de notre méthode moderne (1).

Les grands colonisateurs chrétiens du XVI[e] siècle, les Espagnols et les Portugais, usaient d'un tout autre système. Convaincus de la vérité exclusive de leur religion, connaissant sa vertu civilisatrice et sachant qu'ils répondraient devant DIEU du salut des peuples qu'ils avaient conquis, ils s'occupaient avant tout de les convertir à leur foi. Les princes envoyaient et aidaient les apôtres ; ceux-ci se laissaient volontiers tuer, et les peuples, à la vue de ce sang répandu, s'inclinaient. Dominés par une conviction plus forte que la leur, ils la partageaient, et, devenus par la foi les frères de leurs conquérants, ils formaient une nation nouvelle, une, forte, et d'une élévation morale telle, que nos systèmes modernes n'en produiront jamais.

C'est cette méthode que les Portugais appliquèrent à Salsette. Elle devait coûter cher au P. d'Acquaviva, mais aussi elle allait admirablement réussir.

Non content d'interdire rigoureusement les cérémonies impures ou cruelles des païens, en particulier la crémation des veuves sur le tombeau de leurs maris, le vice-roi de Goa voulut que les deux mille chrétiens déjà convertis fussent énergiquement soutenus contre

1. Le baron de Hübner a très nettement indiqué le point faible de cette méthode dans son ouvrage *A travers l'Empire britannique*, t. 2, Hachette, 1886.

les vexations des païens. Les brahmes n'ayant accueilli ces mesures que par un redoublement d'insolence, D. Antoine de Noronha ordonna, en 1567, au capitaine de Salsette, Diégo Fernandez, de détruire et de brûler un grand nombre d'idoles et de temples.

Les Indiens frémirent sous cet outrage, et, dans l'espoir d'obtenir davantage par la ruse que par la force, ils eurent l'idée d'envoyer en Portugal un de leurs sages pour y plaider la cause de leurs dieux, et y obtenir à prix d'or la liberté complète de leur culte. Leur adroit député était sur le point d'obtenir du Conseil royal de Lisbonne un arrêt le mettant à couvert des décrets du vice-roi des Indes, quand le P. Alphonse Pacheco, envoyé par la province de Goa pour traiter en Europe les affaires de la mission, vint aussi à Lisbonne. Il y rencontra Philippe II, le nouveau souverain du Portugal, et il put le renseigner sur l'état des choses à Salsette.

Par un étrange renversement des rôles, les Jésuites avaient été accusés, devant le roi d'Espagne, d'autoriser à Salsette les temples des idoles, moyennant des redevances qui augmenteraient leurs revenus.

Amené comme par hasard à découvrir cette accusation, Philippe II fut heureux de la voir réfutée, et, comprenant parfaitement que son devoir était de faire régner Jésus-Christ à Salsette, il donna des ordres sévères pour que la propagation de la foi y fût puis-

samment secondée. Quand, au mois d'avril 1581, François Pacheco repartit pour Goa avec le nouveau vice-roi François Mascarenhas, il était porteur d'instructions qui allaient enlever toute espérance aux ennemis de la foi.

Pendant ces négociations toutefois, la guerre avait éclaté à Salsette. Les brahmes avaient réuni une armée et détruit impitoyablement la chrétienté de l'île. Ils avaient rasé les chapelles et mis en fuite les Pères. Ils n'avaient respecté qu'un humble Frère coadjuteur dont le dévouement à soigner les malades, même païens, les avait touchés. Une poignée de Portugais bien armés aurait suffi pour disperser les pillards, mais, faute d'argent, le gouvernement de Goa ne pouvait envoyer du secours. Pour défendre leurs néophytes menacés, les Pères empruntèrent alors trois mille écus et réunirent une troupe de deux cents Portugais, plus excités du reste par le désir de défendre leurs frères que par l'appât de cette faible solde.

La présence de la petite troupe terrifia les bandits de Salsette et les fit reculer. Les chrétiens purent relever leurs églises et leurs maisons brûlées et renversées mais la paix ne dura qu'autant que les Portugais demeurèrent à Salsette.

Les brahmes avaient engagé dans leur parti le rajah de Bedjapour, Idalkhan. Tout heureux d'avoir cette occasion de se venger des chrétiens et des Por-

tugais, Idalkhan fondit à l'improviste sur Salsette, que la troupe goanaise venait d'abandonner, et il écrasa sans peine les chrétiens.

Mais une telle insolence devait être châtiée. Le vice-roi, François Mascarenhas, expédia aussitôt de puissants renforts sous les ordres de son neveu, Jean Mascarenhas, capitaine général de la côte de Malabar ; les insurgés durent se rendre à merci.

Cinq villages s'étaient montrés surtout hostiles et cruels, et de terribles représailles allaient évidemment les atteindre. A cette nouvelle, le P. Pacheco, qui avait été à Lisbonne l'adversaire résolu de leur impiété, se fit leur avocat auprès du vice-roi, et il eut la joie d'obtenir, même pour ces cinq villages, une amnistie complète et un oubli absolu du passé. On espérait que les malheureux seraient touchés par cette charité; ils firent semblant de l'être, mais n'en gardèrent au cœur qu'une haine encore plus implacable contre Alphonse Pacheco. Un autre Père avait aussi encouru leur haine, c'était le Père Pierre Berna, qui, pendant la dernière campagne, avait fait tuer un bœuf, animal trois fois saint à leurs yeux, — et avait fait jeter ses entrailles dans un étang sacré.

Rassurés cependant par les bonnes paroles des brahmes, les chrétiens croyaient la paix solidement assise, et les missionnaires eux-mêmes reprenaient avec joie les œuvres suspendues par la guerre. — Pour

les diriger dans leur travail de restauration et d'apaisement, il leur fallait un Supérieur prudent, affable et ferme. Personne ne possédait ces qualités plus que Rodolphe d'Acquaviva. Il fut donc nommé Supérieur de Margao et de tous les postes de Salsette.

Margao était un gros village voisin de la forteresse portugaise de Rachol. Le collège que la Compagnie y possédait avait été fondé par le roi Don Sébastien : il se composait de dix Pères, mais qui vivaient toujours dispersés deux à deux dans cinq villages. Pendant les derniers troubles ils avaient dû, il est vrai, se renfermer à Rachol, mais, le calme revenu, ils avaient repris leurs anciennes positions. Deux autres postes avaient même été établis à Cortalin et à Orlin. Une maison de catéchumènes, un orphelinat et un hôpital venaient enfin d'être ouverts à Margao. Douze Pères avaient la charge de toutes ces œuvres.



Chapitre Deuxième.

Les Victimes.

Le nouveau Supérieur partit de Goa dans les premiers jours de juillet. En véritable apôtre, il ne portait d'autres bagages qu'un bréviaire usé, une bible et une vie manuscrite de saint François Xavier. De Goa au port le plus abordable de Salsette, la traversée est courte. Le Père Provincial, Vincent Rodriguez, voulut accompagner Rodolphe et lui faire lui-même les honneurs de la nouvelle mission. Mais à peine était-il arrivé à Cioran, petite île voisine de Goa, qu'une inflammation subite des yeux l'arrêta : il dut confier au P. Alphonse Pacheco le soin d'introduire Rodolphe et de lui fournir les premiers renseignements dont il aurait besoin. Ainsi Dieu, qui avait marqué les victimes, disposait-il les événements pour qu'elles fussent réunies.

Par son âge, comme par son caractère, Alphonse Pacheco était le digne frère de Rodolphe d'Acquaviva. Leur histoire elle-même ne manquait pas de points de ressemblance.

Alphonse appartenait à la vieille noblesse espagnole. Il était né dans le royaume de Tolède, à Minaya, ville dont son père, Jean Pacheco, était seigneur ; lui-même

avait d'abord porté le nom d'Alphonse de Minaya. Par sa mère, Catherine de Alarcon, il descendait de ce fameux seigneur Alarcon, un des meilleurs capitaines de Charles-Quint, qui avait pris François I[er] à Pavie.

Mais c'est Alphonse Pacheco qui devait donner à son blason son plus brillant quartier.

Il fut élevé au collège de la Compagnie de Jésus à Belmonte. A seize ans, il entendit l'appel de DIEU, et, sacrifiant de bon cœur les joies terrestres qu'il aurait pu se promettre, il fut reçu, le 8 septembre 1566, au noviciat de la Compagnie à Villarejo de Fuentes. Ses parents, loin de s'opposer à sa vocation, regardaient comme un honneur pour leur famille que DIEU s'y daignât choisir un apôtre.

Après deux ans de noviciat, Alphonse alla suivre les cours de philosophie et de théologie de l'Université d'Alcala. Tout en étudiant avec ardeur, le jeune religieux restait humble et austère ; il aimait à visiter les prisons et les hôpitaux : ses condisciples s'apercevaient déjà qu'un saint se préparait en lui.

En 1574, le P. Général Everard Mercurian avait accordé au P. Alexandre Valignani, Visiteur des missions de l'Inde, de lever en Europe quelques recrues pour l'Orient. Dès que les provinces d'Europe connurent cette décision, elles offrirent généreusement au Visiteur la fleur de leur jeunesse : la province de

Tolède, plus généreuse que les autres, donna douze missionnaires. Alphonse Pacheco rêvait d'être de ce nombre, mais ses talents, à lui aussi, faisaient concevoir trop d'espérances pour qu'on pût se résoudre à le céder. On le refusa au P. Valignani. Dieu pourtant le voulait, et Dieu sait obtenir ce qu'il veut.

Alphonse, après le départ des heureux élus, avait redoublé de prières et d'austérités ; or les missionnaires arrivés à Lisbonne étaient sur le point de s'embarquer, lorsque l'un d'eux, un Frère coadjuteur, tomba malade. Le P. Valignani écrivit aussitôt au Provincial de Tolède, le suppliant d'envoyer en toute hâte un remplaçant, et, à tout hasard, il nomma Alphonse Pacheco, bien convaincu cependant qu'on ne prendrait même pas sa demande en considération. Alphonse, lui, n'avait pas été étonné de ce contre-temps ; à celui qui le lui avait annoncé, il avait répondu simplement que Dieu avait arrêté un voyageur afin que lui fût élu à sa place.

Averti de l'heure où le Père Provincial devait traiter cette affaire avec ses conseillers, Alphonse avait demandé à tous ses amis d'aller prier en ce moment devant le Saint-Sacrement. A l'heure dite, la Communauté fut très étonnée de se trouver presque toute réunie à la chapelle. On priait sans savoir quel intérêt était en jeu, lorsque Alphonse accourt, tout joyeux, annonçant que sa cause est gagnée, et qu'il part pour



GOA : Chapelle dite de Saint-François Xavier.

(Saint François Xavier aimait à se retirer dans cette chapelle, attenante au Collège de Saint-Paul.)

les missions. Dieu avait, en effet, si bien touché les cœurs, que ceux-là mêmes qui, plusieurs fois, s'étaient opposés au départ d'Alphonse, y consentaient maintenant, et n'y mettaient qu'une condition : c'est que ce départ serait approuvé par le frère aîné d'Alphonse, Don Pierre Pacheco.

Pierre essaya bien d'abord de retenir son frère, mais les prières d'Alphonse eurent aisément raison de sa résistance, et le consentement fut donné. Libre alors de tout lien, Alphonse part pour Lisbonne, où le P. Valignani, grand appréciateur d'hommes, eut bien vite compris quel trésor il avait gagné.

Alphonse Pacheco espérait aller au Japon, le terme envié de toutes les grandes âmes de ce temps ; mais Dieu, pour l'éprouver, contraria absolument ses désirs. Arrivé à Goa en 1574, il y fut ordonné prêtre, puis nommé ministre du collège de Saint-Paul. Après avoir exercé cette fonction trois années, Alphonse fut nommé compagnon du Père Provincial : il devait, dans cette charge délicate, apprendre à gouverner.

Il l'avait si bien appris, et montrait tant de dextérité à résoudre les affaires les plus compliquées, qu'il fut choisi comme député de la mission de Goa auprès du Souverain-Pontife, du Père Général et de la cour de Lisbonne. Ces fonctions étaient bien ingrates pour un homme qui ne rêvait que du martyre. Le Provincial de Goa ne les lui confiait pas sans crainte : il redoutait

que les Pères d'Europe, une fois en possession de Pacheco, ne refusassent de le rendre à l'Orient. Aussi, en le congédiant, le P. Rodrigue Vincent lui avait recommandé avec larmes de revenir, et, peu après son départ, il lui écrivait encore :

« Courage, mon Père, et souvenez-vous bien que
» du jour où vous êtes venu ici une première fois,
» vous vous êtes entièrement donné et voué à cette
» mission. Aussi, que Dieu ne permette point qu'elle
» soit privée de vous. Pour moi, je suis tellement
» persuadé du bien que vous pouvez faire ici, que
» ma douleur serait extrême si je savais qu'un jour,
» même après ma mort, vous deviez nous être en-
» levé (1). »

Le Père Provincial écrivait aussi au P. Everard Mercurian : « J'envoie à Rome le P. Alphonse Pacheco
» qui vous instruira de notre situation. Ayez en lui la
» même confiance qu'en moi. Sa prudence, sa vertu,
» son expérience l'en rendent digne. Il connaît tous les
» Pères de la province, les ayant gouvernés au collège
» ou les ayant visités avec moi. Surtout c'est un vrai
» enfant de la Compagnie. Aussi je vous supplie
» instamment de nous le renvoyer, car cette province
» ferait, en le perdant, une perte que j'estime consi-
» dérable (2). »

1. Alegambe.

2. Alegambe.

Alphonse était parti de Cochin en 1578. Il était en Portugal depuis peu quand, à la mort du cardinal-roi, éclatèrent les troubles causés par les guerres de succession. Pacheco était espagnol, et le séjour de Lisbonne lui devenait difficile en de semblables circonstances. Il gagna Rome, et, après avoir réglé à loisir les affaires de sa mission avec le Souverain-Pontife Grégoire XIII et le P. Everard Mercurian, il revint en Portugal, où le nouveau souverain, Philippe II, l'accueillit avec bonté. Pacheco, nous l'avons dit, avait trouvé l'esprit de ce prince prévenu par les intrigues des païens de Salsette. Il détrompa le roi catholique et lui persuada de remplir son devoir de protecteur de la foi et de gardien armé des droits de Jésus-Christ.

Le 25 avril 1581, Alphonse Pacheco s'embarquait avec treize missionnaires. Un d'eux était le P. Antoine Francisco, qui devait partager le martyre d'Acquaviva et de Pacheco ; un autre était le P. Jérôme Xavier, le futur successeur d'Acquaviva à la cour du Grand Mogol. Le vice-roi, François Mascarenhas, montait le même vaisseau, et dès le premier jour Alphonse avait conquis toute sa confiance.

Les néophytes avaient besoin dans l'Inde d'un protecteur qui fût à la fois leur patron auprès des magistrats portugais, leur défenseur contre les vexations des païens et même des chrétiens, leur recours dans les

moments d'indigence suprême, et le distributeur des aumônes ou des récompenses auxquelles leur misère ou leurs vertus leur donnaient droit. Celui qui remplissait ce rôle était communément appelé *le père des chrétiens*. Alphonse Pacheco, à son arrivée à Goa, en fut chargé. Il était d'autant mieux à même de le remplir, que François Mascarenhas l'avait pris pour confesseur, et que Portugais et Indiens avaient une égale confiance en lui.

Alphonse venait d'obtenir le pardon pour les révoltés de Salsette, quand il fut prié d'accompagner dans cette île le Père Rodolphe d'Acquaviva. On avait tout lieu de croire que sa présence serait une recommandation pour le nouveau Supérieur.

Les missionnaires de Salsette attendaient avec impatience le P. d'Acquaviva. Ils le reçurent à Cortalin, le premier village qu'il devait rencontrer en venant de Goa. Celui qui l'accueillit avec le plus de joie fut son compatriote, le P. Pierre Berna, parti de Rome autrefois avec lui, et devenu en peu de temps l'apôtre le plus zélé de Salsette.

Pierre Berna était né en 1550 à Ascona, sur le Lac Majeur. De bonne heure il avait manifesté de si grandes dispositions pour la piété, que ses parents s'habituaient à le regarder comme un Samuël destiné par Dieu à de grandes choses. Après avoir fait d'excellentes

études à Rome, au Collège Germanique, Pierre était entré dans la Compagnie à l'âge de vingt-cinq ans, et peu de mois après son admission, il avait eu la bonne fortune d'être envoyé dans l'Inde. Son départ comme celui de Pacheco fut dû, pour ainsi dire, à un hasard. Mercurian avait désigné huit missionnaires pour l'Inde; mais un d'eux, au moment du départ, ayant été arrêté, le P. Général permit au P. Nicolas Spinola, leur Supérieur, d'aller au noviciat de Saint-André et d'y prendre celui qui lui conviendrait. Spinola se présente devant les novices et demande un volontaire. Tous s'offrent, mais l'âge et la figure énergique de Pierre Berna arrêtent l'attention du missionnaire. Son choix est approuvé par le P. Général, et Pierre envoyé à Lisbonne.

Pierre avait un frère nommé Guillaume. A peine averti du départ de son frère, Guillaume courut à Saint-André afin de retenir le fugitif par l'instance de ses prières et le spectacle de sa douleur. Mais il fut si touché à sa vue, que, l'embrassant sans parler, il le laissa à son enthousiasme et se retira résigné.

Arrivé à Goa en octobre 1579, et bientôt après ordonné prêtre, Pierre Berna fut aussitôt envoyé à Salsette. Pendant trois ans il s'était consacré avec un rare bonheur à l'évangélisation de ce peuple récalcitrant. Le territoire confié à ses soins était, au printemps, presque toujours inondé par une rivière débordée.

L'apôtre, chaque jour, la traversait à la nage et gagnait les cœurs par sa joyeuse intrépidité.

Pendant l'expédition que François Mascarenhas avait dirigée contre les brahmes révoltés, Pierre avait servi d'aumônier aux soldats, et, jaloux de réparer l'offense faite au vrai Dieu, il avait mis une ardeur sans pareille à renverser des idoles. C'était lui encore qui avait fait répandre le sang d'un bœuf dans un étang sacré, témoin séculaire des plus abominables superstitions. Les païens avaient juré de l'en punir et ils ne devaient pas tarder à tenir leur serment.

Après Pierre Berna, nous devons signaler deux autres des missionnaires de Salsette : Antoine Francisco et François Aranha, tous deux Portugais, tous deux prochains compagnons de martyre d'Acquaviva.

Antoine était né à Coïmbre. A la nouvelle de la mort héroïque de son glorieux compatriote, Ignace d'Azevedo, il avait résolu d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et dès lors n'avait cessé d'entrevoir le martyre au terme de sa route. Parti pour l'Inde en 1580 avec le P. Pacheco et ordonné prêtre à Goa, il avait été destiné aussitôt à la mission des Moluques, et ce seul choix prouvait sa ferveur, car la mission des Moluques était des plus dangereuses; les Supérieurs n'y envoyaient que des vaillants. Antoine n'avait pu cependant gagner le redoutable archipel. Rejeté par la tempête sur les côtes de Salsette, il venait d'être chargé dans cette île

de l'église d'Orlin, et il était encore dans les débuts de son ministère, lorsque Rodolphe d'Acquaviva débarqua à Salsette.

François Aranha était né à Braga, mais il était venu de bonne heure dans l'Inde avec son oncle, qui fut le premier archevêque de Goa. Le premier novembre 1571, François demanda à être admis dans la Compagnie au simple titre de Frère coadjuteur. Il avait alors vingt ans. Donné de bonne heure à la mission de Salsette, il lui avait rendu les plus grands services : c'était lui qui construisait les chapelles de l'île, et, non content de servir par son travail la cause de Notre-Seigneur, il ne manquait aucune occasion de dire une bonne parole aux païens. Cet apostolat avait touché tant de cœurs, qu'Aranha était devenu odieux aux brahmes.

François était demeuré longtemps à Rachol, et, pendant son séjour dans cette ville, il se servait, en guise de lit, d'une sorte de grande caisse reléguée dans un coin. Or le saint religieux avait alors coutume de dire que cette caisse, qui lui servait de lit, un jour deviendrait son cercueil, et que, lorsqu'il serait martyr, on l'ensevelirait dans cette bière. — Beaucoup de témoins l'avaient entendu répéter cette prédiction, et ils n'y prêtaient presque pas d'attention. Nous verrons pourtant bientôt comment elle se réalisa.

Chapitre Troisième.

Le Martyre.

Les missionnaires de Salsette avaient attendu l'arrivée du P. Rodolphe d'Acquaviva pour renouveler leurs vœux. Cette cérémonie eut donc lieu à Cortalin, le 11 juillet 1583. Après avoir fait à ses frères une exhortation chaleureuse, Rodolphe reçut leur oblation mystique, symbole et prélude de l'oblation sanglante à laquelle lui-même devait aussi présider bientôt. Le soir même de cette fête de famille, tous les missionnaires partaient pour Verna, village célèbre par son église dédiée à la sainte Croix.

On devait, à Verna, s'entendre sur la méthode à suivre pour convertir Salsette, et le grand obstacle à l'apostolat venant d'habitude des défauts des apôtres, Rodolphe voulut qu'avec une religieuse franchise tous s'avertissent mutuellement de leurs défauts. Les projets de chacun furent ensuite examinés, et un plan d'action commune arrêté.

Le vice-roi avait recommandé de construire dans toute l'île le plus de chapelles qu'il se pourrait, afin que leur vue habituât les infidèles aux solennités chrétiennes, et qu'on pût ainsi les apprivoiser peu à peu. Il fallait au plus tôt répondre à cette sage invi-

tation : il fut donc décidé qu'on élèverait dans tous les villages une chapelle, ou, du moins, une hutte surmontée de la Croix. On n'éviterait pas les villages hostiles : il fallait au contraire que JÉSUS-CHRIST prît possession de tous les hameaux de l'île, en conquérant dans chacun quelques pieds au moins de terrain.

La soumission des villages révoltés, et le service que le P. Pacheco avait rendu à leurs chefs, permettaient de croire qu'ils se laisseraient aborder, et d'ailleurs cette troupe d'avant-garde ne regardait pas au danger.

Cette décision prise, les Pères visitent d'abord les chrétientés établies et les principaux villages païens. Le P. Pacheco, le *Père des chrétiens*, laisse quelques aumônes aux malheureux, aux païens comme aux fidèles. Puis le P. Rodolphe se rend à l'église de Rachol, pour inviter les Portugais et les chrétiens indigènes à le suivre à Coucolim, où il va élever une croix. Coucolim était le village le plus hostile au christianisme. Ses habitants avaient toujours pris l'initiative de toutes les révoltes, et leur férocité n'était que trop connue à Salsette. — En sortant de Rachol, Rodolphe va faire la même invitation aux habitants d'Orlin. Des deux villages on répondit à son appel, et, au jour indiqué, une cinquantaine de chrétiens servaient d'escorte aux cinq missionnaires : Rodolphe

d'Acquaviva, Alphonse Pacheco, Antoine Francisco, Pierre Berna et François Aranha. Deux Portugais accompagnaient aussi les Pères : Gonzalo Rodriguez, secrétaire du commandant de Rachol, et Dominique d'Aghiar.

Afin de bien montrer qu'ils ne voulaient pas le surprendre, le P. Francisco avait écrit au chef du village que le Supérieur et quelques missionnaires iraient le visiter le lendemain, et qu'il le priait de les bien recevoir. Le chef répondit que la terre appartenait aux Portugais, et que les Pères pourraient venir, sûrs d'être reçus avec joie ; que la réception, il est vrai, ne pourrait pas être bien solennelle, parce que les habitants étaient alors divisés entre eux, mais qu'elle serait affectueuse.

Les infidèles savaient pourquoi les Pères venaient à eux. La veille, ceux-ci avaient envoyé de Rachol un Indien pour élever tout près du village un abri en feuilles de palmier qui pût les garantir contre les pluies, fréquentes en cette saison. Les infidèles avaient permis d'élever cet abri, mais, soupçonnant qu'on en ferait une chapelle où le sacrifice des chrétiens serait célébré, il leur était venu un affreux désir de vengeance. Pour le mieux satisfaire, les brahmes de Coucolim avertissent aussitôt ceux des villages d'Ambeli, d'Assalona et de Veli, et les invitent à prendre part au crime qu'ils méditent.



LE B. RODOLPHE D'ACQUAVIVA.

(D'après une ancienne gravure.)

*
* *

Le lundi, 15 juillet 1583 (1), Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons célèbrent la sainte messe dès l'aube. Ce jour était pour eux celui d'un pieux anniversaire : treize ans plus tôt, à pareille date, Ignace d'Azevedo et quarante de ses compagnons avaient été massacrés pour la foi. Fortifiés par ce souvenir et par le sang de Jésus-Christ, les apôtres se mettent en route. Ils allaient à l'assaut de la dernière redoute de Satan, ils allaient offrir au Rédempteur le premier sacrifice qu'il eût reçu sur le sol idolâtre, mais ils ne savaient pas qu'ils seraient les victimes de cet assaut et de ce sacrifice.

Personne sur la route ne se présentait à eux, pas même aux environs du village. La veille seulement Rodolphe avait été surpris de se voir précédé par une sorte de méchant homme complètement nu, qui gambadait en faisant mille contorsions, à la manière des sorciers quand ils évoquent le démon. Cet homme, qu'ils ne connaissaient pas, tramait leur mort. C'était un devin, le plus consulté du pays : sans son avis on

1. En réalité le P. d'Acquaviva fut martyrisé le 25 juillet, si l'on compte d'après l'ancien style, alors en vigueur à Salsette. La réforme grégorienne avait en effet été appliquée en Europe en 1583. Elle avait amené la suppression de dix jours du 4 au 15 octobre. Mais cette correction ne fut connue dans l'Inde qu'au mois de septembre 1583. L'ancien style ne cessa qu'à cette époque.

n'osait rien entreprendre, et tous ses ordres étaient sacrés. Tout en sautant, il prononçait des incantations inintelligibles : c'étaient des invitations à la vengeance, des exhortations à ne pas souffrir que le signe de la Croix fût planté dans le pays.

Aujourd'hui le sorcier n'apparaissait plus. Un homme pourtant s'approcha des Pères quand ils furent tout près du village : c'était le chef des Ganzaris, nobles autochtones ; de l'air le plus aimable, il dit aux Pères de ne point s'étonner si personne ne venait les recevoir, mais que la discorde régnait dans le village, que du reste les Pères et les chrétiens pouvaient à leur aise prendre leur repas, et qu'ensuite tous les Indiens viendraient ensemble leur rendre les honneurs qu'ils méritaient. Pacheco avait reçu ce traître ; il le conduisit au P. Rodolphe, qui s'était retiré à l'écart pour réciter le saint office. Rodolphe accueillit le Ganzari avec une exquise bonté, et lui offrit sa médiation pour mettre fin à la prétendue discorde ; l'Indien parut l'agréer, mais répondit qu'il ne pouvait rien accepter avant de s'être entendu avec ses frères, et il se retira.

Les chrétiens, pour la plupart, avaient été faire cuire leur riz au village ; les Pères, restés seuls avec les deux Portugais et quelques Indiens, ayant alors aperçu près des ruines d'un temple une petite esplanade, vont la visiter et même la mesurer, faisant remarquer qu'on

aurait là, à l'occasion, un emplacement tout disposé pour recevoir une chapelle.

Ils étaient observés par quelques idolâtres, qui épiaient toutes leurs paroles, et qui, entendant parler de chapelle, firent mine de s'en aller. En se retirant, ils purent voir encore un Indien former une croix avec deux branches de palmier, et la placer, en faisant de grands signes de joie, sur le toit de feuilles qui abritait la hutte. Les espions disparaissent à ce coup et vont tout raconter aux Ganzaris réunis, au nombre de trente, dans une case peu éloignée de celle des Pères.

D'horribles clameurs s'élèvent alors, parmi lesquelles on distinguait surtout une voix stridente. « Qu'est cela ? » demandent les Pères. « Ce sont, répond le chrétien qui venait de planter la croix, ce sont les diables qui se réunissent pour fuir ensemble de ce pays. » Mais un autre chrétien, envoyé aux informations, rapportait une tout autre réponse. Les cris étaient poussés par le sorcier que la veille on avait rencontré sur la route. Il était au milieu des Ganzaris, faisant ses incantations et un sacrifice au démon, et il criait comme un possédé que les dieux voulaient comme victimes ces cinq coqs, (les Pères évidemment), et que lui les leur avait déjà offerts, mais qu'il restait à verser leur sang. Et il hurlait : « Tuez ces sorciers qui viennent dire des messes, et planter des croix, et bâtir des chapelles ; sinon ils vont chasser nos dieux, et tous se feront chré-

tiens, comme ceux de l'île voisine. » — Les Ganzaris répondaient en hurlant et en brandissant leurs sabres.

L'Indien achevait ce rapport quand un païen accourt et conseille au P. Rodolphe de fuir promptement, parce qu'on en voulait à sa vie. Mais ce conseil venait trop tard pour être suivi. Les Pères n'avaient pas fait vingt pas dans la direction de Cincinin, qu'ils entendent derrière eux des cris désespérés. Ils se retournent, et voient les chrétiens qui les avaient accompagnés, fuyant à toutes jambes. Une trentaine d'infidèles les poursuivaient, conduits par le sorcier. Il était nu, et jetait en l'air du sable en signe de malédiction. Les autres lui répondaient en frappant leurs boucliers de leurs armes.

Au même moment, une troupe, qui depuis longtemps devait être aux aguets, débouche du côté opposé, coupant toute retraite aux missionnaires ; puis deux cents autres païens se montrent à droite, et une bande enfin apparaît à gauche, conduite par deux jeunes gens qui portaient, comme le sorcier, leur chevelure en désordre. Cette bande fut la première à rejoindre les Pères.

Un millier d'hommes armés cernaient les chrétiens. Plusieurs avaient des sabres, des lances ou des haches ; beaucoup n'avaient que des flèches. Les chrétiens d'Orlin tentèrent d'arrêter les païens : ils les suppliaient d'épargner leurs Pères, des innocents qui leur

avaient fait tant de bien. Mais personne n'écoutait leurs prières.

Le secrétaire de Rachol, Gonzalo Rodriguez, saisit alors un mousquet que portait un de ses serviteurs, et il allait faire feu quand Alphonse Pacheco, le retenant par la main : « Non, Seigneur Gonzalo, lui dit-il doucement ; c'est pour leur faire du bien, ce n'est point pour les tuer que nous sommes venus ici ; » et, arrachant la mèche du mousquet, il l'éteignit. Michel Acosta, Indien, a depuis affirmé que le P. Rodolphe lui avait dit à peu près les mêmes paroles : qu'il était venu pour sauver les âmes de ces malheureux, non pour tuer leurs corps ; puis, que se tournant vers les chrétiens qui étaient restés près de lui, il leur avait dit : « J'abandonne de grand cœur à Dieu mon âme et mon corps ; impossible désormais de résister ou de fuir. »

Cependant le P. Pacheco, s'avançant vers les barbares, leur tendait les bras d'un air affectueux, et dans leur langue, qu'il connaissait très bien : « Ne craignez donc pas, » disait-il... Il ne put rien ajouter : les meurtriers étaient déjà sur lui.

Avant que le cercle ne fût complètement fermé, un chrétien avait offert son cheval au P. Rodolphe, l'assurant qu'il pourrait encore s'échapper sur cette excellente monture. Rodolphe était venu chercher le martyre de trop loin pour le fuir quand il se présentait.

Il avait refusé. Tous ensemble, les yeux levés au Ciel, ils offrirent alors leurs vies en sacrifice ; puis, croisant leurs mains sur leur poitrine, ils attendirent la mort.



« Quel est le grand Père ? » demandent les jeunes gens qui conduisaient la bande. Ils voulaient dire : le Supérieur ; et, comprenant que Rodolphe était celui qu'ils cherchaient, un de ces hommes brandit son cimeterre, et, d'un coup, il lui tranche les jarrets. Le martyr, sans se plaindre, tombe sur ses genoux, et, défaisant le col de sa soutane, il l'ouvre du côté gauche, penche sa tête à droite, et présente ainsi son cou découvert au meurtrier. — Bien souvent, autrefois, on avait vu Rodolphe, dans l'ardeur de sa prière, préluder à cette scène sublime, et, découvrant sa gorge, on l'avait entendu s'écrier : « Mon cœur est prêt, ô mon DIEU ; mon cou est prêt, ô le DIEU de mon cœur! » (1)

Le païen lui fait deux profondes entailles, l'une près de l'autre : aucune ne détache la tête. Un autre lui porte alors à l'épaule un coup terrible, qui sépare presque le bras du buste ; enfin une flèche l'atteint en pleine poitrine et l'achève. — Avant d'expirer, Rodolphe dit : « Pardonnez-leur, Seigneur ; » et il ajoute : « Saint François Xavier, priez DIEU pour moi. Seigneur JÉSUS, recevez mon esprit. » Il répète trois fois

1. *Paratum cor meum, Deus, et paratum collum meum, Deus cordis mei.*

cette dernière invocation, puis s'affaisse. Il avait trente-trois ans : il avait vécu seize ans dans la Compagnie de Jésus.

On abat ensuite le Frère François Aranha d'un coup de sabre sur la gorge et d'un coup de lance dans le côté. Il tombe, et on le croit mort.

Le P. Pierre Berna s'avance. On lui assène sur la tête un coup si bien porté (avec une hache ou un cimeterre, on ne sait), que le cerveau et la partie postérieure du crâne pendaient,à peine retenus par la peau. On lui enfonce ensuite un œil dans la tête avec un épieu ferré ; enfin un coup égaré lui tranche la moitié de l'oreille droite. Pierre tombe près du Frère Aranha, sur le bord d'une petite rizière et à côté d'un buisson. On s'acharne alors sur son cadavre, on le mutile horriblement, en criant : « Tiens, baptise maintenant ! fais des chrétiens ! (1) Tiens ! cette chair, c'est pour la vache que tu as tuée ! ce sang, c'est pour l'eau que tu as profanée ! »

Du reste, en frappant tous les martyrs, les meurtriers ne cessaient de répéter : « Plantez des croix, maintenant ! bâtissez des églises ! baptisez ! faites des chrétiens ! »

Après le P. Berna, on immole le P. Alphonse

1. Gli tagliarono altre membra del corpo e glie ne empieron le bocca mottegiando e dicendo : Hor viene e battezza e fa cristiani. — Bartoli, *Vita e morte del P. Ridolfo Aquaviva*, p. 124.

Pacheco. Voyant qu'on commençait par les autres, Alphonse s'était déjà écrié : « Frappez-moi donc ! C'est moi qui ai détruit vos idoles ! » On lui plonge alors une lance dans la poitrine. Lui se met à genoux, étend les bras en croix, et, levant les yeux au Ciel, il dit : « Seigneur, vous avez été percé d'une lance pour moi, par égard pour celle qui m'a frappé, je vous demande de leur pardonner et de leur envoyer d'autres missionnaires qui les conduisent au Ciel. » Ces paroles irritent les bourreaux, qui lui portent un second coup de lance à la gorge et le tuent.

Le P. Antoine Francisco est le dernier frappé. On lui brise la tête et on lui perce le corps de flèches. Tous les jours, en disant la sainte messe, il demandait à Dieu la grâce du martyre, et, le matin même de son sacrifice, le précieux sang avait bouillonné dans son calice au moment où il le portait à ses lèvres.

Ainsi tombèrent ces jeunes martyrs (1), la fleur de la province des Indes ; il fallait sans doute au Seigneur le sacrifice de ces vies pleines d'espérances pour qu'il se résolût à convertir Salsette.

Loin d'assouvir les païens, le sang des missionnaires n'avait fait que les mieux enivrer. Se jetant alors sur les chrétiens de Rachol et d'Orlin qui avaient accom-

1. Alphonse Pacheco avait trente-trois ans, et dix-sept ans de vie religieuse ; — Pierre Berna trente-trois ans, six ans de vie religieuse ; — Antoine Francisco trente ans, douze ans de vie religieuse ; — François Aranha trente ans, dix ans de vie religieuse.

pagné les Pères, ils en massacrent une quinzaine et en blessent un plus grand nombre. Quelques-uns moururent ensuite de leurs blessures ; beaucoup, laissés pour morts, se rétablirent, et, dix-sept ans plus tard, cités comme témoins au procès canonique institué pour la béatification des martyrs, ils pouvaient montrer leurs cicatrices : certains en portaient jusqu'à sept.

Le premier chrétien tué fut le secrétaire portugais, Gonzalo Rodriguez. Une flèche lui traversa le cœur. Parmi les autres victimes, quatre Indiens surtout méritent d'être signalés. Ils étaient brahmes et avaient toujours été admirables de foi et de piété. Deux d'entre eux étaient des enfants que les Pères avaient élevés.

Dominique, un de ces enfants, suivait toujours le P. Berna dans ses courses apostoliques. Il l'accompagnait quand celui-ci avait fait tuer la vache sacrée. Son bonheur était de renverser et de briser des idoles. Les idolâtres, qui le savaient, détestaient cet enfant, et son oncle voulut avoir la gloire de le tuer de sa main. Il lui enfonça une flèche dans le cœur, et l'étendit mort à ses pieds.

L'autre enfant s'appelait Alphonse. Il avait vu tomber le P. Pacheco, son maître et son père dans la foi, et, sans s'effrayer, il attendait résolument les bourreaux. Ceux-ci voulaient à toute force s'emparer du bréviaire du P. Pacheco, que l'enfant tenait fortement serré dans

ses mains. Mais, insensible à leurs menaces, Alphonse défendait son trésor comme le peut faire un pauvre enfant luttant contre des hommes armés. Enfin les barbares irrités lui coupèrent les deux mains, et, pour qu'il ne pût s'enfuir, lui tranchèrent les jarrets. Ils le laissèrent souffrir dans cet état jusqu'au lendemain. Alors quelqu'un, l'ayant retrouvé vivant, l'acheva.

Les deux autres Indiens, Paul d'Acosta et François Rodriguez, étaient les soutiens de la chrétienté de Salsette, qu'ils édifiaient par leurs exemples et aidaient de leurs bons offices. Paul avait l'habitude de lire sans cesse la passion et la mort des martyrs ; cette lecture lui arrachait toujours d'abondantes larmes, et il brûlait du désir de mourir comme eux. Quant à François, il s'était souvent exposé pour les intérêts de la foi ; il désirait lui aussi le martyre, et était si intimement persuadé qu'il lui serait accordé, qu'un Père lui reprochant un jour quelques enfantillages, il avait répondu : « Oh ! supportez-moi avec patience, car je serai martyr, et j'expierai en une fois toutes mes fautes en répandant mon sang pour les effacer. »



Les brahmes, croyant avoir fini leur œuvre de carnage, s'étaient retirés près d'une de leurs idoles, pour lui offrir leurs armes ensanglantées, et la prier d'agréer le sacrifice vengeur qu'ils venaient d'accomplir. Tout en

chantant, ils barbouillaient l'idole du sang des chrétiens, surtout de celui des Pères, dont les démons, au dire du sorcier, avaient grand'soif.

Cependant le P. François Aranha, laissé pour mort sur le champ du massacre, n'était que blessé ; et quand il eut repris ses sens, voyant non loin de lui un taillis de buissons assez épais, il s'y traîna en rampant et s'y tapit. Mais il ne put faire ce mouvement assez rapidement pour n'être pas vu. Une femme qui, près de là, gardait un petit troupeau, l'avait aperçu. Aussi quand les païens, leur offrande achevée, revinrent contempler leurs morts, et que, trouvant seulement quatre corps étendus, ils se demandaient où était le cinquième, qu'ils étaient sûrs d'avoir frappé, l'Indienne leur indiqua les buissons.

Le soleil était déjà très bas sur l'horizon : les meurtriers n'avaient donc pas de temps à perdre. Ils lancent alors un chien à la recherche du fugitif, qui fut bientôt découvert, car le pauvre Frère gisait à quelques pas seulement des autres, haletant, perdant son sang et offrant sa vie à Dieu.

A sa vue, les païens poussent des cris de joie. Leurs clameurs retentissent dans le village, et, à cet horrible appel, les habitants accourent en hâte. Les femmes et les enfants apportaient des haches, des roseaux aiguisés, des couteaux ; et chacun s'approchant lui faisait sa blessure, le frappant partout où il pouvait atteindre.

Aussi ceux qui virent ensuite et ensevelirent son saint corps, disaient que la peau en était percée comme un crible, tant elle avait reçu de coups.

Les coups pourtant n'étaient point mortels. On pouvait donc prolonger la fête. Tout en laissant la foule le piétiner et le frapper, on traîne lentement le martyr devant une idole, et on le force à se tenir sur un pied, dans l'attitude ordinaire des coupables que l'on voulait tourmenter.

Le sorcier, qui dirigeait la bande, lui ordonne alors de courber la tête devant l'idole et de la saluer. Mais Aranha, le visage ferme, et du ton d'un homme qui n'a pas peur, répond, et ce furent ses dernières paroles : « Je ne suis pas assez fou ni assez lâche pour adorer comme un dieu de la pierre et du bois. »

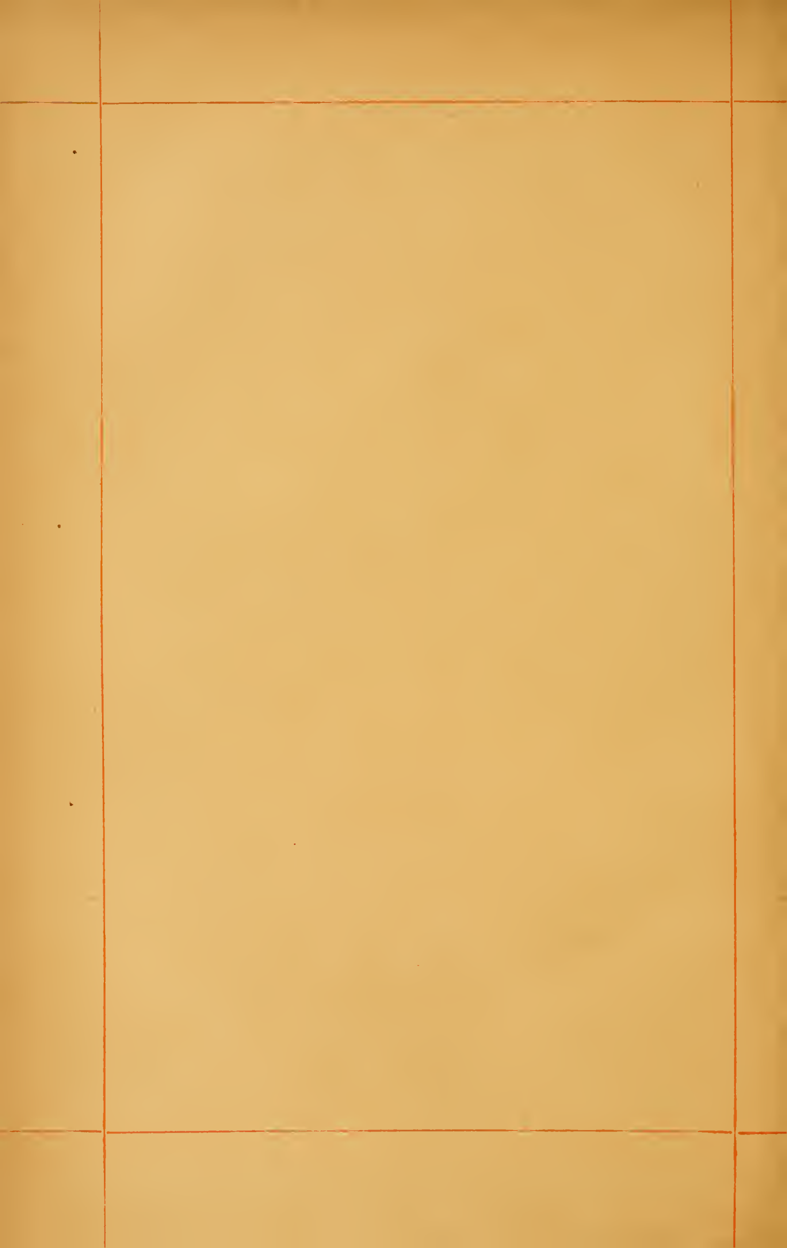
Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. Un païen, qui était près de lui, lui assène un coup de hache sur la tête. Les autres, le secouant avec rage, le traînent deux fois autour de l'idole, sautant et hurlant comme des forcenés, puis, l'attachant par les côtés, ils en font un but à leurs flèches ; à chaque coup ils criaient : « C'est lui qui bâtit des chapelles et qui plante des croix ! » Ils recommencèrent ensuite l'offrande du sang à l'idole. Enfin les enfants s'amusèrent à percer le martyr de leurs armes, jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués de ce jeu.

La nuit venue, les meurtriers se retirèrent, laissant

les victimes étendues où elles étaient tombées. A l'aube suivante, ils se réunirent pour jeter tous les cadavres dans une sorte de citerne ordinairement desséchée mais alors remplie d'eau. Ils ne voulaient pas que le vice-roi ou que les Pères de Goa pussent les retrouver. On dépouilla donc ces restes sacrés, on les traîna par les pieds jusqu'à la citerne, on les y précipita, et, pour qu'ils ne fussent pas aperçus, même s'ils surnageaient, on les recouvrit d'un lit de feuilles sèches et de fagots.

C'est de cette tombe ignominieuse que la main de l'Église devra les retirer pour les élever peu à peu jusqu'à la gloire des autels.







Livre Sixième.

LE CIEL.





Chapitre Premier.

Premiers Honneurs.



LE jour même de l'horrible massacre, un *Patamar*, ou courrier du Malabar, descendait de Goa à Cochin. Il portait des lettres au P. Alexandre Valignani, Visiteur des Indes, récemment arrivé du Japon. Ce courrier avait appris en passant l'évènement de Salsette. Il l'annonça au Père Visiteur, mais sans pouvoir donner le chiffre ni les noms des victimes. Il avait nommé à tout hasard le P. Montferrat, mais par erreur.

Valignani, lui, eut aussitôt la pensée que, puisqu'il y avait des martyrs, Rodolphe et Pacheco en étaient, car il les estimait les plus dignes du choix de Dieu. Dans cette conviction, il écrivit aux Pères du collège de Goa : « Que ces morts ne vous rendent pas tristes; » par votre joie faites au contraire comprendre aux » infidèles que, bien loin que la crainte de la mort » vous empêche de leur prêcher la foi, vous ne dési- » rez rien tant que de verser votre sang et que d'of- » frir mille vies en témoignage de la vérité, et que » ceux qui viennent d'obtenir cette grâce excitent » notre envie mais pas notre compassion. Je ne nie » point que la perte de sujets si précieux ne me touche

» au plus vif du cœur, mais je me réjouis de leur
» bonheur, et je les offre avec un entier contentement
» à DIEU et à Notre-Dame.

» En pensant autrement, je croirais faire injure à
» leurs saintes âmes. — Je désire donc que Votre
» Révérence, ainsi que votre Collège, en agissent de
» même. Maintenant qu'ils me manquent, il me sera
» nécessaire de modifier mes plans; j'ai confiance
» néanmoins que DIEU pourvoira à tous nos besoins,
» et qu'ils serviront mieux à la conversion de Salsette
» par leur sang répandu et la mort endurée, que s'ils
» avaient vécu et travaillé longtemps (1).

» Je ne sais pas les noms des autres, et je ne suis
» même pas sûr de ceux-ci ; *je tiens toutefois pour*
» *certain que Rodolphe et Pacheco sont parmi les morts*,
» et je me recommande à eux bien souvent. »

A Goa, le 15 juillet, les Pères avaient célébré avec une ferveur inaccoutumée l'anniversaire du martyre d'Ignace d'Azevedo et de ses compagnons. Le soir même de ce jour, un des chrétiens échappés au massacre de Coucolim venait l'annoncer à Margao ; un courrier était aussitôt dépêché au Père Provincial, qui, le mardi matin, à la pointe du jour, recevait la triste et glorieuse nouvelle.

1. Cette mort troublait grandement les plans du Père Visiteur, car celui-ci, devant bientôt partir pour Rome, se proposait de laisser à Rodolphe la charge de Provincial des Indes.



GOA : Église du Bon-Jésus, fondée en 1592.

Ce fut d'abord, au collège de Saint-Paul, une stupeur profonde. Mais on ordonna à la communauté de se réunir pour prier, et alors, il se fit dans les âmes un changement soudain. De la douleur on passa à une joie céleste qu'on ne pouvait contenir et qu'on ne savait exprimer. Seul, le Père Provincial demeurait inconsolable de s'être arrêté à Cioran, et d'avoir ainsi manqué une si belle occasion de mourir pour la foi. C'est lui, en effet, on s'en souvient, et non le P. Pacheco, qui aurait dû accompagner Rodolphe à Salsette, et l'humble religieux s'accusait d'avoir été exclu par Dieu à cause de son indignité.

Dès que la nouvelle du massacre se répandit dans Goa, elle souleva une si vive indignation, que le vice-roi Mascarenhas eut grand'peine à contenir le peuple, déterminé à partir sans délais pour venger les missionnaires. Cette résolution était si sincère, que le tambour ayant battu, on crut, en ville, que le vice-roi autorisait l'expédition. Toute la noblesse descendit alors vers le port : un millier d'Indiens fut réuni, et beaucoup de Portugais offrirent de fortes sommes pour subvenir aux frais de la campagne.

Mais celui qui montra la douleur la plus amère, ce fut l'ambassadeur du Grand Mogol. Ce pauvre infidèle pleura Rodolphe plus qu'il n'aurait pleuré son père, et plus tard, quand il porta à Fatehpour la fatale nouvelle, toute la cour partagea sa désolation. Akbar,

surtout, se reprocha toujours d'avoir laissé partir celui qu'il n'avait pas eu la force d'imiter, mais qu'il n'avait cessé d'admirer et d'aimer. Toute sa vie, quand le souvenir du Bienheureux lui revenait, il levait les bras au Ciel, et ne savait que répéter : « Oh ! quel homme ! quel ange ! »

Il fallait cependant retrouver les restes des martyrs. Aussi, le 16 juillet, après avoir laissé passer le fort de la chaleur, le Père Provincial de Goa se mit en route pour Salsette, avec trente de ses religieux. Plusieurs étaient vieux et infirmes, mais la ferveur donnait à tous des forces ; à la nuit tombante ils parvinrent à Margao, à douze milles de Goa : ils pensaient y trouver les saints corps.

Mais les meurtriers refusaient de les livrer, et ne voulaient écouter ni prières ni menaces : on savait qu'ils étaient réunis en armes dans la plaine de Coucolim, prêts à attaquer les chrétiens de Salsette ou les Portugais s'ils se présentaient. Le capitaine du fort de Rachol, Figueredo, essaya de parlementer ; il perdit en pourparlers toute la nuit du mardi au mercredi, et toute la matinée du mercredi. Les Pères désespéraient déjà de recouvrer leur trésor, quand un noble Indien, Manuel Cotigno, s'avisa d'envoyer aux notables de Coucolim une lettre du Conseil général de Margao enjoignant de remettre les corps aux porteurs du message. Ce Conseil de Margao, composé de seuls Gan-

zaris, était en grand honneur à Salsette. Les meurtriers cédèrent devant cette réclamation.

La nuit était déjà venue, quand un exprès arriva en hâte annonçant que les porteurs n'étaient pas loin. Le Père Provincial réunit aussitôt les Pères de Goa, ainsi que les enfants et les chrétiens de Rachol, et tous, en procession, précédés de la croix, s'avancèrent jusqu'à une petite chapelle dédiée à saint Antoine. Bientôt les porteurs apparurent avec leur précieux fardeau. Le gouverneur Figueredo et d'autres Portugais prêtèrent des linceuls dont on recouvrit les restes des martyrs ; en guise de brancards on prit des échelles sur lesquelles on les étendit ; et une procession se forma pour les ramener de la chapelle Saint-Antoine jusqu'à Rachol. Rien ne saurait rendre le spectacle émouvant que présentaient ces obsèques triomphales. Le P. Albert Laerzio les décrivait ainsi dans une lettre adressée à Rome :

« Deux choses nous paraissaient merveilleuses et » nous comblaient de consolation : la première, que, » bien qu'enfouis depuis deux jours et demi, les bien- » heureux corps n'avaient aucun signe de décompo- » sition ; beaucoup ont même affirmé que celui du » P. Rodolphe exhalait une agréable odeur. Puis le » sang coulait de leurs blessures aussi frais que si la » mort avait eu lieu récemment. Des deux blessures » que Rodolphe avait reçues à la poitrine et à l'épaule,

» le sang jaillissait en telle abondance, qu'après en
» avoir trempé des mouchoirs, moi et un autre Père,
» nous l'avons vu couler encore; si bien qu'en prenant
» le corps pour l'ensevelir, j'en ai eu le vêtement tout
» rougi. De la blessure du cou, le sang bouillonnait
» comme s'il eût été exposé au feu (1).

» Le soleil était couché depuis trois heures, quand,
» après avoir bien disposé les corps, on organisa une
» procession pour les porter, de la chapelle de Saint-
» Antoine, jusqu'à l'église de Notre-Dame des Neiges
» de Rachol. On avait allumé un grand nombre de
» cierges et de torches. Je n'ai jamais vu d'aussi belle
» cérémonie, ni à Rome, ni ailleurs. Les corps étaient
» portés à la suite l'un de l'autre par des Pères de la
» Compagnie ; tous se disputaient l'honneur de porter
» quelque temps celui surtout du P. Rodolphe, qui
» venait le dernier. Autour de lui, un chœur de musi-
» ciens entonna, en sortant de la chapelle, le *Bene-*
» *dictus Dominus*, et le continua jusqu'à Rachol. On
» répétait plusieurs fois le verset : « Par les entrailles
» miséricordieuses de notre Dieu, éclairez ceux qui
» sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la
» mort (2).

1. En 1716, près de cent trente ans après la bienheureuse mort des martyrs, on trouvait encore dans leur cercueil une barrette rougie de sang qui semblait fraîchement répandu.

2. *Per viscera misericordiæ Dei nostri, illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.*

» Cette procession solennelle provoquait à la fois » nos larmes et notre allégresse : tous chantaient et » pleuraient à la fois. Et certes, le spectacle que pré- » sentaient ces saints corps était tel, qu'il aurait fallu » avoir un cœur de diamant pour n'en pas être ému. » Cette fête de nuit, ces corps recouverts d'un simple » linceul et portés sur des échelles en guise de civières, » tout faisait ressembler ces funérailles à celles de la » primitive Église.

» Arrivés à Rachol, et pendant qu'on creusait la » fosse, les Pères déposèrent leur fardeau sur des » planches, dans l'église : le peuple les entoura, et l'on » chanta des psaumes en usage aux fêtes des martyrs. » Ensuite on s'enhardit à prendre quelques reliques » de chacun. J'ai pu constater qu'il ne restait bientôt » plus aucun ongle aux martyrs. On se portait surtout » vers le P. Rodolphe, tant était grande l'idée que » tous avaient de sa sainteté. Finalement on les » ensevelit (1).

» Le lendemain matin, jeudi, le Père Provincial, » pour compléter la fête, chanta solennellement la » messe du jour : c'était celle de sainte Simphorose » et de ses fils. Elle fut célébrée dans la chapelle » même où les saints corps étaient ensevelis. Impos- » sible de dire que de larmes nous versions, et de

1. Ce fut dans cette grande caisse où le Frère Aranha, longtemps avant son martyre, avait annoncé qu'il serait enterré.

» quels sentiments nous étions pénétrés, non seule-
» ment à ce moment, mais longtemps encore après.
» Le collège de Goa semblait, dans la suite, tout
» renouvelé, et pendant bien des mois on ne savait,
» parmi nous, parler que du martyre. »

Les restes des martyrs de Salsette demeurèrent quatorze ans dans la chapelle de Rachol, défendus par la piété jalouse de la population ; en 1597 seulement, le Père Nicolas Pimenta, Visiteur, les fit transporter à Goa, et déposer solennellement dans l'église de Saint-Paul. Plusieurs villes de l'Inde et du Portugal avaient demandé le corps du Frère Aranha, mais sans pouvoir l'obtenir. En 1600, on envoya un des bras du Père Rodolphe à son oncle, le Général de la Compagnie ; en 1634, on envoya le second bras au Père Dominique Capece, Recteur du collège de Naples. La ville de Minaya obtint également des reliques insignes du Père Pacheco.

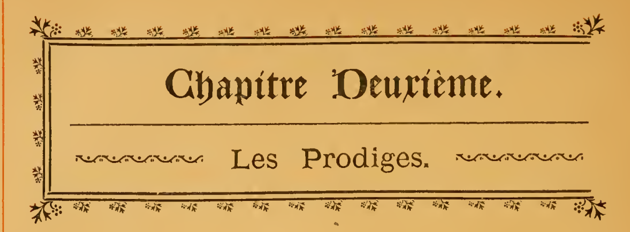
A la suite des malheurs survenus à la Compagnie de Jésus et à la ville de Goa, les ossements des martyrs furent, à la fin du siècle dernier, transportés dans la chapelle privée de l'ancien noviciat de Chorao, à quelques milles de Goa ; après 1860, l'archevêque de Goa les fit déposer dans sa cathédrale. Quelques ossements y sont encore conservés, mais les plus considérables ont été envoyés à Rome.

Salsette ne devait jamais perdre le souvenir de ses

glorieux martyrs. Le vice-roi Mascarenhas crut devoir venger leur mort en s'emparant du territoire des meurtriers, et en le cédant, à titre de fiefs, à divers seigneurs, mais les martyrs ne se vengèrent qu'en répandant sur la péninsule des grâces sans nombre. Cinq ans après leur mort, une petite chapelle, sous le vocable de Notre-Dame des Martyrs, fut élevée sur le puits où leurs corps avaient été jetés ; le champ arrosé de leur sang fut entouré d'un mur et resta l'objet de la vénération publique ; enfin une croix monumentale fut dressée sur l'emplacement où François Aranha avait été percé de flèches.

De tous ces endroits consacrés, comme d'autant de sources bénies, les prodiges et les grâces n'allaient point tarder à jaillir.





Chapitre Deuxième.

Les Prodiges.

On peut grouper sous quatre chefs principaux les prodiges dont il a plu à Dieu de se servir pour manifester la puissance de ses martyrs. Ce sont surtout des guérisons causées par l'eau du puits de Coucolim, des grâces de conversion, des apparitions ; enfin, des grâces de diverses sortes (1).

I. — Avant même qu'une petite chapelle eût été bâtie sur la citerne où les bienheureux corps avaient passé deux jours, les chrétiens s'y étaient portés, convaincus que l'eau qu'elle contenait serait miraculeuse. Leur foi n'avait pas été trompée : des malades et des possédés furent guéris en grand nombre à ce puits, qu'on n'appela bientôt plus que le puits des miracles.

Ces grâces bien que très nombreuses, connues de tous, n'étaient pas toujours officiellement consignées. Les païens comme les chrétiens en étaient

1. Nous ne faisons que résumer, dans ce chapitre, les faits merveilleux consignés dans les procès officiels, ou énumérés par le P. André Budrioli, dans son précieux ouvrage : *Segni maravigliosi co' quali si é compiac. Iddio*, etc... (Roma, Rossi, 1745), ouvrage composé sur l'ordre du cardinal Portocarrero, ponent de la cause. — Nous déclarons en outre n'attribuer à ces faits que le degré d'importance et d'authenticité que leur ont reconnu les procès.



GOA : Chapelle de Saint-François Xavier

dans l'église du Bon-Jésus.

l'objet, et l'eau de Coucolim portée à Goa servait de remède à tous les maux (1).

Une relation officielle, adressée à la Propagande en 1647, disait : « Les grâces que reçoit tout Salsette de » l'eau du puits où furent jetés les corps du Père Ro- » dolphe et de ses compagnons, sont sans nombre. » Aussi tous ces insulaires, surtout les chrétiens de » Coucolim et de Veroda, demandent instamment au » Saint-Siège de daigner déclarer que la mort des Pères » a été endurée pour la foi, afin qu'on leur puisse » rendre l'honneur dû aux martyrs du Seigneur. »

Une autre relation, du 31 décembre 1715, envoyée par le Père Benoît Ferreira, Provincial, au Père Général, Jean-Paul Oliva, disait : « De Goa et de l'île de » Bardes, on envoie toujours chercher de l'eau de ce » puits, et les miracles que Dieu opère par l'interces- » sion des martyrs sont si nombreux, que beaucoup, » dans l'intérêt de leur santé, se procurent d'avance » de cette eau, afin d'en avoir en cas de maladie. »

Le Père Jean Olivarès, Provincial, écrivait encore en 1722 : « Quelques personnes de Coucolim ont été

1. Vers la fin de 1588, de pauvres païens, s'apercevant que leurs champs de cannes à sucre étaient dévorés par une véritable armée de souris, avaient été exposer leur misère aux martyrs. Les champs infestés s'étendaient juste autour de leur petite chapelle. « Vous n'aurez pas grand' chose à faire pour les défendre, disaient les pauvres gens. C'est si près, et vous êtes si puissants ! » — La prière fut entendue, et les champs furent, dès lors, fermés aux rats, qui continuaient pourtant à dévaster les champs voisins.

» guéries en buvant de l'eau qui reste dans le puits » de la chapelle. » — En 1723, le Père François-Marie del Rosso annonçait que, cette année-là, on avait expédié à Rome un mémoire sur les miracles des vénérables martyrs de Salsette. Ce mémoire, malheureusement, se perdit soit en route, soit à Rome, chez le cardinal François d'Acquaviva.

La petite chapelle de Notre-Dame des Martyrs ne suffisant plus à la dévotion des habitants, Don Philippe Mascarenhas, seigneur de l'endroit, fit élever, en 1635, une nouvelle chapelle, dont l'autel était exactement au-dessus du puits. Le décret d'Urbain VIII n'étant pas encore connu à Salsette, on peignit sur le rétable de l'autel le portrait des cinq martyrs. L'inauguration de cette chapelle se fit très solennellement ; et pour offrir aux serviteurs de Dieu un présent qui leur agréât, on baptisa, le jour de l'inauguration, plus de cent catéchumènes.

II. — Mais l'influence des martyrs se signalait surtout par les grâces de conversion qu'ils répandirent sur Salsette. Pierre Berna avait souvent déclaré que cette terre ingrate ne donnerait des fruits qu'après avoir été arrosée du sang de quelques apôtres. Cette prédiction devait avoir bientôt une magnifique réalisation.

Un an déjà après le martyre, quinze cents païens

avaient été baptisés. En 1586 et en 1587, cinq villages demandèrent le baptême ; deux firent parvenir leur demande le même jour. En 1588, quatre populations se convertissaient. Une d'elles formait un gros bourg, où, naguère encore, tout baptisé était percé de flèches. Coucolim, qui s'était toujours montrée si rebelle à la foi, cédait aussi, emportée par cet irrésistible torrent de grâces que DIEU, à la prière des martyrs, répandait sur Salsette. — Un jour, pendant qu'on célébrait la Sainte Messe dans la chapelle de Notre-Dame, une troupe de Ganzaris y pénétra, et, se prosternant devant l'autel, demanda le baptême.

Le nombre des nouveaux baptisés, en 1590, était de 865. « Un de nos Pères, écrivait-on à Rome, vient de convertir neuf petits villages ; par là vous pouvez juger quel est notre travail. »

En 1595, un Père allait confesser un malade, quand il tombe au milieu d'une bande de cent cinquante païens ; il s'arrête et leur parle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST : quinze ans plus tôt, la mort eût été le prix de son indiscrétion ; au lieu de le tuer, toute la troupe se déclara catéchumène.

Salsette comptait, en 1596, trente-cinq mille cinq cent huit chrétiens, et personne ne se faisait illusion sur la cause de ce grand changement : on sentait bien qu'il était l'œuvre des saints. « Les Gentils, écrivait-on à Rome en 1595, ont été amenés à notre religion par

la vue du courage que donnait notre foi. La mort des Pères a converti beaucoup de païens. C'est ce qui prouve qu'ils sont martyrs. »

Plus tard, un collège de la Compagnie fut fondé à Margao sous le titre de collège du Saint-Esprit. A la fin du XVIIIe siècle, la proscription de la Compagnie livra ces florissantes chrétientés à un abandon dont elles ne se sont pas relevées. Cependant le voyageur qui parcourt Salsette est encore surpris de voir s'élever, presque à chaque cent pas, une croix, petite ou grande, mais toujours honorée. Ce sont nos martyrs qui, par leur mort, ont valu à la Croix ce triomphe.

Les meurtriers eux-mêmes s'étaient convertis. Un seul avait été affreusement puni. Un vicaire de Coucolim, François Couthino, entendait, une nuit, des aboiements furieux : ne connaissant pas encore le village, il demanda des explications. Tous les habitants lui contèrent l'histoire bien connue. Le malheureux qui avait lancé dans le taillis son chien à la recherche de François Aranha, avait été saisi d'accès de rage, pendant lesquels il aboyait lui-même comme un chien. Cet horrible châtiment s'appesantit sur ses fils et sur ses petits-fils, qui restèrent ainsi à Coucolim comme une vivante preuve de la sainteté des martyrs.

III. — Le jour même où Rodolphe et ses compagnons expiraient à Salsette, un saint religieux espa-

gnol, le Père Jean Fernandez, de la Compagnie de Jésus, était ravi en esprit, et assistait, d'Espagne, à leur martyre. Comme il était tout ému à ce spectacle, et qu'il demandait pourquoi DIEU permettait qu'on maltraitât ainsi ses serviteurs, « Qu'importe, lui fut-il répondu, qu'importe qu'ils meurent, s'ils meurent martyrs de JÉSUS-CHRIST ! »

Depuis, Rodolphe apparut plusieurs fois à divers personnages. — En 1586, un des seigneurs à qui le vice-roi Odoardo de Meneses avait donné le territoire des meurtriers, D. Pierre de Castro, songeait à rentrer en Portugal, et ne savait à quelle œuvre consacrer les revenus de son fief. A la même époque, le Père Valignani cherchait des ressources pour fonder un noviciat à Goa. Une religieuse à qui il avait recommandé cette affaire, hésitait à demander à DIEU de diminuer la pauvreté des novices, lorsqu'elle vit venir à elle un homme tout radieux, qui la reprit de ses hésitations. « Je suis Rodolphe, dit cette vision ; par amour pour JÉSUS-CHRIST et pour la foi j'ai répandu mon sang dans ce pays. » — Castro transporta bientôt après sur le noviciat de Goa tous ses droits seigneuriaux, et les terres que Rodolphe avait acquises de son sang, servirent à l'entretien de quarante novices.

En 1713, un gentilhomme napolitain, peu favorable à la Compagnie de Jésus et ennuyé d'entendre sans cesse louer Rodolphe d'Acquaviva, qu'on regardait

comme un martyr, ne craignit pas un jour de reprendre publiquement un de ses admirateurs. En somme, soutenait-il, Rodolphe est mort victime d'un accident, comme beaucoup de voyageurs tombés comme lui au pouvoir des barbares. — La nuit suivante, un homme apparut au gentilhomme, et, d'un ton sévère : « Me reconnaissez-vous ? lui demanda-t-il. — Mais non, dit le seigneur effrayé. — Je suis ce Rodolphe qu'hier vous n'avez pas craint d'insulter. » Le gentilhomme alla témoigner de ce fait au tribunal de l'archevêque, et, de ce jour, il se fit le panégyriste du saint qu'il avait calomnié.

Un fait analogue arriva à la cour de Scipion Spinelli, duc de Seminara, et parent de Rodolphe. Isabelle, princesse de Scilla, et sœur du martyr, se l'était fait raconter par le héros même de l'aventure, et elle en avait adressé le récit, signé de sa main, au Père Vincent Caraffa, alors Provincial de Naples.

Le duc de Seminara avait un frère Jésuite : il s'appelait Pierre-Antoine Spinelli, et Rodolphe l'avait beaucoup connu et aimé (1). Pierre venait d'obtenir du duc la répression de certains désordres qui régnaient dans sa cour, et cette réforme avait soulevé des réclamations, surtout de la part d'un des camériers du duc, un certain Jean-Laurent Scalandrini. Scalandrini couchait dans un appartement voisin de la chambre du

1. V. page 88.

duc : cet appartement était orné de plusieurs portraits de saints Jésuites, entre autres de ceux de Rodolphe et de ses compagnons.

Un jour, plusieurs serviteurs, réunis dans cette chambre, se laissaient aller à leur envie de murmurer, et Scalandrini, plus ardent que les autres, faisait retomber sa colère sur Pierre Spinelli, et sur les Jésuites en général. « Ah ! ne dites pas de mal de ces Pères, fit remarquer quelqu'un ; ils sont bons, et font du bien ; » — et, montrant le portrait de Rodolphe : « Tenez, ajouta-t-il, voyez comme ceux-ci se sont laissé martyriser pour la foi !

— Martyrisés, reprit Scalandrini, vous croyez cela ? Ils avaient dû entrer dans quelque champ pour voler des fruits, et on les a tués à coups de bâton. D'ailleurs ces bons Pères ne viendront pas nous dire, de l'autre monde, s'ils sont martyrs ou non. »

Ces plaisanteries assurèrent naturellement un triomphe au railleur, qui, le soir venu, après avoir rempli son office auprès du duc, alla se coucher dans la chambre où il avait insulté Rodolphe. Mais voici qu'au milieu de son sommeil, il s'entend appeler vivement. Il ouvre les yeux, et voit, devant lui, l'homme peint dans le tableau, mais tout resplendissant, et suivi de ses compagnons. « Me reconnais-tu ? » dit la vision. — « Oui », répond en tremblant Scalandrini — « Eh bien, vois, poursuivit Rodolphe, comment Dieu honore ses

serviteurs martyrisés pour sa foi, et non pas, comme tu le crois et cherches à le faire croire, punis pour des délits. Parle mieux à l'avenir, et surtout vis mieux si tu ne veux pas mourir mal, et être éternellement châtié. »

Le pauvre homme terrifié se mit à pousser des cris si aigus, que le duc vint à la hâte auprès de lui, et le trouva demi-mort, ayant à peine la force de lui raconter ce qui venait de lui arriver. Le lendemain, Scalandrini alla se confesser, et bientôt, pour mieux suivre le conseil du martyr, il se fit admettre chez les Capucins.

Peu de temps après le martyre des Bienheureux, un enfant de Salsette, baptisé en 1581, se trouvait en butte aux plus atroces persécutions de la part de sa mère et de ses parents. Ces païens forcenés voulaient à tout prix pervertir cet enfant, et, pour l'empêcher de se rendre à Goa, où la liberté lui aurait été garantie, ils le tenaient rigoureusement enfermé. Le petit prisonnier souffrait déjà depuis dix jours, quand il vit apparaître dans sa prison les Pères Rodolphe et Pacheco, qu'il avait vus souvent avant leur martyre. Le Père Pacheco fit de la main droite un geste qui lui était habituel, et il dit : « Ne craignez rien, Bernardin, ne craignez rien ; » puis il l'exhorta à la patience, lui promettant un prompt secours. Peu de jours après cette vision, l'enfant réussit à s'échapper, et put gagner Goa.

Mais c'est à un de leurs frères, au P. Marcel-Fran-

çois Mastrilli, que nos martyrs réservaient la plus célèbre de leurs apparitions. Déjà Marcel avait reçu de S. François Xavier lui-même la promesse du martyre, mais nos saints devaient la lui confirmer d'une façon plus solennelle. Mastrilli passait à Lorette, le 14 juillet 1634, et, pour célébrer le double anniversaire de la mort d'Ignace d'Azevedo et de Rodolphe d'Acquaviva, il voulut demeurer toute la nuit en prières. Or, durant cette veille, Marcel crut voir s'avancer la Reine du Ciel entourée de deux groupes de bienheureux martyrs, qui, s'agenouillant aux pieds de Notre-Dame, la conjurèrent d'accorder à Mastrilli la grâce du martyre. Puis, comme si cette prière était exaucée, Marcel se vit transporté en plein Japon, sur le point d'être supplicié ; c'est de fait ce qui devait lui arriver quatre ans plus tard, le 17 octobre 1637.

IV. — D'autres saints ont attribué à l'influence du Bienheureux Rodolphe leur vocation à l'apostolat. Le Bienheureux Charles Spinola étudiait à Naples, en 1584, quand la nouvelle du martyre de Salsette parvint dans cette ville. Charles hésitait alors sur le choix d'une carrière : l'exemple de Rodolphe mit un terme à ses hésitations. Il ressemblait déjà au fils du duc d'Atri par la noblesse du sang et par la pureté du cœur, il résolut de lui ressembler encore par la générosité de la vie. Admis dans la Compagnie de Jésus, Charles

sollicita avec ardeur les missions de l'Inde. Envoyé au Japon, il y fut brûlé vif, le 10 septembre 1622. Quelques jours avant son martyre, le Bienheureux Charles écrivait, de sa prison d'Omura, au Père Mutius Vitelleschi, Général de la Compagnie, qu'il était redevable à Rodolphe d'Acquaviva de la triple grâce de la vocation religieuse, de l'apostolat et du martyre.

Rodolphe était mort depuis un mois, lorsque, le 15 août 1583, Louis de Gonzague reçut à Madrid, de Notre-Dame du Bon Conseil, l'ordre d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Cet ordre, qui mit fin à ses indécisions, n'est-il pas permis de croire que Rodolphe le provoqua ? Il était naturel que Rodolphe confiât à son jeune parent le soin de le remplacer dans la Compagnie, et assurément, durant les deux ans de lutte que Louis dut livrer contre les siens, aucun exemple, aucun souvenir ne dut le fortifier davantage que celui du fils du duc d'Atri, son cousin et son modèle.

La bienfaisante influence des Martyrs de Salsette s'étendait aussi loin que leur renommée. Le 15 juillet 1591, des Luthériens saccageaient, à Comotaw, en Bohême, un collège de la Compagnie. Les assiégés semblaient perdus, et ils se préparaient à imiter le martyre dont ils célébraient l'anniversaire, quand, par une protection manifeste des Bienheureux qu'ils invoquaient, ils purent s'échapper et virent même les Luthériens, remis de leur accès de rage, leur demander

pardon. Adrien, comte de Conversano, et frère du Bienheureux Rodolphe, implorait souvent la grâce d'une bonne mort. — Un soir, quand ses serviteurs allaient se retirer, ils virent, près d'une image de Rodolphe, s'élever une petite flamme. Cette lueur, pendant sept mois, reparut chaque nuit. Adrien comprit que c'était l'appel de Dieu que son frère lui signifiait ainsi. Il se prépara tranquillement à y répondre et mourut saintement en 1607.

Tant de prodiges et de si répandus ne pouvaient manquer d'attirer aux martyrs un culte et des honneurs religieux ; il nous reste à résumer l'histoire de ce culte et à dire la suite de ces honneurs.



Chapitre Troisième.

Le Culte et la Cause.

CE n'est qu'en 1631 que le Pape Urbain VIII, par un décret célèbre, défendit à la dévotion populaire d'honorer publiquement des hommes que l'Église n'aurait pas officiellement béatifiés. Jusqu'à cette époque, c'est-à-dire pendant quarante-huit ans, les Martyrs de Salsette furent l'objet d'un semi-culte public et universel, non seulement toléré, mais ouvertement approuvé par des Souverains Pontifes, des Cardinaux et des Évêques. Aussi ce fut par un excès de délicatesse qu'en 1631, on fit tomber la cause de ces martyrs sous les décrets d'Urbain VIII. Pour leur assurer, dès lors, les honneurs des autels, il aurait suffi de prouver que le culte qu'on leur rendait remontait à plus de quarante ans : c'était facile à établir.

Déjà leurs funérailles à Rachol n'avaient été qu'une fête triomphale ; et tous comprenaient si bien qu'il serait injurieux de prier pour leurs âmes, que, loin de demander aux Pères de la Compagnie les suffrages accoutumés, le Père Valignani, après leur mort, enjoignit à chaque prêtre de célébrer une messe en actions de grâces. Depuis, l'anniversaire du 15 juillet fut toujours religieusement célébré à Goa, et, chaque année, on

prononçait ce jour-là le panégyrique des Bienheureux.

Il est vrai que le Père Général, ayant appris cet usage, songea à l'interdire ; mais craignant, précisément parce que Rodolphe était son neveu, d'être trop partial dans cette cause, il la soumit au jugement des Assistants et de quelques théologiens, parmi lesquels étaient Suarez et Bellarmin. Tous décidèrent que l'usage pouvait être approuvé, parce que, dans l'espèce, le martyre n'était pas douteux.

En 1600 et en 1629, l'Archevêque de Goa avait achevé ses deux procès : ordinaire et apostolique. Les deux établissaient nettement le fait du martyre. D'ailleurs les habitants eux-mêmes de Coucolim, et, parmi eux, plusieurs des meurtriers repentants et convertis, avaient fait écrire au Saint-Père, le suppliant de déclarer martyrs leurs victimes : personne, mieux que ces Indiens, ne pouvait assurer que les cinq missionnaires avaient été tués en haine de la foi.

Le culte des Martyrs de Salsette s'étendit bientôt au-delà de Goa et de l'Inde. La relation écrite par le P. Valignani avait été présentée, par le Père Général, au Souverain Pontife et à tous les Cardinaux. Tous avaient considéré cette mort comme un vrai martyre, et n'appelaient plus Rodolphe et ses compagnons que *les Bienheureux.* Grégoire XIII fut même si attendri, que tout le monde pensait autour de lui que la canonisation aurait lieu sans tarder.

En attendant, une image des Bienheureux fut gravée à Rome, et présentée à Grégoire XIII, qui la baisa en la recevant : les Cardinaux lui firent le même honneur, et cette image, répandue dans le peuple, attira bientôt aux Martyrs de nombreux clients.

Enfin, lorsque, le 6 mars 1590, Grégoire XIV élevait aux honneurs de la pourpre Octave d'Acquaviva, il avait soin, dans le bref expédié à cette occasion, de rappeler, parmi les titres d'Octave, la mort héroïque de son frère, tué, disait le Pape, en haine de la foi (1).

Il n'est pas étonnant que beaucoup aient répété ce titre donné par le Pape lui-même. L'histoire manuscrite du noviciat de S[t]-André conclut sa notice sur Rodolphe par ces mots : « Il reçut dans l'Inde la couronne d'un glorieux martyre ; c'est pourquoi il fut déclaré bienheureux par le Pape. » Les peintres le représentaient ordinairement l'auréole au front et la palme à la main. En 1603, on peignit dans la sacristie de l'église de S[t]-Vital, à Rome, un tableau où Rodolphe était représenté le front ceint d'une auréole : le tableau portait cette inscription : « Entr'ouvant ses vêtements, le Bienheureux Rodolphe Acquaviva, de la Compagnie

1. « *Te qui inprimis... Rodulphi, qui superioribus annis pro Fide Catholica mortem apud Indos constantissime pertulit, frater germanus exstitis.., dignum judicavimus... hoc tam insigni Cardinalatus honore.* »

de JÉSUS, présente au glaive, pour la cause du CHRIST, son cou découvert (1). »

Le Père Sacchini, historien de la Compagnie, avait laissé une vie manuscrite de Rodolphe ; il l'avait intitulée : « Vie du Bienheureux Rodolphe et de ses compagnons martyrs (2). »

En 1609, lorsque saint Ignace fut béatifié, on imprima son histoire à Rome : au frontispice du volume, on avait gravé, sous le portrait du Fondateur, celui de nos cinq martyrs, avec cette légende : Le Bienheureux Rodolphe et ses compagnons. *(Beatus Rodulphus cum sociis.)* On sait que saint Jean Berchmans avait écrit, de sa main, un recueil de quelques vies de saints préférés : au 15 juillet, il avait inséré celle du Bienheureux Rodolphe. *(Beatus Rodulphus Aquaviva)*...

Dans sa vie de saint François de Borgia, béatifié en 1624, le P. Cepari disait encore ouvertement de ce saint qu'il avait reçu dans la Compagnie le Bienheureux Rodolphe *(il Beato Ridolfo Acquaviva)*.

Mais des pieux témoignages de vénération que l'on rendait de tous côtés à l'angélique martyr Rodolphe, aucun ne fut plus touchant que ceux qu'il reçut de son père le duc d'Atri. Dès que le courrier des Indes porta au Père Claude d'Acquaviva la nouvelle de cette mort

1. *Deductis vestibus, nudum, Christi causa, collum gladio subjicit Beatus Rodulphus Aquaviva, Soc. Jesu.*

2. *Vita Beati Rodulphi Aquavivæ et Sociorum quatuor Martyrum Societatis Jesu.*

précieuse, il se hâta d'en avertir le duc son frère. « D'après le récit détaillé de cette mort, écrivait Claude le 29 août 1584, on ne peut douter que Rodolphe soit martyr. »

Le duc d'Atri était malade lorsqu'il reçut cette nouvelle. Sa joie néanmoins fut si grande que, se levant aussitôt de son lit, il se jeta à genoux, et baigna le sol de ses larmes. « J'avais fait deux pertes bien sensibles, » répondait-il ensuite à Claude. J'avais, en moins de » deux ans, donné à DIEU mon frère et mon fils ; mais » je les vois maintenant exaltés, l'un au Généralat » de la Compagnie, et l'autre si haut que Claude aussi » doit envier son sort. Ce sont là des grâces tellement » signalées qu'elles me font redouter d'ajouter à mes » autres péchés une ingratitude impardonnable. »

Le duc ordonna à toute sa cour de s'habiller de blanc, en signe de fête et d'action de grâces ; puis il fit illuminer Atri et répandre d'abondantes aumônes, et, par de magnifiques cérémonies qui durèrent trois jours, il tint à prouver combien il comprenait la grâce que DIEU faisait à sa famille en y prenant un martyr. La chambre que Rodolphe avait occupée au palais ducal fut désormais entourée de vénération, et, chaque année, le 15 juillet, on fêtait par de semblables magnificences l'anniversaire du martyre de Salsette (1).

1. Cet usage ne fut interrompu qu'après 1631, Urbain VIII ayant interdit de dire une messe de martyr pour un serviteur de DIEU non béatifié.

Adrien, comte de Conversano, ne rendit pas de moindres hommages à la mémoire de son frère. Il publia dans son Comté trois jours de fêtes chômées, et, pour que les ouvriers et les pauvres n'eussent pas à souffrir de ce repos, il fit distribuer à chacun le salaire de ces trois jours (1).

Isabelle, dans sa principauté de Scilla, et Jean Pacheco à Minaya, célébrèrent aussi par des fêtes le triomphe des martyrs ; aussi, en peu d'années, la dévotion à nos martyrs fut-elle très répandue.

Les décrets d'Urbain VIII devaient retarder pour longtemps la béatification de Rodolphe et de ses compagnons. Par suite, en effet, de la marche qu'on crut devoir adopter alors, les procès achevés devenaient inutiles, et il fallait, tout de nouveau, prouver le fait et la cause du martyre. Mais, en différant leur triomphe, l'Église n'allait le rendre que plus méritoire, et, par suite, plus éclatant ; d'un prodige dont Goa fut alors témoin, on pouvait, du reste, augurer déjà ce qu'il adviendrait de cette cause.

Il y avait dans les cloîtres de la maison professe de Goa une collection de portraits des principaux mis-

1. A Conversano on fut même moins prompt qu'à Atri à se soumettre aux prescriptions du Pape Urbain VIII. Un tableau de Rodolphe resta exposé dans l'église des Bénédictins jusqu'en 1711. A cette époque, le Cardinal François d'Acquaviva, qui était précisément chargé d'empêcher le culte public, fut fort embarrassé à la vue de ce tableau. Il voulait le faire disparaître, sans pourtant causer trop d'émoi dans le monastère

sionnaires de la Compagnie. Les martyrs avaient été représentés portant une palme à la main, mais cet emblème ayant été spécialement proscrit par Urbain VIII, on manda un peintre pour effacer toutes les palmes.

Or quelques jours après cette exécution, le vice-roi, étant venu dans la maison professe, regardait dans les cloîtres tous ces tableaux impitoyablement corrigés, quand, s'arrêtant devant le portrait des martyrs de Salsette, il s'écria : « Eh ! pourquoi donc cette partialité? pourquoi leur avoir laissé leurs palmes à ceux-ci ? » — On s'approche : bien qu'effacées par le peintre, les palmes avaient reverdi aux mains de Rodolphe et de ses compagnons.

Négligée, pour ne pas dire abandonnée, depuis 1632, la cause des Bienheureux fut reprise au commencement du XVIIIe siècle, par ordre du Père Général Michel-Ange Tamburini. La Congrégation des Rites, après avoir entendu le Cardinal Tolomei, rapporteur, et le Cardinal Prosper Lambertini, (depuis Benoît XIV,) promoteur de la Foi, décida, le 28 août 1713, qu'elle devait se remettre à l'examen de cette cause. Clément XI, le 6 septembre, confirmait cette décision.

et la cité. Pour y parvenir, le Cardinal donna d'autres tableaux, et, sous prétexte de leur faire place, il fit suspendre le portrait de Rodolphe sur la porte extérieure de l'église. On le mit là, dit un historien, afin d'avoir moins de chemin à faire quand viendrait le moment de le replacer dans l'église.



I.

DÉCRET

de Béatification ou de déclaration du Martyre des Vénérables Serviteurs de DIEU

RODOLPHE d'ACQUAVIVA,

Alphonse PACHECO, Antoine FRANCISCO, Pierre BERNA, prêtres,

et François ARANHA, Frère Coadjuteur de la Compagnie de JÉSUS,

mis à mort pour la foi catholique par des idolâtres.

SUR LA QUESTION

Si, étant donnée l'approbation du Martyre et de sa cause, il conste assez des Miracles ou des signes illustrant le Miracle, pour qu'on puisse passer outre ?

Parmi les innombrables martyrs dont les exemples de foi et de courage sont autant de pierres précieuses qui parent la couronne de l'Épouse de JÉSUS-CHRIST, les VV. Serviteurs de DIEU Rodolphe d'Acquaviva, Alphonse Pacheco, Antoine Francisco, Pierre Berna et François Aranha, membres de la Compagnie de JÉSUS, brillent d'un grand éclat. Vers la fin du XVIe siècle, un jour qu'ils essayaient, à Coucolim près de Goa, de bâtir un temple au vrai DIEU afin de convertir plus facilement les idolâtres, une sédition fut soulevée

contre eux par les prêtres des idoles : ils furent aussitôt percés de lances, frappés à coups de sabre, criblés de flèches, mis en pièces.

Mais eux, *suivant l'Agneau*, comme dit S[t] Augustin, *ils ont vaincu le lion ;* car, forts dans leur foi et soutenus par la grâce divine, ils ont remporté cette splendide victoire qui rend célèbres les héros chrétiens ; ils ont avec joie supporté tous les tourments et la mort, afin de régner avec le Christ. Le bruit de ce martyre se répandit au loin, et les preuves juridiques étant faites, Benoît XIV, d'heureuse mémoire, déclara, le 13 des Calendes de septembre de l'an 1741, qu'il constait du miracle et de sa cause. Enfin Notre Très-Saint Père le Pape Léon XIII, par un décret porté le 12 des Calendes de mars de la présente année, a, dans sa bienveillance, accordé que la question qui restait au sujet des Miracles ou des signes confirmant le Martyre, serait discutée dans une seule réunion ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites, et suivie du vote des Prélats d'office, comme, dans une cause analogue, le Pape Pie IX, d'heureuse mémoire, l'avait accordé pour les martyrs du Japon. Cette réunion ayant donc eu lieu au Vatican la veille des Calendes d'août de cette année, le R[me] Cardinal Camille Mazzella, rapporteur de la cause, a proposé la question : *Si, étant donnée l'approbation du Martyre et de sa cause, il conste assez des Miracles ou des signes illustrant le Martyre, pour qu'on puisse passer outre ?* Et les Pères Cardinaux, ainsi que les Prélats d'office, ont chacun exposé leur sentiment. Cependant Sa Sainteté, ayant entendu la relation de tout ce qui s'était fait, de la bouche du R[me] Cardinal Cajetan Aloisi-Masella, Préfet de la S. C. des Rites, et tout en reconnaissant la vérité des signes apportés, remit à plus tard son jugement solennel.

Or le Dimanche fête du Patronage de la Mère de Dieu, Reine des Martyrs, jour où les membres de la Compagnie de Jésus célèbrent saint Stanislas Kostka, avec lequel le V. Rodolphe d'Acquaviva accomplit son noviciat, Notre Très-Saint Père, après avoir célébré la Sainte Messe, s'est rendu dans cette noble salle du Vatican, et, assis sur son trône, il a fait avancer les susdits R[mes] Cardinaux Cajetan Aloisi-Masella et Camille Mazzella, ainsi que le R. P. Augustin Caprara, promoteur de la Foi, et moi, secrétaire, et en leur présence, il a solennellement décrété : *Qu'il conste assez de plusieurs*

signes illustrant et confirmant le Martyre de ces VV. Serviteurs de Dieu, pour qu'on puisse passer outre, dans le cas et pour le but en question.

Et il a ordonné que ce décret fût publié et rapporté dans les actes de la S. C. des Rites : aux ides de Novembre de l'an 1892.

C. CARD. ALOISI-MASELLA,
Préfet de la S. C. de Rites.

VINCENT NUSSI, *secrétaire.*

II.

Si, étant donné le décret déclarant le Martyre et sa cause, porté par Benoît XIV, d'heureuse mémoire, et le décret approuvant les signes illustrant et confirmant le Martyre, édicté par N. S. P. le Pape Léon XIII, on peut, en sûreté, procéder à la Béatification solennelle des Vénérables Serviteurs de Dieu ?

S'il est juste de se réjouir, comme y exhorte S[t] Augustin, aux fêtes des saints martyrs comme à une victoire de JÉSUS-CHRIST, car lui qui vivait en eux a vaincu en eux ; c'est aussi permis à ceux qui célèbrent la mémoire des VV. Serviteurs de DIEU Rodolphe d'Acquaviva, Alphonse Pacheco, Antoine Francisco, Pierre Berna, François Aranha, de la Compagnie de JÉSUS. Dans la péninsule de Salsette, horriblement massacrés par les ennemis du nom chrétien, ils ont soutenu la foi sainte par laquelle le CHRIST vivait en eux, avec une telle constance d'âme et une telle joie de cœur et de visage, que cette foi a splendidement vaincu et triomphé en eux. Sur le martyre de ces VV. Serviteurs de DIEU, qui a eu lieu à la fin du XVI[e] siècle, et sur sa cause, Benoît XIV, d'heureuse mémoire, a rendu un décret, le 13 des Calendes de septembre de l'an 1741. Tout récemment N. T. S. P. le Pape Léon XIII a décrété, aux Ides de Novembre de l'an passé, qu'il constait des Miracles ou des signes confirmant le Martyre. Enfin, pour achever la série régulière des actes, dans une réunion générale de la Sacrée Congrégation des Rites, tenue cette année le 13 des Calendes de janvier au palais du Vati-

can, en présence de Sa Sainteté, il a été proposé par le Rme Cardinal Camille Mazzella, rapporteur de la cause, la question des honneurs solennels des Bienheureux à décerner aux VV. Serviteurs de DIEU ; et alors les Rmes Cardinaux et les Pères Consulteurs ont donné un suffrage affirmatif. Le Saint-Père cependant n'a pas voulu rendre son jugement sur cette affaire, persuadé que la grâce du secours divin devait être, en attendant, implorée.

Mais aujourd'hui, fête de l'adoration de l'Enfant JÉSUS par les Mages, Sa Sainteté, après avoir offert l'hostie de paix, assise sur son trône dans la salle du Vatican, a fait venir près d'Elle les Rmes Cardinaux Cajetan, Aloisi-Masella, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Camille Mazzella, ainsi que le R. P. Augustin Caprara, promoteur de la Foi, et moi, secrétaire, et en leur présence Elle a solennellement décrété : *Qu'on pouvait procéder en sûreté à la solennelle Béatification de ces VV. Serviteurs de Dieu.* Puis Elle a ordonné que ce Décret fût publié et rapporté dans les actes de la Sacrée Congrégation, et qu'on expédiât des Lettres Apostoliques en forme de Bref pour la célébration ultérieure de cette Béatification : le 8 des Ides de Janvier 1893.

C. CARD. ALOISI-MASELLA,

Préfet de la S. C. des Rites.

VINCENT NUSSI, *secrétaire.*



GÉNÉALOGIE DE RODOLPHE D'ACQUAVIVA*.

Jules Antoine I[er] d'Acquaviva, 6[e] duc d'Atri, et, par sa femme, 1[er] comte de Conversano, admis dans la famille d'Aragon, en 1464, par Ferdinand 1[er], roi de Naples. — et — Catherine Orsini de Bancio, fille de Jean Antoine, prince de Tarente, héritière du comté de Conversano.

Antoine, fils de Joseph Todeschini, patrice de Sienne, admis dans la famille Piccolomini, par son oncle Pie II, et dans celle d'Aragon, en 1461, par son beau-père Ferdinand 1[er], de Naples. — et — Marie d'Aragon, fille du roi Ferdinand 1[er].

Troiano Spinelli, 1[er] comte de Cariati, chef de toutes les branches des Spinelli. — et — Marie Carácciolo, fille de Gualter, d'où : les ducs d'Airola.

Troiano Carácciolo, (dit le philosophe), d'où : les ducs de Rocca Airolda, d'Atella, etc. — et — Béatrix Piscicelli, [en secondes noces : Catherine Crispani.]

Pierre François Orsini, seigneur de Castelli, dans la Sabine. — et — Julie Beccaria, fille d'Augustin Marie, comte de Gambolo et de Rossignano, patrice romain et, vers 1500, sénateur de Rome.

Organtino Orsini, seigneur d'Eretum ou Monte Rotondo, et oncle de Léon X. — et — Catherine Satelli, fille de Guillaume, seigneur d'Aricia, et de Giacomina Colonna.

Albert II, Pio, 4[e] duc de Carpi, admis, en 1450, dans la famille de Savoie, par Louis I[er], 2[e] duc de Savoie. — et — Camille, fille ou sœur de Uguccio I[er], comte de Vignole, de la famille des princes de Bavière, appelée plus tard de Contrariis.

Jean François Pic, 3[e] duc de la Mirandole, 2[me] comte de Concordia. — et — Julie de'Boiardis, fille de Feltrino, comte de Scandiano.

André Mathieu III, d'Acquaviva d'Aragon, 7[e] duc d'Atri, 2[e] comte de Conversano. — Isabelle Piccolomini d'Aragon.

Jean Baptiste Spinelli, 2[e] comte de Cariati. — Livia Carácciolo.

Violante Orsini. — François I[er] Orsini, seigneur de Monte Rotondo, et, après la mort de sa femme, créé cardinal par Léon X.

Lionel I[er], Pio de Savoie, 1[er] comte de Carpi. — Catherine Pic, qui, après la mort de Lionel, épousa Rodolphe de Gonzague, 1[er] seigneur de Châtillon.

Jean Antoine I[er] d'Acquaviva d'Aragon, duc d'Atri, 3[e] comte de Conversano.

Isabelle Spinelli, veuve de Jean François de Capoue, fils aîné de Barthélemy le Grand, comte d'Altavilla.

Cécilia Orsini.

Albert III, Pio de Savoie, 2[e] comte de Carpi, 1[er] comte de Meldula et de Sarsina.

Jean Jérôme I[er] d'Acquaviva d'Aragon, 9[e] duc d'Atri, 4[e] comte de Conversano.

Marguerite Pia de Savoie.

Le Bienheureux Rodolphe d'Acquaviva d'Aragon.

* Des archives du duc actuel d'Atri. Communiqué par le R. P. Nicolas Angelini.

La validité des procès de Goa ayant été de nouveau reconnue, la Congrétation des Rites tint, le 14 janvier 1721, une séance antipréparatoire pour examiner la question du martyre. Le 13 janvier 1722, on soumit cette même question à la Congrégation préparatoire : tous les votes ayant été favorables, on espérait que le martyre serait enfin reconnu dans la Congrégation générale tenue, le 13 septembre, en présence d'Innocent XIII. « Leur refuser le titre de martyrs, disait le Cardinal Tolomei, en finissant son rapport au Pape, c'est aller contre l'évidence, et il serait plus facile de nier qu'ils soient morts dans l'Inde, que de nier qu'ils soient morts martyrs. » — Cependant le Cardinal Cavalchini, promoteur de la Foi, souleva des difficultés auxquelles on ne pouvait répondre avant une longue enquête, qui dura *quarante ans*, et ce n'est que le 16 mai 1741 qu'une nouvelle Congrégation préparatoire fut tenue. Sur son vote favorable, on réunit la Congrégation générale en présence de Benoît XIV, et, par un rare bonheur, tous les Cardinaux furent d'avis que Rodolphe et ses compagnons étaient de vrais martyrs. « S'il faut deux miracles pour la béatification, disait le Cardinal Belluga en sortant de cette séance, nous en avons déjà un : c'est que, dans une réunion si nombreuse, le vote ait eu lieu à l'unanimité. »

Benoît XIV pouvait enfin clore ces débats : le 20

août 1741, il appelait à son audience le Cardinal Trojano d'Acquaviva, et, en la présence du rapporteur de la cause et du promoteur de la Foi, il approuvait le vote unanime de la Congrégation et déclarait solennellement qu'*il constait du martyre et de sa cause* (1).

Alors qu'il était promoteur de la Foi, on avait déjà entendu Benoît XIV affirmer que, de toutes les causes anciennes ou modernes qui lui étaient tombées sous les yeux, aucune, à son souvenir, n'offrait un martyre mieux prouvé que celui-là, puisqu'on se trouvait avoir, pour l'attester, plus de vingt témoins oculaires, un grand nombre qui l'avaient entendu raconter des témoins oculaires, et, ce qui est plus rare, le témoignage des meurtriers eux-mêmes.

Le décret de Benoît XIV réveilla la dévotion envers les martyrs de Salsette. Beaucoup d'images furent distribuées en Italie, et il plut à DIEU, pour honorer ses serviteurs, d'opérer en leur faveur un miracle éclatant.

Une femme de Palerme, Dorothée La Villa, à la suite de la naissance d'un premier enfant, avait eu en février 1740 de cruelles infirmités. Elles se renouvelèrent plus douloureuses en septembre 1741, dans des circonstances analogues. Les remèdes les plus énergiques n'avaient pu arrêter la gangrène. Le Frère

1. « *Sanctitas Sua memoratæ Congregationis generalis unanimem sententiam approbando declaravit constare de Martyrio et causa Martyrii in casu et ad effectum de quo agitur.* »

Paul-Marie La Villa, coadjuteur de la Compagnie et parent de Dorothée, lui recommanda d'invoquer les nouveaux martyrs. Elle le fit avec ferveur, et sa prière fut suivie d'une guérison immédiate. Non seulement ses douleurs cessèrent, mais les chairs ulcérées et gangrenées reprirent aussitôt leur apparence normale, sans même garder les traces des blessures faites au fer et au feu. Ce phénomène ne pouvait certainement pas s'expliquer par une réaction nerveuse : aussi, à sa première visite, le chirurgien déclara-t-il qu'on était en présence d'un miracle.

En 1747, l'Église, dont la critique est si sévère, approuvait juridiquement ce miracle ; mais peu d'années après, les malheurs qui assaillaient la Compagnie de Jésus firent nécessairement oublier et les Martyrs et leurs miracles. Ils furent abandonnés comme beaucoup de leurs frères, et il ne semblait pas que rien dût faire reverdir leur palme, cette fois bien effacée.

Il était réservé au Pape Léon XIII, au créateur de la hiérarchie catholique dans l'Inde, de reprendre et de terminer le procès de béatification des Martyrs de Salsette. En vue de la bonté de leur cause, le Souverain Pontife avait permis, qu'au lieu d'un second miracle, on apportât simplement, en confirmation du martyre, des preuves bien établies. Elles furent présentées ; et, le 13 novembre 1892, Léon XIII décidait qu'il fallait passer outre. Puis, le 6 janvier 1893, il

déclarait par un jugement définitif qu'on pouvait procéder en sûreté à la béatification des Serviteurs de DIEU.

Bientôt cette béatification sera célébrée solennellement au Vatican, et le Vicaire de JÉSUS-CHRIST viendra s'agenouiller devant les reliques glorieuses des Martyrs de Salsette : Rodolphe d'ACQUAVIVA, Alphonse PACHECO, Pierre BERNA, Antoine FRANCISCO et François ARANHA. A cette prière de Léon XIII, que Rodolphe et ses frères répondent en obtenant à l'Église, et surtout à leurs chères Missions de l'Inde, des apôtres purs et fervents comme eux.



Table des Matières.

Livre Premier. — Atri.

Livre Deuxième. — Rome.

Livre Troisième. — Goa.

Livre Quatrième. — Fatehpour.

Livre Cinquième. — Salsette.

Livre Sixième. — Le Ciel.

Appendice.

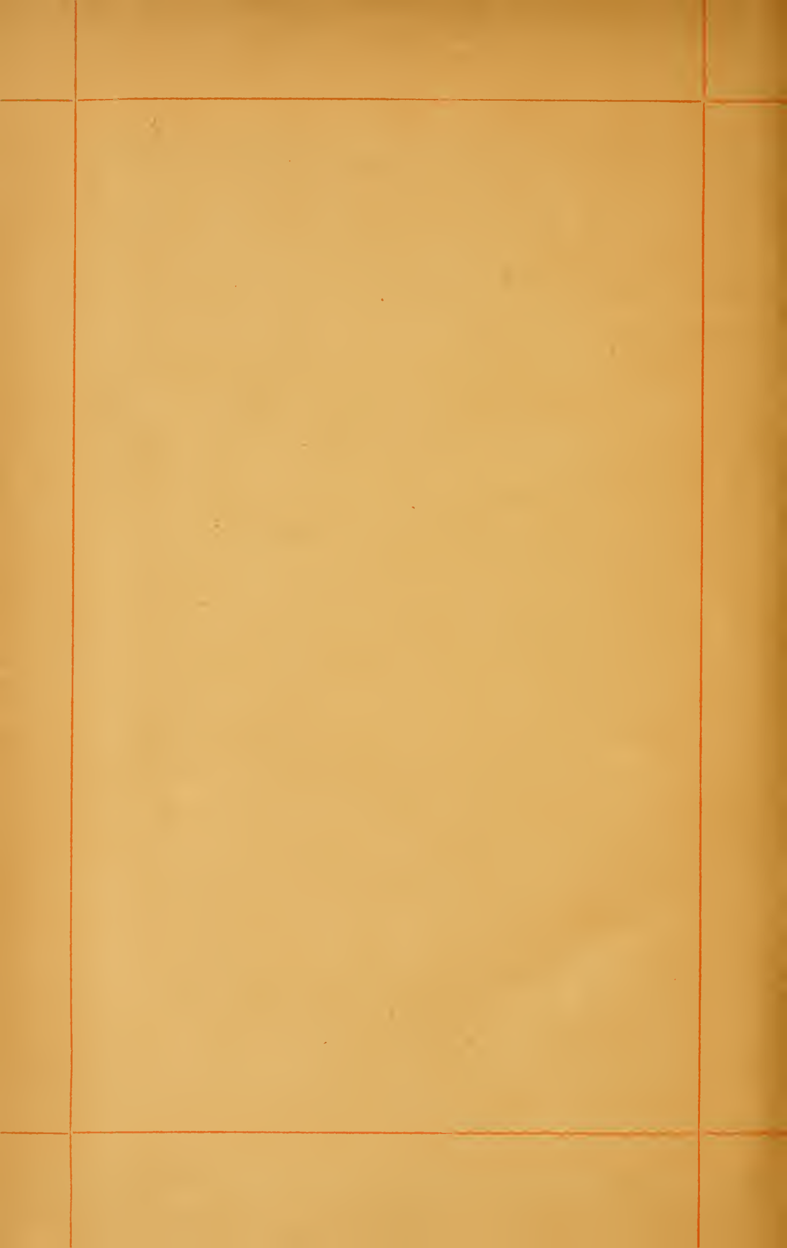




Table des Gravures et Tableaux Généalogiques.

